SÉRIE ÉMERAUDE

PIERRE NORD

LE CAPITAINE ARDANT

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

(Série Émeraude)

créée et dirigée par

ALBERT PIGASSE

LE CAPITAINE ARDANT

PIERRE NORD

LE CAPITAINE ARDANT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.

LE MASQUE

SÉRIE ÉMERAUDE

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous pensons être agréables à nos lecteurs en leur présentant aujourd'hui un roman de Pierre NORD, *prix du roman d'aventures* 1937 *pour* Terre d'Angoisse *et heureux auteur de* Double crime sur la Ligne Maginot.

LE CAPITAINE ARDANT *n'est pas, à proprement parler, un roman policier, c'est avant tout un roman d'action et d'énergie dont l'intrigue se déroule pendant les heures difficiles de la pacification du Maroc.*

Il n'était pas dans la ligne du Masque romans policiers *mais il est dans la grande tradition du roman d'aventures.*

Nous avions donc songé à le publier sous la forme habituelle du roman — in-16 broché — mais dans ce cas le prix de revient nous obligeait à le mettre en vente au prix habituel d'un ouvrage présenté sous cette forme, soit 18 *francs.*

Demander ce prix aux fidèles et très nombreux lecteurs de Pierre Nord qui ont acheté 7 francs ses précédents romans, n'était-ce pas une trahison ?

Comment pouvions-nous résoudre ce problème angoissant ?

Nous avons pensé qu'en présentant cette œuvre dans la forme exacte du Masque *nous pourrions utiliser les énormes moyens matériels employés pour cette collection, fabriquée en grande série.*

Le prix de revient nous permettait dans ce cas de maintenir le prix de 7 francs.

L'idée de la **Série Emeraude** *était née.*

En cette période de crise, tandis que le prix du livre augmente chaque jour dans des proportions inquiétantes, n'est-il pas intéressant d'adopter une formule qui a fait ses preuves et qui permet de vendre de bons romans à un prix **inférieur de moitié à celui de 1936 ?**

C'est ce que nous allons essayer de faire en publiant dans la **Série Emeraude** *une sélection de romans d'action.*

Nous avons retenu :

La Marchande de mort, *passionnant roman* **inédit** *de* Maurice CONSTANTIN-WEYER — *lauréat du Prix Goncourt — qui sera le second de la série et paraîtra le* 1er *avril.*

Et **Les Portes du Destin**, *de* Jean D'ESME, *auteur des* Dieux Rouges *et de* Thiba, fille d'Annam.

D'autres auteurs éminents séduits par notre idée nous ont promis leur collaboration.

Toutes les œuvres paraissant dans la série **Emeraude SERONT INÉDITES**, *quelle que soit la notoriété de leurs auteurs.*

Il va sans dire que la série **Le Masque, romans policiers,** *dont le succès ne cesse de croître, continuera à paraître le 5 et le 20 de chaque mois.*

Mais, lorsque sur nos couvertures vous distinguerez les deux bandes vertes, vous saurez qu'il s'agit d'un de ces romans qui, n'étant pas policiers, sont cependant des récits passionnants grâce auxquels vous passerez des heures agréables dans le monde de l'Imagination et de la vie de la Fantaisie et du Cran.

A. PIGASSE.

PREMIÈRE PARTIE

FEZ

CHAPITRE PREMIER

FLOR DE MAYO

Le capitaine Ardant jeta quelques sous, au hasard, dans les sébiles des mendiants qui encombraient la porte du Maroc-Hôtel de Fez, éveillant une bruyante cacophonie de bénédictions psalmodiées et s'assurant la protection de Moulay Ahmed Tedjini, Moulay Idriss et quelques saints secondaires, jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'était pas trop cher payé. Il écarta d'un *Balek !* menaçant la foule des *ciradjis* qui se précipitait sur ses souliers de drap blanc. Mais, déjà, le plus entreprenant d'entre eux les enduisait de boue, à pleines mains. Ardant s'en débarrassa d'un coup de pied sûr et bien placé, le rattrapa par la mèche de cheveux d'Allah, sourit, désarmé, à l'adorable figure de pain d'épices du *moutchatchou* qui roulait des yeux de gazelle forcée, lui donna royalement vingt sous, un autre coup

de pied au même endroit pour justifier une aussi folle générosité, et il poussa la porte.

Le jazz du Jardin d'Été l'accueillit aimablement, aux accents de *Ramona*, que les musiciens juifs fredonnaient suavement. Dix heures du soir. La fête ne faisait que commencer.

D'un effort, l'officier chassa de son esprit l'obsédante vision d'un bureau encombré de papiers officiels, tous importants, urgents et secrets, et il arbora le visage insouciant et gai qu'il convient de montrer dans un lieu de plaisir. Il chercha des yeux son jeune cousin, le sous-lieutenant Mancelle, qui, arrivé de France la veille, rejoignait le lendemain son poste dans le Rif. En ce mois de juillet 1925, où l'insurrection d'Abd-el-Krim battait son plein, personne ne manquait l'occasion fugitive de voir un ami avant son départ pour le front.

Le capitaine inspecta rapidement les tables qui garnissaient l'étroit sentier descendant en spirale vers le fond de la cuvette du Jardin et la foule des danseurs qui commençait d'envahir la minuscule piste, au fond de l'entonnoir. Il ne vit le jeune homme nulle part. Un peu mécontent, il s'assit sur un tabouret du bar, d'où il pouvait surveiller l'ensemble du célèbre bastringue où la jeune Armée du Maroc venait dépenser, en une nuit, plusieurs mois d'économies de bled, afin qu'elles servissent sûrement à quelque chose.

Jardin d'Été ? De cette promesse, il ne restait que l'été, une chaleur suffocante qui ne désarmerait pas avant le petit matin. Quant au jardin, il tenait tout entier dans une maigre haie de

mimosas bordant le gradin supérieur du petit cirque et quelques touffes d'agaves anémiques, au faux air de poireaux montés en graine.

L'assistance était plus nombreuse que d'habitude, ce soir-là. Les permanents de la garnison, l'escadrille de Goliaths de la Marine et les aviateurs de l'Armée de Terre, recevaient les officiers de deux bataillons de Légion changeant de secteur et de passage à Fez pour une seule nuit. On leur abandonnait les danseuses et entraîneuses de l'établissement, presque toutes jolies, quelques-unes belles, toutes très jeunes. Le protocole tacite voulait que l'on s'effaçât devant les camarades du bled. Aux premiers bouchons de champagne qui sautèrent, le bruit s'éleva d'un seul coup, sans que la tenue, d'ailleurs, en souffrît.

Les couples commençaient de se former, unis pour un soir, au son des tangos déchirants de l'époque, *Plégaria*, *Caminito*, ou des éclats de rire nasillards des fox américains. Plaisirs hâtifs, lascifs, non sans tendresse parfois, entre ces femmes que le contact élevait souvent au rang de « petites alliées » et ces garçons ardents et généreux dans tous les sens du mot, qui ne reviendraient peut-être jamais.

Dans les coins, par-ci, par-là, de petites tables où l'on finissait hâtivement de dîner, îlots de silence et de recueillement dans le brouhaha général. Quelques femmes légitimes, des « étroites », comme on disait avec une nuance de respect, étaient venues de quelque garnison lointaine pour vivre cette journée rare avec leur mari errant.

Mais un silence relatif s'établissait, impérative-

ment réclamé par un roulement de grosse caisse. Les lampes s'éteignirent et le Jardin fut plongé dans une obscurité totale.

Les accents lourds et voluptueux d'un lent *jundango*, martelé et vibrant, s'élevèrent. Un projecteur balaya la piste de danse désertée et vint cadrer une espèce d'énorme papillon de nuit noir et feu qui, d'un envol, se posa au centre du petit cirque et s'immobilisa, frissonnant. Ses ailes s'ouvrirent en un battement progressif et rythmé puis, tout d'un coup, se déployèrent toutes grandes. Un instant, sur l'écran soyeux du grand châle sombre à fleurs rouges, le corps strictement nu d'une femme se détacha, ambré et chaud, parfait, tendu vers on ne savait quel appel. Mais, déjà, il n'y avait plus qu'un lent tournoiement d'une forme légère et indistincte dans la nuit revenue.

— Dommage ! Quelle belle fille ! dit à haute voix Mancelle, qui s'était glissé sur le tabouret voisin de celui d'Ardant, tandis qu'une ovation délirante saluait l'étoile. Espagnole ? Qui est-elle ?

— Chut ! fit le capitaine. C'est Flor de Mayo. Cela veut dire « Fleur de mai » dans sa langue. On en a fait, ici, assez sottement, Fleur de Maillot, bien qu'elle soit... un peu nue, je ne sais si tu l'as remarqué ? Oui, je lis dans ton regard que ce détail t'a frappé. Mais tu es en retard. Tu as dû t'endormir dans les bras d'une quelconque courtisane de la *Médina* (1) ?

(1) *Médina*, quartier arabe.

Le visage ouvert et gai du jeune homme s'assombrit.

— Non, dit-il sur un ton de reproche. Je me suis attardé à l'Hôpital Militaire. J'ai tenu à serrer la main de mes camarades de promotion blessés. Il y en a tant...

Cependant, l'Espagnole dansait, au rythme irritant du chant mélancolique de l'orchestre. Il semblait qu'elle dansât pour une ombre que son art évoquait, faisait naître, vivre, celle d'un homme tour à tour appelé et rejeté, désiré et méprisé. Et, petit à petit, tous les hommes de la salle se prenaient au jeu, à la lutte.

La femme surgissait, impudique, des plis de son châle, les épaules et les jambes immobiles, le corps dessinant un très lent mouvement de spirale qu'elle scandait, à la mesure, par un déhanchement à peine marqué d'abord, puis, petit à petit, plus appuyé. L'instant d'après, il n'y avait plus qu'un tourbillon, une fuite dans le noir. Mais déjà elle revenait du coin où elle s'était réfugiée, à la fois provocante et apeurée, vers celui que l'on imaginait cloué au centre de la piste, lourd, interdit, indécis. Elle s'offrait à lui plus franchement, avec une passion retenue encore, pour ranimer un désir las d'être déçu et qui, peut-être, allait céder à la fureur.

Tout à coup, comme sous une caresse brutale, imposée, son corps se tendit dans un mouvement de révolte, puis s'affaissa dans ses voiles repliés. Elle poussa un cri brusque, rauque, qui domina l'orchestre. Elle leva la tête. Un projecteur l'éclaira violemment. On aperçut pour la première fois

son visage, une mince face triangulaire que livraient à nu les cheveux plaqués et où l'on ne voyait que les lourdes paupières fermées et les dents découvertes, serrées.

La musique avait changé. Sur le rythme progressivement accéléré d'un boléro, parfois percé par la vrille inattendue d'une barbare flûte marocaine, Flor de Mayo revivait. Sous son châle fermé et qui ne s'ouvrirait plus, on la sentait s'abandonner à une ardeur qui la domptait. Petit à petit, les instruments arabes faisaient taire la musique des civilisés. Il n'y eut plus enfin, vainqueur, que le nasillement des raïthas, scandé par de brutals tambours primitifs et des cuivres bruyants, accompagné de trilles gutturaux, de traînements de voix tremblée, de vocalisations chevrotantes et de sauvages « you you » des musiciens.

Précis sous le voile, le corps de l'Espagnole ondulait et se livrait. C'était à la grossière et basse danse indigène ce que la pantomime est à l'impulsion désordonnée. Mais, peut-être, était-ce plus provocant pour ces hommes qui attendaient ce qui ne se produirait plus. Car c'était sur le visage crispé, presque douloureux de Flor de Mayo, que s'exprimaient les émotions ultimes de la scène.

Brusquement, un long spasme tendit son corps qui se souleva. Elle ouvrit alors, seulement, ses yeux agrandis par le kohl, immenses, profonds sous le voile épais de ses cils, fixes, tristes, poignants. Elle cria encore, un lent gémissement contenu, et, d'un seul coup, s'effondra sur le sol,

comme morte. Le châle soyeux retomba, lent, léger, aérien, la recouvrit et s'immobilisa.

La salle entière était debout, hurlant, rappelant la danseuse bien qu'elle sût que jamais Flor de Mayo, comme méprisant un triomphe trop quotidien, ne revenait en cueillir les bribes.

Mancelle vida d'un trait son whisky.

— Mon capitaine, « cette nymphe, je la veux perpétuer », dit-il avec une feinte emphase qui cachait mal sa réelle émotion. Mais au diable si je m'attendais à trouver une telle artiste dans ce bouic.

— Oui, dit Ardant, rêveur, une artiste, vraiment. Plus encore que tu ne le crois. Si elle se contente, ici, du simulacre trop suggestif de passions élémentaires, c'est que dans notre vie vouée à la mort subite, nous ne pensons qu'à des amours rapides, violentes et sans lendemain.

Il sourit ironiquement, prit un temps et ajouta :

— Tout cela pour te dire qu'elle est notre favorite. Vous êtes ici quelques-uns qui vous intéressez à elle. Au moins, mon petit, vais-je te permettre de courir ta chance. C'est une de mes amies assez intimes. Elle va certainement venir me voir.

Tandis que, dans un chahut bruyant, les couples réoccupaient la piste de danse, les deux officiers descendirent les gradins et s'installèrent à une table abandonnée. L'Espagnole, déjà, les y rejoignait. Elle avait revêtu une robe du soir, d'un jaune soufre lumineux, très simple et très nette. Elle s'approchait, lente, calme, les yeux ar-

chés quelque part dans le vide, indifférente, comme absente.

— Fleur, dit Ardant qui s'était levé, je vous demande la permission de vous présenter mon cousin Jacques Mancelle, qui vous aime, bien entendu.

Sans un mot, la danseuse donna sa main à baiser aux deux jeunes gens. Son regard se fixa pendant quelques secondes, intensément attentif et profond, dans les yeux de Mancelle et s'échappa. Elle s'assit. Elle semblait ne rien voir, ne rien entendre de ce qui se passait autour d'elle, perdue dans un rêve intérieur. Ce fut comme si son corps seul eût été là. Gêné et nerveux, le sous-lieutenant se mit en frais, tandis qu'Ardant souriait, brusquement muet, lui aussi.

— Madame, votre talent a été pour moi une révélation. Je ne cherche pas à l'analyser, comme je serais incapable de dire pourquoi telle musique m'émeut. Mais vous m'avez donné un plaisir rare.

Fleur ne levait pas les yeux. Entendait-elle ?

— Oh ! Vous ne parlez pas le français ?

Elle hocha la tête affirmativement. Mancelle commença de bredouiller.

— Comment se fait-il qu'une artiste telle que vous se produise ici...

— Peut-être préférerait-elle la vie de château, interrompit Ardant, presque brutalement. C'est, sans doute, qu'il n'y a plus de châteaux en Espagne. Ne lui parle pas d'avenir, ni de passé non plus, d'ailleurs.

Tout à fait interloqué, Mancelle se tut à son

tour. Mais l'Espagnole semblait revenir sur terre. Un instant, elle regarda le jeune homme avec une soudaine gentillesse, la naissance d'un sourire qui le réconforta et le relança.

— Vous ressemblez à une femme que j'ai beaucoup aimée, comme le veut le début de cette phrase. Vos ancêtres ont provoqué dans nos familles flamandes des... fuites, dont il nous reste, parfois, l'étonnement et le ravissement de voir pousser au milieu de nous quelque souple et vive et ardente brune...

Ardant émit un sifflement admiratif, et, discrètement, se leva. Il fit le tour des tables et s'assit un instant auprès d'un des deux chefs de bataillon de Légion. Un groupe de simples légionnaires venait de s'arrêter, hésitant, au seuil du Jardin, quatre ou cinq sous-officiers ou hommes de troupe sanglés dans le strict uniforme de drap kaki, le képi droit sur le front, la visière intacte, Allemands de toute évidence. L'un d'eux s'avança. Il portait un monocle inattendu sur le visage de ce troupier, sans que l'on eût envie d'en rire, tellement la personnalité de l'homme s'imposait, malgré l'habit. A six pas de son chef de bataillon, il salua rigidement dans un claquement de talons à la prussienne.

— Sergent Metze. Permission de nous asseoir en haut pendant une demi-heure, mon commandant ?

— Naturellement, dit le chef. Où vous voulez. Tant que vous voudrez.

La troupe ne venait jamais au Maroc-Hôtel. Aucune consigne ne l'interdisait, mais les prix

prohibitifs de la boîte de nuit, le goût de plaisirs plus violents et une incontestable discrétion, entraînaient les hommes vers un autre quartier.

— D'accord ? demanda le chef de bataillon à Ardant. Ils sont nos frères d'armes et procurent notre gloire, comme disaient à peu près les anciens règlements. Ils peuvent bien, ce soir, partager nos plaisirs. Qu'on leur donne du champagne de ma part.

Une émotion le saisit.

— La marche de la Légion, n... d... D.... cria-t-il.

Un lieutenant s'empara du bâton du chef d'orchestre, le brandit, l'abaissa, et la marche fameuse éclata.

Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains,
Pour les Belg's, y en a plus,
Et pour les flanchards non plus.

Tout le monde s'était levé. Un souffle passa sur ces hommes réunis pour s'amuser mais qui, au premier signe, même intempestif, l'oubliaient pour communier dans la religion de leur métier. Ils se figèrent dans le garde à-vous rigide des prises d'armes, corps tendu, visage durci, menton saillant et regard fixe. Des larmes jaillirent aux yeux de quelques femmes.

Assez ! cria le chef de bataillon, comme l'orchestre reprenait le couplet. Que la fête continue.

Un bruit de verres cassés éclata. Un légion-

naire russe brisait sa coupe pour manifester son enthousiasme, et les autres l'imitaient.

— A mon compte, dit le commandant. Et vive la Légion !

Dans un indescriptible tohu-bohu, Ardant revint à sa table. Mancelle, penché vers Fleur, qui semblait l'écouter distraitement, avait saisi une de ses mains qu'il pressait. Il parlait à mi-voix.

— Au poste de Sidi Ali Djemaouch, que je rejoins demain, j'emporterai votre souvenir.

L'Espagnole s'était levée et, s'adressant au capitaine, parla pour la première fois :

— Votre cousin est très gentil. Quand il viendra en permission, je dînerai avec lui, un soir.

Elle sourit, sans ironie ni gaîté et, de son pas de somnambule, gagna la table des simples légionnaires. Elle s'assit au milieu d'eux, ce qui lui valut une frénétique ovation.

— Serait-elle simplement stupide ? demanda Mancelle, vexé.

— Console-toi, mon vieux, répondit Ardant. Il y a des années que je ne l'ai vue faire un tel frais à un homme. Mais je te soumets au supplice de Tantale. Je vais te présenter à une autre femme charmante, mais tout à fait... intouchable pour le moment. C'est la dame des pensées de mon vieil ami et compagnon de baroud, le Caïd Hassan, qu'elle initie discrètement aux raffinements de la civilisation européenne. Elle est Autrichienne et s'appelle Buby.

Buby s'était arrêtée au seuil du Jardin, tentant vainement d'y entraîner les deux énormes

sloughis sable et feu qui l'escortaient et que le jazz effrayait. Leur aspect noblement endormi et stupidement héraldique faisait le plus cocasse des contrastes avec la pétulance de cette petite femme blonde et vive, au ravissant visage mobile et gai. Un grand Anglais qui entrait, accompagné d'une authentique femme indigène voilée et drapée dans un long haïk blanc, se porta au secours de Buby.

— Bizarre couple ! s'écria Mancelle.

— Oui, dit Ardant. Cette Berbère est Zitouna, dite la Brave, une espèce d'héroïne. En 1912, à quatorze ans, elle était le plus bel ornement de l'établissement de la fameuse Moulay Hassen, une de ces maisons que la police de Fez tolère et que personne, ici, ne réprouve. Elle a fait le coup de feu avec sa patronne et sauvé une vingtaine de ses clients et amis français réfugiés chez elles, au cours des émeutes où le reste de la population européenne a été massacré (allez donc croire à la vertu récompensée !). Elle est « arrivée », maintenant. C'est l'hôtesse d'un charmant palais de la Médina, où elle vit avec quelques exquises nièces. Ne ris pas. Ces femmes sont des courtisanes à la manière antique ; elles n'ont rien de commun avec nos prostituées. Quant à Zitouna, c'est une artiste, une danseuse et, ce qui est plus rare, une conteuse extraordinaire.

Le trio, traînant en remorque les chiens résignés, arrivait à la table d'Ardant, qui entreprit de présenter Mancelle, médusé.

— Fais ton plus digne salaam à Zitouna la Brave, une courbette très Europe Centrale à la

gnädige ***Fräulein***, et bois avec Lewson. Lewson est un noble allié qui cherche du pétrole au Maroc. Il n'a encore trouvé que Zitouna. Mais ça me donne confiance dans son flair. Ce sera, un jour, notre roi de l'essence.

— Non. Du whisky, dit l'Anglais.

Son teint jambon cru le confirmait.

Ardant continuait de bouffonner, assez platement. Il semblait avoir subi, à l'arrivée de cette hétéroclite carte d'échantillon des races, le brusque déclic d'un début d'ivresse gaie. Mancelle s'en étonna un instant, sans y attacher d'importance.

— Mes enfants, dit le capitaine, puisque nous voilà tous réunis, je vous annonce que j'aurai le désespoir de ne pas être des vôtres demain, à la mille et deuxième nuit chez notre ami Hassan.

Ce fut un concert de protestations auquel, seule, Flor de Mayo, silencieusement revenue, ne s'associa pas.

— Mon Seigneur et Maître sera très fâché, dit Ruby. C'est pour vous surtout, son ami, qu'il donne cette petite fête intime.

— Viens, mon capitaine, j'ai pour toi de merveilleuses histoires, insista l'indigène.

— Vous ne pouvez pas vous dérober, trancha Lewson. Le Caïd a commandé en extra le barman Fred. Ce serait leur faire à tous deux un affront impardonnable. Pour une fois que vous avez, en France, quelqu'un qui sait préparer dignement un drink !

Cependant, à la grande surprise de Mancelle, Flor de Mayo l'invitait, brièvement et impérieusement, à danser. Il entraîna la jeune femme

dans un tango dont il se promettait mille délices. Ce fut une déception. Sourde à la cadence, passivement indifférente à l'impulsion de son danseur, raide même, l'Espagnole semblait expédier une corvée.

— Nous ne nous accordons pas, constata l'officier, timidement. Je suis désolé de vous imposer l'ennui...

Brusquement, la glace fondit entre eux. L'Espagnole fixa Mancelle et parla avec une volubilité déconcertante chez elle, d'une voix chaude, vivante, émouvante, qui frappa le jeune homme comme un coup.

— Non. C'est ma faute. Mais je ne danse jamais à deux. C'est un vœu. Il faut absolument que vous fassiez une commission pour moi. Promettez-moi le secret absolu. C'est grave, mais j'ai confiance en vous. Vous n'êtes léger qu'en surface. Vite, reprenez-moi dans vos bras, on nous regarde.

Mancelle se secoua. La stupeur l'avait cloué au sol, bras ballants. Il obéit automatiquement et esquissa quelques pas d'une marche vacillante.

— Vous promettez ?

— Oui.

— Dites à votre cousin Ardant : « Fleur ne pourra pas vous voir avant la soirée de demain chez le Caïd. Elle vous demande d'y venir, toutes affaires cessant. Elle craint pour sa vie. » Répétez, voulez-vous, que je m'assure que vous n'oubliez rien.

Mancelle, qui avait repris ses esprits, reginba sous l'effet d'une obscure déception.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même?

— Voilà six ans qu'il passe pour mon amant. Nous n'avons jamais dansé ensemble. Je ne veux pas d'un aparté qui puisse faire croire que c'est moi qui le décide à venir. Faites ce que je vous dis. Dieu m'est témoin qu'il s'agit, pour vous, d'une mission de service.

Il y avait quelque chose d'anxieux dans les yeux, de violent et de fervent dans le ton de l'Espagnole. Mancelle comprit qu'elle était sincère. Il s'inclina et, mû par une instinctive sympathie, s'inquiéta :

— Mais s'il ne vient pas ?

— Il viendra. Merci.

La jeune femme avait repris son visage de morte vivante et redevenait lourde dans les bras de son danseur. Ils regagnèrent silencieusement leur table.

Le très brave et très populaire général X... dont le nom est synonyme de *baroud* (1) et de victoire venait d'entrer, discrètement salué par tous, et s'était assis près de la piste Quelques-uns de ses voisins l'entendirent parler avec une feinte gravité à deux jeunes lieutenants, un tirailleur en rupture d'hôpital et un observateur d'aviation.

— Vous êtes tous deux proposés pour la Croix. Vous avez exactement les mêmes titres. Alors, jugement de Dieu. Vous allez faire danser à tour de rôle cette petite rousse court-vêtue, et le premier sera celui qui m'en apprendra le plus

(1) Guerre, combat.

sur son anatomie. Pas par des paroles, bien entendu... Exécution.

Se répandant comme une traînée de poudre, la nouvelle de ce numéro inattendu excita toutes les curiosités. La salle entière se leva dans un brouhaha joyeux, pour ne rien perdre de ce tournoi d'un nouveau genre. De vieux Marocains se souviennent peut-être de ce soir mémorable où une petite danseuse, rétive avec l'un et abandonnée à l'autre, valut, après les balles rifaines, la Croix au plus joli garçon.

Zitouna, Buby et Flor de Mayo elle-même étaient montées sur la table. Debout derrière elles, Lewson caressait doucement les bras de Flor, indifférente.

Profitant de cette occasion de solitude, Mancelle fit un signe à Ardant, qui le prit par le bras et l'entraîna au bar déserté. Le barman, indifférent au tumulte quotidien, rêvassait, accoudé sur le zinc. Une étrange figure, bouffie et blême, lunaire, fantomatique, qui arrêta l'attention du sous-lieutenant.

— Je te présente Fred, le roi des barmen, dit Ardant.

L'homme s'inclina.

— Bonjour, monsieur. Je vous souhaite bonne chance à Sidi Ali Djemaouch...

- Comment savez-vous ? s'étonna Mancelle.

— Fred sait tout. C'est notre annuaire vivant, fit le capitaine, amusé. Toutes les nouvelles du Maroc convergent vers son bar, qui en est le centre. Il saura le premier que tu es blessé, cité ou encerclé.

Cependant, Fred enchaînait, d'une étrange voix éteinte et traînante d'oraison funèbre :

— Plus de chance que vos prédécesseurs, monsieur. Le lieutenant Bastide y a été égorgé en avril et le lieutenant de Roustic décapité en mai. Quant à...

— Fred, vous avez tout du croque-mort, interrompit Mancelle d'un ton agacé et nerveux, hostile.

— Je l'ai été, monsieur. Je ne regrette pas d'avoir quitté ce métier ; j'aurais risqué de vous rencontrer trop tard pour jouir du charme de votre conversation.

Plutôt que se fâcher, le sous-lieutenant prit le sage parti de rire. Ardant, s'étant emparé des deux whiskys commandés, s'assit dans un coin.

— Quelque chose à me dire ? interrogea-t-il, soudain sérieux. S'agit-il de Fleur ?

L'étonnement le plus grand se peignit sur son visage dès les premières paroles de Mancelle.

— Répète mot pour mot, dit-il. Es-tu sûr de ne rien oublier ?

Mancelle s'exécuta de nouveau, puis se permit une timide remarque.

— J'avoue que je ne comprends rien à tout cela. Evidemment, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais cette atmosphère...

— T'intrigue ? Bah ! Je peux bien te dire, à toi... mais ce serait long et ennuyeux et tu es ici pour t'amuser...

— Je vous en prie, au contraire.

— Soit. Mais lorsque tu en auras assez, tu

m'arrêteras. Tu sais que nous dansons sur un volcan, ce soir, comme aurait dit M. Prudhomme. Lis ceci. C'est la traduction d'un manifeste d'Abd-el-Krim annonçant aux tribus son entrée triomphale à Fez pour les fêtes de l'El-Kébir. Il n'est pas absolument impossible que cet événement se réalise d'ici quinze jours ou un mois. Ne proteste pas. Il nous faudrait cent bataillons, alors que nous n'en avons pas la moitié et nous venons de perdre six mille hommes en quelques semaines. Inutile de se fourrer la tête dans le sable comme l'autruche devant le danger.

« Le soulèvement des grandes tribus Tsoul et Branès étend la dissidence jusqu'aux portes de la ville. Demain... qui sait ? Il n'y aurait encore rien de grave s'ils étaient seuls dans le jeu, si, dans la coulisse, d'autres ne tiraient leurs ficelles.

— Mais qui donc, grands dieux ? demanda Mancelle, légèrement sceptique.

Ardant vida son whisky d'un trait et rit ironiquement.

— Tu n'as donc pas lu que le Maroc est un champ d'intrigues internationales ?

— Si, mais je pense qu'on exagère ?

— Non. On ne soupçonne pas la centième partie de la vérité. Ce sont des Européens qui ont fait naître une folle ambition dans le cœur de ce vague et flou petit *roghi* (1) d'Abd-el-Krim. Ce sont leurs flatteries, leurs promesses, leur argent, leurs armes qui font de lui un puissant Emir.

(1) Chef rebelle.

« Comprends-tu ? Sans eux... mais, mon vieux, tu me donnerais, à moi chétif, cinq ou six bons goums, j'irais échanger quelques balles folles et causer avec ce rebelle pendant une demi-heure et il n'y aurait plus de question rifaine. Ne me crois pas présomptueux. Des centaines d'entre nous ont fait plus fort, dans ce pays, depuis quinze ans. Nous sommes admirablement faits pour nous entendre avec les indigènes, nous, militaires. Tu t'en rendras compte quand cette racaille européenne sera nettoyée et que tu n'auras plus pour adversaires que ces braves montagnards berbères que tu aimeras et qui te le rendront bientôt, en te craignant.

Frappé par la conviction passionnée et l'autorité de l'ancien, Mancelle l'écoutait bouche bée.

— Mais nous sommes un peu loin de notre sujet. J'y viens. Je suis toujours, officiellement, officier des Affaires Indigènes. A ce titre, de temps en temps, je mène au baroud mes anciens administrés. C'est la condition que j'ai mise à l'acceptation de ma fonction réelle qui est la recherche et la mise hors de combat des aventuriers européens, nos pires ennemis, ici. Flor de Mayo est mon meilleur agent.

— Quoi ? Mais elle est sourde et muette !

— Mais c'est sa meilleure arme, mon petit. N'en comprends-tu pas la force ? Elle vous oblige à parler pour deux et à vous livrer. D'ailleurs... tu as passé une demi-heure avec elle en tête à tête. Que sais-tu d'elle ? Rien. Elle connaît tout de toi, ta carrière, ton poste, ta classe sociale et intellectuelle, la valeur du capital militaire et

guerrier que tu représenteras à Sidi Ali Djemaouch. Et tu la croyais sotte comme un panier !

— Cela suppose une expérience extraordinaire... des hommes...

— Elle l'a, affirma Ardant. Sois-en sûr. Je lui dois presque tous mes succès depuis quatre ans. Des exemples ? En 1922, déjà, elle démasquait l'émissaire espagnol E..., qui venait proposer à Abd-el-Krim l'appui discret de son pays contre nous. Elle m'a donné, un jour, la sténographie d'une conversation entre le futur émir et un député communiste, au café Mayeux, boulevard Saint-Michel. Les intrigues italiennes, les cargaisons d'armes de Hambourg, les commandes d'avions à Nordflug et à Dornier, les étranges menées de ces colonels ou capitaines anglais, G..., C... et B..., tout, j'ai tout su, prévu et presque tout paré grâce à elle. Voilà, mon vieux. Tu comprends maintenant mon anxiété. Si tu connaissais le sang-froid et le courage de cette femme, tu tremblerais pour elle. Pour qu'elle en vienne à appeler au secours...

Ardant s'était levé, Mancelle nerveux, le retint par le bras.

— Mais ces gens, vos compagnons de ce soir, sont-ls d'autres de vos agents ou...

— Zitouna travaille quelquefois pour moi, mais par hasard, aux pièces. Quant à Buby, j'ai essayé de me l'attacher, mais elle m'a fait comprendre qu'elle ne mangeait plus de ce pain-là, depuis qu'un caprice du Caïd Hassan l'a transformée, de simple danseuse, en favorite de Sultan. Je n'en voudrais d'ailleurs plus. Tiens,

regarde-la. Toute son ardeur vient de tomber en une minute. Il lui faut sa petite piqûre, la dixième depuis ce matin. On ne peut pas travailler sérieusement avec des intoxiqués.

— Mais cet Anglais ?

Ardant se rassit et, les sourcils froncés, réfléchit un instant.

— Je ne sais pas. Drôle de mélange. Il cherche vraiment du pétrole, avec l'obstination d'un fox-terrier devant un trou. C'est tout ce que j'en sais. Rejoignons la bande.

Mancelle hésita. Il voulait dire quelque chose qui n'arrivait pas à sortir. Il rougit et, la gorge sèche, articula enfin, avec gêne :

— Fleur m'a dit qu'elle et vous...

Ardant le regarda avec une curiosité un peu inquiète.

— Diable ! Il est toujours inutile, donc idiot, de dire à un camarade : « Ne t'avise pas d'aimer telle femme. » A tout hasard, je le fais pourtant. Je suis son seul ami ici, mais le seul aussi, peut-être, qui, sans être Tiers-Ordre de Saint-François, puisse affirmer qu'il ne l'a jamais connue et ne la connaîtra jamais au sens biblique du mot. Tu comprends ?

— Comme vous la méprisez ! dit le jeune homme.

— N'en crois rien, protesta Ardant. Si j'ajoutais que je la respecte, tu me prendrais pour un mauvais plaisant. C'est pourtant la vérité. Je ne peux pas te dire pourquoi. Sache seulement que ses pensées, son cœur, son âme ne sont pas parmi nous et que ce n'est pas toi, ni aucun de

nous, qui les y ramènera. Ne vois d'elle que le corps. C'est tout. Fred, à moi.

Le sinistre barman s'approcha, flottant dans ses vêtements blanchâtres, avec des mouvements flous et mous.

— Et cet ectoplasme ? demanda Mancelle.

Ardant ne lui répondit qu'une fois sorti du bar, à mi-chemin de la table où leurs compagnons, sauf Flor rêveuse, se livraient à une bataille rangée, avec leurs voisins, à coups de boules et de serpentins.

— Fred ? Comme il sait tout, il m'est utile, parfois, mais à titre bénévole. La quasi-totalité de nos soldes passe par ses mains ; il a écurie de course au Maroc (ne ris pas, c'est vrai, le propriétaire nominal n'est que son homme de paille), et je gagerais qu'il a pignon sur rue quelque part. Je ne sais d'ailleurs pas où est la rue, ni la ville. Il a été légionnaire, ce qui lui permit de faire disparaître toute trace de son ancienne vie. Il prétend avoir fait tous les métiers, ce qui empêche de deviner le vrai. J'ai autant de confiance en lui que dans le train de derrière d'un mulet qui recule. A ce propos... si tu avais besoin de cinquante louis, je préférerais que tu t'adresses à moi. Ne te fâche pas, je plaisante. En tout cas, les revenus de son bar me rassurent. Ils peuvent expliquer qu'il joue ici les garçons de café. Mais fini de parler service.

Ardant se transforma subitement. Ses traits se détendirent dans une espèce d'hilarité béate tandis que ses gestes devenaient raides et un peu solennels. Le ton de sa voix s'éleva. Il regagna la

table où ses compagnons le virent arriver sous l'aspect d'un homme du monde dont le self-control dissimule une incontestable ivresse.

— Assez de whisky. Champagne, cria-t-il. Le noble allié va renoncer, pour une fois, à sa drogue médicinale pour boire le bon vin de France. Si, je veux, je veux... ce serait un affront personnel...

— Bravo, cria Buby. C'est ainsi que je vous aime, Ardant, un peu soûl et un peu fou.

— Moi, c'est toujours que je vous aime, Buby, petite Buby-kopf.

Il l'enlaça.

— Alors, prouvez-le. Venez demain chez Hassan.

— Certes, j'irai. Bien sûr que j'irai.

— You... cria Zitouna. Tu as promis.

— Oui. Et je tiendrai parole, affirma Ardant, d'un air de défi grotesque. Assez de travail. Fini le travail. Qu'on s'amuse. Demain nous serons morts.

Mancelle avait saisi la main de Flor, une main qui pendait, ferme et droite, le long de son fauteuil. Il la sentit frémir et se contracter un instant, serrant la sienne comme pour remercier. Il ne la lâcha plus, mais elle était redevenue, déjà, inerte et comme morte.

Un quart d'heure à peine plus tard, alors que le bruit et l'animation croissaient encore, l'Espagnole se leva et fit apporter son manteau. D'une légère inclinaison de tête à Mancelle qui l'interrogeait éloquemment du regard, elle accepta qu'il l'accompagnât. Ils filèrent à l'anglaise.

Dehors, ils firent quelques pas en silence.

Fleur légèrement appuyée sur le bras du jeune homme. Une étrange paix était entre eux.

A la porte du Mellah (1) tout proche, ils s'arrêtèrent. L'odeur brutale d'huile rance et de suint, l'arome insidieux et douceâtre de la guimauve, les relents sordides de la saleté et de la misère du quartier juif leur sautèrent au nez, à la gorge.

Mancelle, d'une pression vigoureuse, ramena Fleur quelques pas en arrière. Ils s'accoudèrent au parapet du ravin de l'oued Fez. Des jardins montait un parfum entêtant d'œillets sauvages, une gaie et fraîche odeur de mimosas. La nuit était chaude, vibrante, charnelle, neuve encore.

— Je m'en vais demain, dit Mancelle, tout à l'heure...

Une main autour de la taille de la femme, il l'amena doucement contre lui, des épaules aux hanches. Elle plia. Il se pencha vers elle, si près qu'il ne voyait plus que ses yeux. Leur expression le fit brusquement relâcher son étreinte. C'était une espèce de commisération, de la passivité, une indéfinissable tristesse sans regrets. Il ressentit douloureusement leur désaccord.

Mais ses paroles ne rejoignaient pas encore ses pensées.

— Les terrasses... un enchantement... Trouver un champ de jasmins et s'y étendre...

— Taisez-vous, dit-elle. Ne dites plus rien. Je sais.

Elle referma son manteau et s'écarta. Un ins-

(1) Quartier juif.

tant encore, il eut son regard dans le sien et comprit qu'il fallait qu'elle partît, que rien ne l'en empêcherait, que tout était inutile.

— Merci, dit-elle.

Il protesta.

— Je voudrais vous être utile.

— Je sais, dit-elle encore.

— Au moins, quand je reviendrai, je vous reverrai, n'est-ce pas ?

— *Inch'allah !* (1)

Elle avait déjà fait demi-tour et, comme on fuit, s'engouffrait dans la misérable ruelle juive. Elle disparut sans se retourner. Le battement net et rapide de ses talons décrut, reprit, et puis se tut.

---

(1) Si Dieu le veut.

CHAPITRE II

LA SOIRÉE CHEZ HASSAN

La voiture d'Ardant peinait sur les lacets de la montagne de Fez. Le soir tombait. Le capitaine essaya d'oublier un instant sa préoccupation. Le soleil se couchait sur la ville blanche. Quelque six cents mètres plus bas, l'enchevêtrement de ses maisons escaladant les collines et dévalant les ravins n'apparaissait plus que comme un jeu d'innombrables cubes éparpillés par une main d'enfant sur un tapis plissé. Au couchant, une première bande rouge-feu annonçait l'incendie du ciel ; les derniers rayons du soleil doraient les remparts de pisé qui, de si loin, n'avaient plus rien de farouche ; à leur pied, dans la verdure sombre des oliviers, s'estompait la ceinture continue des cimetières rappelant aux vivants la volonté d'Allah.

Ardant frissonna, et un pressentiment le traversa, fulgurant et sinistre. Il analysa son inquiétude une fois de plus, sans pouvoir lui donner une forme précise.

C'était cette incertitude qui troublait et rongeait l'officier, habitué à des dangers connus, précis, qu'il est possible d'évaluer, sinon de mesurer. Tandis que son ordonnance-chauffeur,

le Chibani (1), longeait avec précaution le précipice continu bordant l'étroite piste, Ardant relut une fois de plus les rapports des hommes de police qu'il avait préposés à la surveillance et à la protection de Fleur dès qu'il avait constaté sa disparition du Maroc-Hôtel la nuit précédente. Trop tard. Il y avait un trou dans la reconstitution de l'emploi du temps de la danseuse. On ne l'avait retrouvée qu'à trois heures du matin, à son retour chez elle, dans la ville européenne. Elle était sortie de nouveau à quinze heures, au volant de sa Marmon. Elle avait passé le reste de l'après-midi à l'hôpital militaire Auvert, auprès d'un sous-officier et de deux hommes de troupe de la Légion, blessés, dont personne n'avait jamais entendu le nom auparavant. Cette charitable occupation était anormale et intriguait Ardant. De toute évidence, Fleur avait déniché quelque histoire louche, était sur la piste d'une affaire. Mais, ce fait admis, le champ des suppositions restait infini et les actes de la jeune femme n'expliquaient pas le danger qu'elle redoutait ce soir-là, aussi imprévisible et mystérieux que la veille.

Elle était partie directement de l'hôpital pour le bordj du Caïd Hassan et devait déjà être arrivée.

— Stop! cria le capitaine.

Le Chibani arrêta la voiture, en partie avec les freins, le parapet faisant le reste, et tourna sans hâte son imperturbable face de vieux guer-

(1) *Chiban*, veut dire diable en arabe.

rier berbère vers le maître qu'il servait depuis dix ans avec une fidélité admirative de chien russe. Son visage plissé, dur et, au demeurant, assez inquiétant pour lui valoir ce redoutable surnom de « diable » aurait pu paraître inexpressif à tout autre qu'au capitaine qui le trouva tendu par l'attention la plus vive.

— *El Chiban*... vieux Chibani...

Ardant ne trouvait pas la bonne formule. Il hésita, haussa les épaules et lança tout à trac :

— Tu veilleras sur la danseuse espagnole ce soir. Danger mortel. *Barka.*

Le Chibani s'inclina sans un mot et démarra. Il ne lui venait pas à l'idée d'en demander davantage. Si le maître, dans sa sagesse, n'en disait pas plus, c'est qu'il n'était pas possible ou utile de le faire et il ne lui appartenait pas, à lui, *meskin* (1), de se montrer curieux des desseins des chefs.

Sur un éperon sauvage et rocailleux dominant la vallée de l'oued Sebou, la *kelaa* d'El Hadj Hassan s'incrustait, imposante. Les remparts crénelés qui la défendaient partout où les gorges de la rivière n'y pourvoyaient pas, témoignaient de la puissance du premier grand chef resté à peu près montagnard malgré la proximité de la molle capitale, et de l'orgueil d'un seigneur dont les fils commandaient, sur le front voisin, une *harka* de mille guerriers.

Dans la première cour intérieure, Hassan attendait son hôte. Un élan de sympathie porta le capitaine vers le vieux chef, son redoutable

(1) Misérable.

adversaire du temps où il faisait ses premières armes avec la colonne Mangin, en 1912, son compagnon de tant de *barouds* depuis plus de dix ans.

— Sois le bienvenu dans la maison de celui qui s'honore d'être ton ami, ô toi le plus sage et le plus valeureux des jeunes guerriers de ton pays! dit le Caïd. Mon vieux cœur est à la fois heureux et jaloux de te voir plus vif et vigoureux au fur et à mesure que les années passent.

Ils s'absorbèrent dans le rite méticuleux du salut indigène, puis, tandis qu'Hassan l'entraînait à travers le dédale de cours intérieu es et de jardins de son *selamlik*, Ardant entreprit de lui rendre compliment pour compliment dans le dialecte indigène qu'il parlait en parfait lettré. Le chef l'arrêta.

— Ta langue est dorée et ton cœur amical. Mais je me vois comme je suis, bientôt aussi gras et mou qu'un marchand de beignets de Fez. Le loup de baroud devient semblable au renard qu'on élève pour sa fourrure.

Le capitaine sourit et regarda attentivement son compagnon. C'était vrai qu'il avait changé en quelques mois. Sa *djellaba* de soie rayée, fine comme un crêpe de Chine, bombait à mi-corps. Au-dessus du collier de barbe encore châtain foncé, soigneusement coupé en boule, les traits de son visage s'étaient empâtés. Ce qui demeurait, c'était l'allure du seigneur, de l' « homme de grande tente », qui, avec l'âge, gagne en majesté ce qu'il perd en beauté.

— Bah ! dit Ardant. Le guerrier a bien droit

aux délassements de son choix. Quinze jours de *baroud* et tu seras comme à vingt ans.

Sa pensée l'entraînant, il enfreignit le protocole de la politesse musulmane en parlant « affaires » aussitôt, sans transition, en ce jour consacré au plaisir et à l'amitié.

— Tu sais qu'Abd-el-Krim vient de nommer ton ami Abd el Aziz Lalho, pacha de Fez.

Les regards des deux hommes se croisèrent, et, dans celui de l'Arabe, l'officier crut discerner en un éclair l'indéfinissable expression « en dessous » de méfiance rusée et de répulsion haineuse qui, de Rabat à Saïgon et du Cap à Calcutta, précède le large sourire de l'homme de couleur au blanc. Déjà, Hassan riait dans sa barbe Le capitaine se reprocha une méfiance morbide. Il était nerveux, décidément. Il y avait longtemps qu'Hassan le regardait en face et la tête haute, depuis ce jour où l'on n'avait pas très bien su lequel des deux avait sauvé la vie de l'autre.

— Lalho, ce bâtard de chienne de *mellah*, disait l'Arabe, avec un accent de doute. Je l'émasculerai de ma propre main, si le travail est encore à faire, ce qui m'étonnerait.

Sous l'effet d'une colère naissante, il fit quelques pas plus vifs.

— Je partirai bientôt avec une nouvelle *harka* d'un millier d'hommes et, *inch'Allah*...

Ardant réprima un cri de joie. Depuis deux mois, on s'étonnait, dans les bureaux arabes, qu'Hassan parût se désintéresser personnellement de la partie qui se jouait à quelques dizaines de

kilomètres de son fief et où il risquait toute sa puissance. Il n'avait levé qu'une partie de ses hommes, sous des prétextes inextricables de moissons, de contrats féodaux et de difficultés pécuniaires. Pour la première fois, il avait couru le risque dynastique de laisser ses fils se tailler la part du lion dans les profits et les gloires de la guerre. On avait d'abord attribué cette brusque carence à Buby et au démon de midi. Mais les premiers échecs de la campagne de printemps n'avaient pas fait sortir Hassan de sa tente. Un beau jour, quelqu'un avait rapporté, sans y attacher d'importance, un bruit qui courait les *souks*. Le vieux caïd aurait eu des pourparlers avec Abd-el-Krim. Celui que tous les officiers de renseignements appelaient « le Chef » avait dit : « Tiens... » ce qui avait suffi pour que tout le monde prît l'histoire au sérieux. Bien que rien ne l'eût confirmée, la méfiance et l'inquiétude régnaient. Prompt à saisir l'occasion, Ardant voulut transformer ce qui n'était peut-être qu'une velléité, en engagement d'honneur.

— El Hadj Hassan, un grand conteur de mon pays a dit que l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. Avec ton aide, ô Caïd, nous enterrerons ce misérable *roghi* dans son fumier d'Adjdir. Il y aura de la joie dans le cœur de mes chefs quand je leur apporterai, demain matin, la nouvelle que tu vas toi-même faire parler la poudre.

Sensible à la sincérité évidente et à la solennité du ton de l'officier, l'Arabe s'inclina, la main sur le cœur.

— Tu peux leur donner la parole d'El Hadj Hassan. Mais n'en parlons plus, ce soir. Je vais te montrer l'indigne écrin que j'ai fait construire pour ma perle d'Occident.

Il chanta les louanges de Buby, avec enthousiasme, dans un chaos d'images enchevêtrées.

— Sa gaîté fait couler mon sang aussi vite que l'eau d'une source à la saison des pluies. Son printemps a fait bourgeonner et refleurir le vieil arbre que je suis...

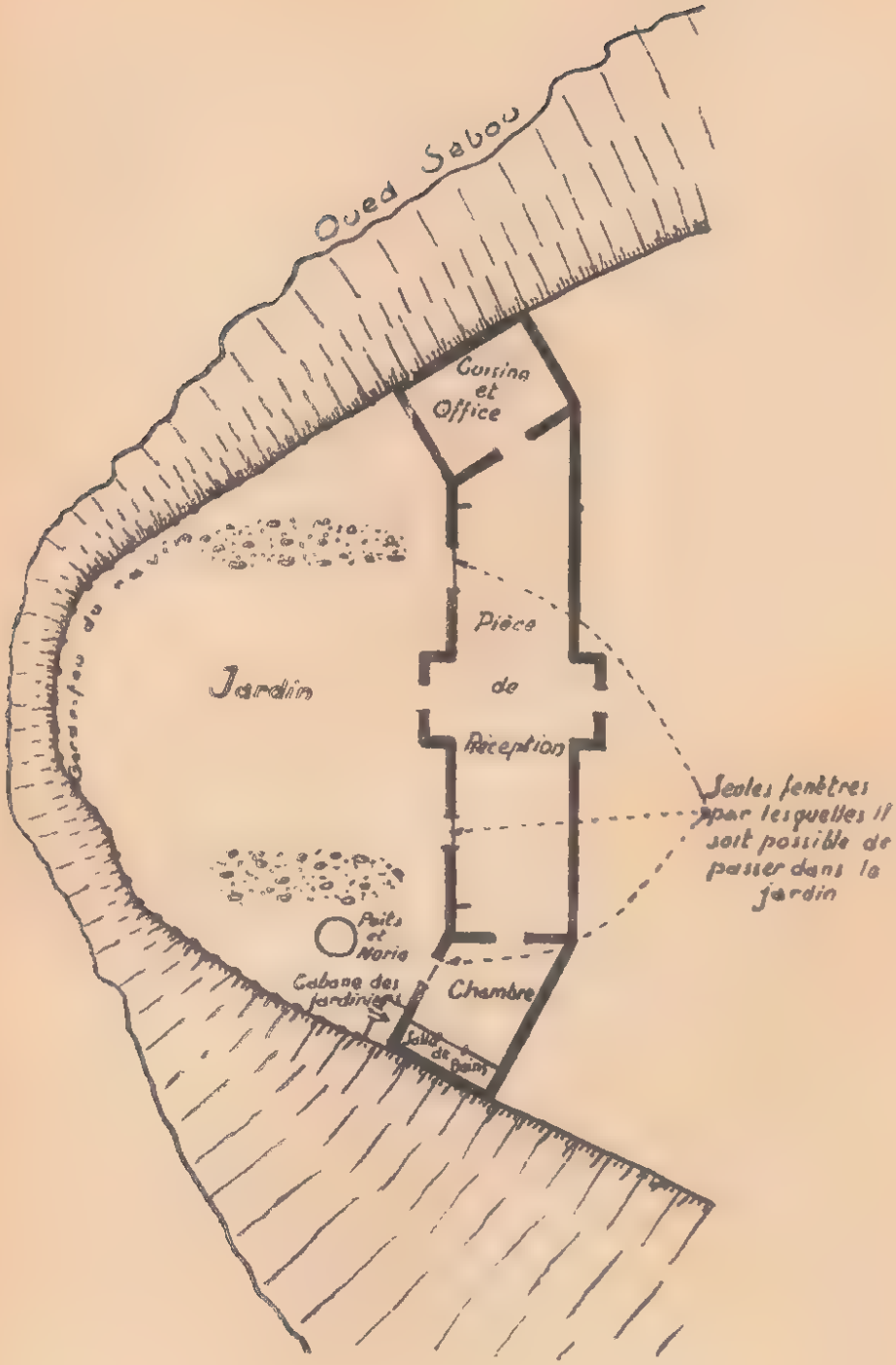
Ils s'approchaient de l'extrême pointe de l'éperon du château qu'un mur de pisé rude, nu et rébarbatif, percé d'une seule porte, isolait complètement du reste de l'enceinte. Curieux, Ardant prolongea moins longtemps que d'habitude la lutte de politesse à l'issue de laquelle, vaincu d'avance, il devait passer le premier.

— Allons d'abord voir le jardin, dit Hassan, puisqu'il reste encore quelques minutes de jour.

Ils traversèrent le bâtiment et arrivèrent dans l'enchantement d'un parc frais et vert, tout bruissant du gai clapotis de l'eau. C'était un miracle, dans ce cadre de montagnes sauvages et arides, au beau milieu de ce château fort de brigand du moyen âge.

Abrités à l'ombre d'un bosquet de térébinthes et d'oliviers, Buby, Fleur, Zitouna et Lewson buvaient des cocktails que Fred leur préparait sur place, aussi grave et solennel que derrière son bar, malgré la gaîté qui régnait déjà. Ardant leur fit signe de la main et suivit son hôte dans un méticuleux tour du propriétaire.

Autour de l'eau qui courait, gaie et vive, dans


Oued Sebou
Cuisine et Office
Pièce de Réception
Jardin
Seules fenêtres par lesquelles il soit possible de passer dans le jardin
Puits et Noria
Cabane des jardiniers
Chambre
Salle de bains

des rigoles de faïence d'un vert clair et brillant et se reposait, calme et limpide, dans des miroirs étagés et des vasques de marbre et de majolique, s'ordonnaient des parterres de roses et de jasmins. Leur parfum se mariait à celui, plus pénétrant et plus mâle, de quelques arars que la hache du défricheur avait respectés. Une simple main-courante, soutenue de loin en loin par quelques montants de fer, limitait cette oasis. Bien qu'il n'eût pas le vertige, Ardant sentit ses jambes molles lorsqu'il se pencha sur l'abîme presque rigoureusement vertical, au fond duquel, cent mètres plus bas, le filet de l'oued Sebou, resserré dans une gorge, grondait en sourdine.

— Tu devrais construire un mur, Caïd, dit-il.

— Je le ferai.

Le capitaine se tourna vers le pavillon. Sa façade intérieure était aussi somptueuse que l'extérieur simple. Les derniers rayons du soleil allumaient de mille feux les zelliges multicolores qui la recouvraient tout entière jusqu'au toit de tuiles vertes, éclatantes. Sur ce miroitement se découpaient, frêles, gracieux et pâles, les piliers de marbre soutenant une galerie extérieure ajourée et allégée par la dentelle légère d'arcs et d'ogives en fer de lance. Au centre, donnant du relief à l'ensemble du jardin et du pavillon, jaillissait de ce dernier une tour carrée, élancée comme un mât, recouverte d'arabesques de stuc, enrichie de fresques de mosaïque aux couleurs vives, surmontée de la triple boule d'or, image du soleil. L'enthousiasme d'Ardant éclata.

— C'est un tour de force. Mais où as-tu trouvé l'eau ? demanda-t-il.

Hassan, radieux, l'entraîna vers le coin sud du jardin. Là, honteusement dissimulé derrière un écran de figuiers et de grenadiers, un petit vieil âne étique, galeux, pelé et aveugle dormait, encore attaché à la noria, après l'épuisante journée de travail. Au bruit du pas des deux hommes, il se redressa et, automatiquement, recommença son éternel manège, avec l'air appliqué et le faux naturel d'un écolier pris en faute. Il remit en branle l'engrenage dont les godets tiraient des profondeurs d'un puits l'eau qu'ils déversaient dans la citerne. Le trop-plein s'échappa, et le ruisseau se remit à chanter sa musique claire et douce. L'officier caressa la pauvre échine de l'obscur et miteux ordonnateur de tant de délices, qui, rassuré, s'arrêta et se rendormit d'un seul coup, debout sur ses quatre pattes raides.

— Allons dîner, dit Hassan, je n'attends plus personne. J'ai voulu, ce soir, ne réunir auprès d'elle que ses vrais amis. Je vous épargnerai le *méchoui* dont vous ne goûtez plus le pittoresque. Fred nous a préparé un repas à l'européenne. Il fera le service à lui seul. J'aime mieux éviter tout mélange entre la maison de mes devoirs et celle de mon cœur.

Ils avaient rejoint la bande bruyante. Au premier regard qu'Ardant échangea avec Fleur, toutes ses préoccupations, un instant oubliées, l'assaillirent de nouveau. Dans l'habituelle indifférence, dans l'absence de la jeune femme, il y avait une indéfinissable tension. Sa main, lors-

qu'il la baisa, frémit et serra la sienne plus que de coutume.

— Eh ! Ardant, vous dormez, mon vieux, s'écrie Buby, qui semble déjà un peu ivre, trop gaie, trop agitée.

Le capitaine sursaute. Il est vrai qu'il vient de se laisser aller à regarder pensivement ses compagnons en se demandant avec incrédulité ce que Flor peut redouter de l'un d'eux. Il se reprend, fait largement honneur aux mixtures du barman et, extérieurement, se détend et s'anime. Mais il poursuit intérieurement son examen tandis que l'on pénètre dans l'immense pièce centrale du pavillon où la table est dressée, dans le chatoiement des tapis de haute laine, des cuirs pourpre, vert et or, des cuivres jaunes, à côté de jardinières de fleurs enterrées dans le sol, qui tendent vers les convives de fraîches roses qu'il sera inutile de couper pour en jouir, dans le parfum entêtant du benjoin et de la menthe. C'est, déjà, une atmosphère de griserie heureuse, un peu lourde, à laquelle Ardant semble s'abandonner ; mais il s'est dédoublé ; en lui, tout ce qu'il y a de subtil et de méfiant veille, secrètement.

Cette soirée, il la revivra cent fois. Il se souviendra de la moindre parole, du geste le plus insignifiant. Il analysera ses perceptions, ses sensations, ses réflexions et même les apports fugitifs de son subconscient, jusqu'à ce qu'il trouve, enfin, la solution du drame qui est en train de se nouer. Il n'oubliera jamais cette soirée-là.

***

— Caïd, ce petit palais est digne des Mille et une Nuits.

Ardant bavarde, sourit, s'agite. Mais, sous le masque du plaisir, il observe, réfléchit, travaille. Voici le fond de sa pensée.

Vieux bandit, il a fallu que tu fasses suer le burnous (1) *pour donner ce palais à... une petite grue, en somme. Mais n'est-ce pas plutôt pour éblouir Fleur dont tu es amoureux, follement. Buby n'est pour toi qu'un pis aller. Tes regards dégoûtants de convoitise déshabillent littéralement l'autre. Ce n'est jamais qu'un éclair dans tes yeux de sauvage. Sauvage ! Tu es parfaitement capable de tous les excès auxquels une passion sénile porte parfois les petits despotes de ta race, habitués à régner en maître absolu dans les limites de leur univers restreint.*

— Caïd, je suis de la région où pousse la vigne qui a donné ce merveilleux Ruinart brut. Même chez les plus puissants chefs du pays, on ne le boit dès le début du repas qu'en de très grandes circonstances, dont on se souvient toute sa vie.

J'en tiendrais un magnum et peut-être un jéroboam. Je peux y aller. Oui, tu serais capable de supprimer Fleur pour tuer le désir inassouvi que tu as d'elle, la punir de te faire sentir que tu es vieux et que ta fortune ne change rien à la couleur de ta peau. Non ! Je suis idiot ! Si tu voulais l'empoisonner, tu ne me convierais pas au dîner. Tu

(1) Prélever des impôts abusifs.

me sais trop sur l'œil et, malgré nos souvenirs communs de barouds, *trop méfiant après dix ans de vie commune avec ta race. Tu n'es pas dans le coup.*

— Lewson, il n'est pas banal qu'il vous faille venir chez un chef marocain pour faire connaissance avec la vraie cuisine française. Je vous assure que, chez Larue, vous n'auriez pas de plus délicats filets de sole et de canards à l'orange plus fins. Mais, sans doute, pendant la guerre, avez-vous eu l'occasion ?... Non ? Tiens...

Ainsi tu n'as pas fait la guerre en France. Je l'aurais juré. Tu l'as faite, pourtant. Tu n'as pas une tête à regarder les autres se battre. Mais, en vrai colonial anglais, tu n'as rencontré les Français qu'en rivaux, tu n'as jamais pataugé avec eux dans la boue fraternelle des Flandres. Mon hilarité t'inquiète ? Tu te demandes ce que je pense ? Mais rien, mon vieux, rien du tout. Là. Tu vois bien que je ris aux anges parce que je commence à être ivre. Mais toi, tu l'es vraiment. Tu ne dépasseras pas ce degré de raideur et de solennité, jusqu'à ce que tu roules sous la table, mais tu es fin soûl.

— Oui, Caïd, Lewson le Chercheur a raison. Le terrain d'où jaillit l'eau qui anime nos voitures sans chevaux n'a pas de prix.

Pourquoi parles-tu affaires avec cette agressivité démonstrative ? Je sais bien que tu cherches du pétrole. Je me le suis fait confirmer par des experts de chez nous. Tu es insoupçonnable. Ça va.

Toi aussi, tu es amoureux de Fleur, et elle te traite de haut. Mais avec ton parfum d'Oxford, tu es incapable de provoquer un scandale. Pourtant.

tu traînes partout cette « native » décorative et compromettante. Peut-être as-tu franchi les frontières de ton éducation première ? Peut-être nous méprises-tu au point de penser que, parmi nous, on ne s'encanaille pas davantage ? Mais tu n'es pas de ceux qui tuent une femme.

Non. Ce que je redouterais de toi, ce serait quelque chose de monstrueux et de fou, à la Lawrence. Mais tu as quarante ans ; on te connaîtrait déjà ; or, nos Services t'ignorent.

— Mais nous parlons *flouss* (1), comme des marchands, alors que, pour le plaisir de nos yeux, toute la grâce de l'Orient et le charme de l'Occident sont réunis à ta table, ô Caïd.

Oui, petite sœur. Je suis là et je veille. Rassure-toi. Détends-toi. Je n'aime pas cette lueur fugitive de crainte dans tes yeux. Au fait, moi non plus je ne me sens pas à l'aise dans cette atmosphère. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il n'y a rien de neuf, rien de changé, rien d'exceptionnel. Le Caïd te couve des yeux, Lewson est noir et les deux femelles sont jalouses. C'est le type même de nos franches réunions amicales.

Pourtant, bon Dieu, je donnerais bien trois mois de solde pour trouver ce qu'il y a de trouble dans cette ambiance.

— Ce n'est rien. Cela ne tache pas.

Vous voyez, j'ai renversé mon verre ; c'est que je suis ivre. Le serais-je vraiment ? J'en arrive à me suggestionner. Est-il vrai que, lorsque nous nous sommes levés de table, Buby soit devenue pâle

(1) Argent.

comme une morte et ait failli s'évanouir ? Oui. Mais c'est sa drogue, sa piqûre qui lui manque. Mais pourquoi Zitouna lui a-t-elle jeté un regard de chacal ? Bah ! Qui sait ce qui se passe dans cette tête de petite brute ? Allons ! Du calme ! Le dîner s'est très bien passé. Tout est parfaitement normal. Après tout, Fleur est une femme et elle a bien le droit d'avoir ses nerfs une fois tous les cinq ans. Elle a tellement « époustouflé » ce petit sot de Mancelle qu'il la regardait trop pour être capable de l'entendre. Il m'aura tout rapporté de travers. Du calme.

Voyons. Comment pourrait-on assassiner cette femme, ici, sous mes yeux ? Pourquoi m'aurait-on spécialement convoqué ? Car, j'y pense, ils ont tous très gentiment insisté pour que j'assiste au crime. Crime ! Ah ! Ah ! Elle est bien bonne !

— Caïd, un tel festin m'a mis au cœur la joie que mes lointains ancêtres croyaient réservée à leurs dieux. Grâces t'en soient rendues. Je suis dans l'heureux état où les joies de l'esprit peuvent aller de pair avec celles du cœur et, tu as raison, il n'est pas de plus pur et de plus noble plaisir que d'entendre les contes de Zitouna.

Les convives s'étendent sur des lits de repos. Hassan allume sa première pipe de kif. Ardant en accepte une. Lewson sort son brûle-gueule et son navy-cut. Les femmes posent leur tête au hasard des poitrines. Une heureuse somnolence que rythme la voix tour à tour douce et rauque de la conteuse.

C'est vraiment une artiste, servie par une

érudition rare. Elle raconte de merveilleuses histoires de l'*al djahiliyya* (1).

Ivresses du pillage, âpres vengeances des vendettas séculaires, éphémères floraisons, hâtifs et magnifiques épanouissements des victoires sous les tentes des vaincues, d'abord piaillantes et bientôt silencieuses, renfermées dans une sombre révolte ou, déjà, occupées de se refaire une carrière ou, encore, peut-être... heureuses ? Allah seul le sait.

Splendeur de la voûte étoilée du ciel pendant la chevauchée nocturne, sieste de midi sous les orangers en fleurs, auprès de la source vive; retour de la chasse au campement où attendent les belles qui sourient de toutes leurs dents semblables à des grains de maïs, en songeant aux seules choses qui valent d'être vécues, les amours d'hier, et surtout celle de ce soir, les plus sûres, les plus merveilleuses.

Pourquoi te redresses-tu, petite sœur, au signe imperceptible que vient de te faire Buby ? Ah ! oui, vous n'y comprenez rien et vous vous ennuyez. Allez donc toutes les deux dans la chambre, parler hommes et chiffons. Dommage ! Dans l'ambiance charnelle des histoires de cette sacrée Chleuh, j'étais bien près de toi, dans le parfum de tes cheveux et la douce chaleur de ton corps.

Va, ne crains rien. Il est dix heures et demie. Dans une heure et demie nous serons partis. Que pourrait-il t'arriver, derrière cette simple portière

(1) Le temps de l'ignorance. Cette expression désigne la période anté-islamique.

de filali (1), *à dix mètres de moi ? Accompagne donc la* hochgeborene *Fräulein qui a besoin de son petit paradis artificiel.*

— Merci, Fred. Pas de whisky pour moi. Seulement un peu de fine dans le fond de ce verre. Vous la versez avec autant de componction qu'un prêtre les saintes huiles.

— C'est peut-être que je l'ai été, monsieur.

— C'est bien possible. Merci.

C'est vrai que tu as une tête de mauvais prêtre. Je t'oubliais, toi. Tu es un homme d'argent, donc capable de tout. Au fait, tu es excellent mécanicien et, en quelques minutes, tu pourrais « tripoter » une voiture de course de telle sorte qu'au retour elle aille se vomir dans le fond d'un ravin.

Mais qui t'aurait soudoyé ? N'importe qui. Flor me le dira tout à l'heure. Je laisserai le Chibani ramener le taxi, et je la reconduirai moi-même, après avoir inspecté la bagnole. C'est paré.

Zitouna se tait. On la félicite en termes fleuris. Il est onze heures. Trop tôt pour s'en aller. Personne, d'ailleurs, ne semble en avoir envie. L'Arabe dansera tout à l'heure, quand elle sera reposée.

Ardant passe dans la chambre où sont les deux femmes. Un relent d'éther y règne, subtil, insidieux et comme incongru dans la voluptueuse lourdeur des parfums orientaux. L'officier jette un regard dégoûté sur Buby qui est étendue sur un lit de repos. Elle a les yeux dilatés. Elle parle avec volubilité, dans un allemand si rapide qu'Ar-

(1) Cuir dont se servent les Arabes pour exécuter des broderies avec des fils d'or et d'argent.

dant ne peut la suivre. Accroupie auprès d'elle, Fleur lui tient une main et l'écoute avec une attention inaccoutumée...

— Fleur, Zitouna va danser. Vous n'auriez plus l'excuse de ne pas comprendre. Je crois qu'il serait poli que vous reveniez toutes les deux au lieu de faire harem.

Fleur secoue négativement la tête et, d'un léger clignement d'yeux, fait comprendre au capitaine qu'elle s'intéresse aux divagations de sa compagne.

Lewson vient à la rescousse, inutilement. Les deux hommes rentrent dans la grande salle et se recouchent, tandis qu'un invisible pick-up prélude aux danses en passant des disques de cette musique arabe criarde ou pleurarde, discordante et fausse pour une oreille européenne, mais dont les arabisants peuvent goûter l'harmonie réelle et comprendre le charme primitif.

Encore voilée, les yeux fermés et le visage impassible, Zitouna s'est levée et son corps se donne comme à regret au rythme qui l'appelle, commence à onduler imperceptiblement.

Tu es plus méprisable encore que Buby, cette détraquée. Elle a l'excuse de manquer d'un axe dans la vie depuis qu'elle a cessé d'être la petite « baronnesse » adulée d'une vieille, galante et aristocratique province et qu'elle n'a plus ni un parent, ni un groschen, cette épave.

Mais toi ! Tu as fait le coup de feu pour nous. Soit. Mais ce n'était pas par amour ! C'était pour sauver tes seins, tes seins qu'ils auraient coupés avant de t'exposer nue au souk des bouchers, pour

te punir d'avoir servi de paillasse aux roumis. Tu vendrais toute ta famille pour un collier de pied.

Tout comme Buby, tu as peur de voir un jour Fleur descendre sur terre et te chiper ton amant. Si vous saviez ! pauvres filles ! Mais vous ne savez pas.

Quel métier ! J'en ai assez de cette vie, de ce milieu. Je vais rentrer au pays, un de ces jours, épouser une fille de chez nous et élever mes fils. Ah ! Passer une soirée en compagnie de gens qui aient quelque chose de commun avec soi !

Evidemment, cette garce danse la danse du ventre comme personne, et, d'un certain point de vue technique, on comprend Lewson. Tiens, qu'est-ce qui lui prend à celui-là ?

Le Britannique vient d'exprimer son enthousiasme par quelques grognements. Il participe au rythme qui s'accélère, en battant des mains. Il se lève.

— Il faut qu'elles voient cela, les deux créatures, dit-il.

Il passe dans la pièce d'à-côté. Ardant sent s'éveiller en lui une obscure et brûlante méfiance. Il jette un regard furtif sur sa montre. 11 heures 14. Zitouna, qui a marqué un imperceptible temps d'arrêt, repart de plus belle. Le caïd regarde Ardant et hoche la tête avec satisfaction. Dans la chambre voisine, une femme rit et proteste. L'officier tend l'oreille. Mais la musique couvre la conversation ; dans les temps de silence on perçoit le bourdon de la voix de l'Anglais et les petits cris pointus d'une femme. Une ou deux

femmes ? Impossible de le savoir. 11 heures 16.

Si dans trente secondes il n'est pas revenu, j'y vais. C'est ridicule d'être nerveux à ce point-là ! En étendant le bras, j'aurai ma montre sous les yeux. Voilà. Onze heures, seize minutes, vingt secondes.

Lewson rentre, l'œil hilare. Il hausse les épaules avec la bonhomie d'un grand frère qui renonce à faire entendre raison à des folles. Il se recouche. Derrière lui, pourtant, la silhouette de Buby apparaît. Elle s'arrête dans l'encadrement de la porte. D'un air las, elle s'appuie de l'épaule gauche contre le chambranle, écarte de la main droite les lanières de filali de la portière et condescend à regarder Zitouna qui se déchaîne, comme une bête.

Debout devant la porte de l'office, Fred assiste au spectacle, imperturbable. De temps en temps, il se baisse vers un petit meuble qui cache le phono dont il change les disques.

Ce Fred aura tout fait, la cuisine et le service à lui seul. C'est un tour de force de sa part, et une anomalie dans la maison de ce grand seigneur ostentatoire et magnifique qu'est Hassan. Le Caïd m'a dit tout à l'heure qu'il ne voulait pas que ses domestiques indigènes traînent ici. Il faut pourtant bien qu'on y fasse le ménage. Bizarre. Bah ! C'est le seul fait anormal et il est sans importance.

Allons. Tout va bien. Onze heures vingt. Mais pourquoi Zitouna prolonge-t-elle si longtemps ses contorsions? Elle sait bien, pourtant, que son exercice va devenir laid et triste si elle se maintient à ce paroxysme... Enfin, son ventre a trois sursauts

verticaux définitifs et elle tombe, épuisée. C'est fini. Onze heures vingt-cinq. On va pouvoir parler de partir.

Ardant se dirige vers la chambre. Il caresse au passage l'épaule nue de Buby qui applaudit Zitouna qu'entourent Hassan et Lewson, tandis que Fred arrête le phono. L'officier écarte les pans de la portière et entre, calme, rassuré.

Il n'y a plus personne dans la pièce.

Ardant blêmit. Il fait demi-tour, saisit Buby par le bras.

— Dites donc, mon vieux, allez-y plus doucement, vous me faites mal. Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes pâle comme un mort.

— Pardon, mon petit. Où est passée Fleur ?

— Tiens ! Elle a dû sortir par la fenêtre pendant la danse de Zitouna pour ne pas troubler vos émotions artistiques.

D'un pas encore calme, Ardant marche vers la porte, s'arrête au seuil du jardin, un trou noir. Il appelle :

— Fleur !... Oh !... Fleur !...

Pas de réponse.

Hassan, ses hôtes et Fred rejoignent l'officier. Ils ont tous l'air étonné, naturel. Le Caïd sourit.

— Il faut organiser une battue dans le jardin, dit Ardant, avec gravité.

— Mais voyons, que voulez-vous qu'il lui soit arrivé ? réplique Lewson. Appelons encore. Elle va revenir.

— Elle peut être évanouie, propose Buby dont la voix tremble soudain.

— Peut-être. Soit, reprend Ardant. En tout

cas, il faut la chercher. Prenons chacun un flambeau. Mettons-nous en ligne et traversons le jardin. Allons, vite.

Une telle autorité émane de lui qu'ils obéissent, même Hassan, sans plus discuter. Ils fouillent vainement le bosquet de térébinthes et d'oliviers, longent les rigoles du jardin endormi. Il n'y a personne, non plus, dans la haie de figuiers et de grenadiers.

Ardant en sort le premier, désespéré. D'instinct, il croit que l'horrible pressentiment s'est réalisé. A son approche, l'âne a repris son manège et éveille le murmure de l'eau courante. Fred l'arrête. Penché sur le puits de la noria, il crie :

— Personne.

Ardant y jette à son tour un rapide coup d'œil par-dessus la margelle.

— Il faudra sonder, ajoute le barman. Mais un corps humain n'aurait pu tomber là dedans sans casser quelque chose dans l'enchevêtrement des godets et des axes de la chaîne. Or, tout semble intact.

— La cabane des jardiniers ! s'écrie Hassan.

Ardant se redresse. Dans l'angle sud du jardin, il aperçoit une espèce de hutte qu'il n'avait pas remarquée avant le dîner. Il s'y précipite. A la tremblotante lueur des flambeaux, il en inspecte l'intérieur. C'est un fouillis d'instruments aratoires, de claies et de gabions en osier destinés à soutenir les terres croulantes. Personne.

— Caïd, dit le capitaine, elle est au fond du ravin. Eveille tes gens. Donne-moi un guide. Je vais y aller.

* * *

Il fallut faire un long détour et sortir de l'enceinte de la *kelaa* pour trouver un sentier de chèvres qui permît d'atteindre le fond du cañon du Sebou sans risquer de se rompre la tête. Le torrent en décrue laissait de part et d'autre de son cours, entre le filet d'eau et les parois de la gorge, une étroite plage de rochers et de cailloux où l'on ne pouvait marcher qu'en file. Ce fut là, à l'aplomb du jardin d'Hassan, repérable à la forme de son éperon, qu'à deux heures du matin, Ardant trouva le corps de Fleur disloqué, écrasé, aplati comme par un rouleau compresseur. Il fit signe aux autres de s'écarter, recouvrit le cadavre de son manteau et resta un long temps prostré devant lui, la tête basse, poings serrés.

– Allons, mon vieux, dit enfin Lewson, secouez-vous. On va l'emporter. On ne peut pas la laisser là.

– Non, dit Ardant, n'y touchez pas.

L'écho des rochers amplifia et prolongea son cri. La violence de son ton l'étonna lui-même et contribua à lui rendre son sang-froid. Aussitôt, la volonté de vengeance s'éveilla en lui. Combativité et ruse lui revinrent.

– Vous avez raison, dit-il. Mais laissez-moi seul encore un instant.

Les autres reculèrent, dans le noir. D'un geste vif, il planta sa canne dans la terre pour marquer le point de chute du corps. Il découvrit la dépouille de Fleur et réfléchit rapidement. Le seul indice que l'on pût camoufler pendant le transport

était l'heure à laquelle s'était arrêtée la montre de poignet de la danseuse. Onze heures dix neuf, nota le capitaine. Il se redressa.

— Allons, dit-il.

Il prit la tête du lent convoi.

***

Au seuil du pavillon d'Hassan, Ardant aperçut le Chibani appuyé contre le tronc d'un cèdre. Il laissa ses compagnons entrer dans la maison, puis appela son ordonnance.

— Je t'avais dit... commença-t-il sur un ton d'une extrême dureté.

L'Arabe l'interrompit avec nervosité.

— J'ai fait ce que j'ai pu, maître. J'ai passé la nuit sur le toit du pavillon. Je n'ai pas perdu de vue ton amie aussi longtemps qu'elle est restée dans la grande pièce, grâce à la verrière qui la couvre en partie. Mais au-dessus de la petite chambre, il n'y a qu'une lucarne et le coin où elle s'est tenue avec l'autre femme, après vous avoir quittés, était caché.

— Tu étais sur le toit ? Mais si quelqu'un avait escaladé la maison...

— Personne n'est allé du jardin au château ni du château au jardin en passant par le toit.

— Tu n'as pas vu l'accident ?

— J'ai entendu, maître. Un peu avant onze heures vingt (le Chibani exhiba la montre qu'Ardant lui avait donnée et qui était exactement à l'heure), quelque chose de lourd et de mou est tombé dans le ravin.

— A-t-elle crié ?

— Pas un mot. Je me suis laissé glisser jusqu'au bord du toit. Il y avait un remue-ménage dans le jardin, depuis quelques instants. J'ai cru qu'il y avait quelqu'un. Mais ce n'était que l'âne qui s'était mis à tourner et faisait courir l'eau.

— Est-ce le bruit de la chute qui l'avait éveillé ?

— Non, il marchait avant. Peut-être rêvait-il.

— Qu'as-tu fait pendant mon absence ?

— J'ai observé les deux femmes et le serviteur blanc qui sont restés ici. Ils étaient comme fous. L'homme allait et venait dans la maison et le jardin obscur où il semblait chercher quelque chose, ou travailler. La femme de ton pays s'est piquée avec une aiguille et a dormi. Celle de mon pays chantait des chants funèbres. Et puis, l'homme est allé au château et en est revenu avec un petit paquet, du thé sans doute, dont il a servi plusieurs tasses aux femmes. Je n'y comprends rien.

— C'est bien, dit Ardant. Je n'ai rien à te reprocher. File à la ville et ramène le commissaire de police. *Fissa* (1).

Il entra dans le pavillon. On avait déposé le corps de Fleur sur un lit de repos, dans la chambre. Hagards, effarés, les compagnons de la dernière nuit de la danseuse attendaient.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Lewson.

— Je la veillerai seul, répondit Ardant. Allez dormir. Mais il faudrait que nous soyons tous ici à l'arrivée de la police, au petit jour.

---

(1) Vite.

— Police ! s'écria Hassan, en sursautant.

— Oui, Caïd. Fleur est Européenne et la loi de mon pays veut que la police constate l'accident ou le suicide.

— Quelle histoire ! murmura Lewson, mais je suppose...

— Que c'est une formalité inévitable, dit Ardant, doucement.

— Mais toi qui es un grand chef, affirma Zitouna avec conviction, si tu dis...

— Dans mon pays, Zitouna, même les très grands chefs sont soumis aux lois des *fqihs* (1).

— Oh ! Taisez-vous, protesta Buby, frissonnante. Vous me dégoûtez, Ardant. Votre maîtresse vient de mourir et vous voilà discutant de détails matériels sordides, comme un... comme un...

Dans son indignation, elle ne trouvait pas le mot. Le capitaine vint à son secours.

— Comme un homme, voulez-vous, ma petite Buby. Un homme qui ne se donne pas en spectacle. Allons. Laissez-moi. Faites ce que je vous dis.

Ardant se dominait au point que, dans son ton, les autres ne perçurent qu'une infinie tristesse et ne sentirent pas les soupçons qui l'assaillaient.

Dès qu'il fut seul, il se précipita dans le jardin et l'inspecta minutieusement, à la recherche d'un indice qui confirmât l'idée qui lui était venue. Mais il était déjà trop tard ou il faisait trop noir. Il ne trouva rien et reprit sa veille désespérée auprès du corps de son amie.

---

(1) Juriconsultes.

CHAPITRE III

ACCIDENTS, SUICIDES OU CRIMES ?

A cinq heures du matin, le commissaire central Babaud, le médecin légiste et deux inspecteurs entrèrent dans le pavillon. Ardant, sombre mais très éveillé, les y reçut. Il entraîna le commissaire vers le jardin et, dans un rapide aparté, lui demanda de suivre une étrange ligne de conduite.

— Monsieur Babaud, dit-il, vous me connaissez depuis longtemps, je ne suis pas fou. Malgré les apparences, malgré l'évidence, Flor de Mayo a été assassinée. Le coupable est un de mes compagnons de cette nuit. Feignez d'être sûr du crime et de me considérer comme un des suspects afin que je puisse me maintenir dans leur intimité. Menez l'enquête à l'inspiration pour établir et fixer les faits matériels. Faites garder le jardin jusqu'à ce que je l'aie vu en détails.

Il s'interrompit brusquement. Hassan et ses invités, mornes et silencieux, les rejoignaient. Babaud abrégea les présentations.

— Je vois les lieux, cela me suffit pour le moment, dit-il. Je voudrais que vous vous réunis-

siez dans la grande pièce. Je vous y retrouverai lorsque j'aurai vu la victime.

Il passa avec le médecin légiste dans la chambre et en ressortit presque aussitôt. Les convives de la veille, assis en rond autour de la table du dîner et Fred, debout derrière le Caïd, n'avaient pas encore échangé un mot depuis le matin. Leurs visages étaient fermés, hostiles, l'atmosphère tendue, chargée d'électricité comme avant l'orage. Seul Babaud paraissait parfaitement à l'aise. Il donna quelques instructions à voix basse à ses inspecteurs. L'un sortit par la porte du jardin, l'autre disparut dans la cuisine. Le commissaire s'assit, ouvrit un calepin, tailla son crayon, sans se presser, et commença. Sa voix, brève et nette, complétait l'impression d'énergie qui se dégageait de lui.

— Qui peut me résumer les faits ?

— Moi, si vous voulez, répondit Ardant. C'est d'ailleurs d'une simplicité rare. Nous avons dîné ici, hier soir, tous les six, Fred assurant le service seul.

— Seul ? s'étonna Babaud.

— Oui. Le Caïd El Hadj Hassan nous avait prévenus qu'il s'agissait d'un petit dîner très intime. Dans la soirée, à notre insu, Flor de Mayo est sortie et est tombée dans le ravin. C'est de toute évidence un accident. Mais j'ai tenu à ce que vous en fassiez la constatation officielle.

— Non, fit très nettement le commissaire.

— Je vois ce que vous pensez, dit Ardant après un instant d'étonnement. Mais il ne peut

pas s'agir d'un suicide. Je connais Flor de Mayo mieux que personne et...

— Exact. Mais il y a une troisième solution, la bonne. Cette femme a été assassinée.

Il y eut un long silence de stupeur et d'angoisse. Buby serrait le bras de son fauteuil. Le monocle de Lewson se brisa sur le sol. Un tic nerveux tordit la face blême de Fred. Zitouna battait des paupières. Seul le Caïd, impassible, semblait indifférent à la scène. Ardant recouvra le premier l'usage de la parole.

— Voyons, mon cher. Il n'y avait personne dans le jardin. Si quelqu'un avait pu la tuer, ç'aurait été l'un de nous. Or, nous ne nous sommes pas perdus de vue. Et puis, enfin, vous admettrez...

La sincérité et la dignité offensée du capitaine étaient si bien feintes que Babaud en reçut un petit choc. Il dut faire un effort pour affirmer, avec une nouvelle assurance :

— Je ne peux pas vous dire d'où me vient la certitude du crime. Mais c'en est une...

L'Anglais haussa les épaules. Buby s'apprêtait à protester, mais le policier ne lui en laissa pas le temps.

— Première question. L'emploi du temps exact de la soirée d'hier.

— Je puis le rétablir, dit Ardant. Vous savez que je suis un maniaque de l'heure. Que quelqu'un me reprenne si je me trompe. 8 heures 1/2 à 10 heures : dîner, ici. — 10 heures 1/4 à 10 heures 3/4, Zitouna récite quelques contes marocains. — Vers 10 heures 1/2, Fleur de Mayo et

Mme Bùbenhaùpt (Buby), se retirent dans la chambre voisine. — Entre 10 heures 3/4 et 11 heures, M. Lewson et moi-même passons quelques minutes avec elles, à côté. Autant que je sache, le Caïd, Zitouna et Fred restent dans la grande pièce. — De 11 heures à 11 heures 25, Zitouna danse, toujours ici. — Vers 11 heures 15, M. Lewson demande aux jeunes femmes de nous rejoindre. Fleur s'y refuse, mais Mme Bùbenhaùpt vient dans l'encadrement de la porte. — A 11 heures 25, je passe dans la chambre et n'y trouve plus Flor de Mayo, qui est tombée dans le ravin à 11 heures 19.

— Personne n'a rien à ajouter ou à rectifier ? demanda Babaud. Bien. En somme, la victime était avec Mme Bùbenhaùpt, M. Lewson et le capitaine Ardant vers onze heures. Mme Bùbenhaùpt est restée seule avec elle de 11 heures à 11 heures 15. Mme Bùbenhaùpt et M. Lewson l'ont vue à 11 heures 15. Etait-elle bien vivante à ce moment-là ?

— Oui, répondirent l'Anglais et Buby, en même temps.

Le commissaire se tourna vers la jeune femme :

— A 11 heures 15, lorsque vous êtes venue vous placer dans l'encadrement de la porte, votre amie était-elle encore dans la chambre ?

— Oui.

— La seule issue par laquelle elle ait pu passer dans le jardin sans attirer l'attention est la fenêtre. Pouvez-vous nous dire pourquoi elle est sortie et à quel moment ?

— Je ne sais pas. Je lui tournais le dos et j'étais toute à la danse de Zitouna.

— Deuxième question. L'un d'entre vous est-il allé dans le jardin entre 8 heures 1 /2 et 11 heures ?

— Nous sommes tous entrés ensemble ici, à 8 heures 1 /2, dit Ardant.

— Tous ensemble ?

— Mon Dieu, monsieur, dit Fred de son étrange voix traînante, il m'a fallu desservir la table des cocktails, dehors, de sorte...

— Aucune importance, mais ensuite ?

— Personne n'est sorti, affirma Ardant. Les seuls qui ne soient pas constamment restés avec les autres sont :

Primo : Fred qui allait et venait pour le service, mais les fenêtres de la cuisine sont garnies de barreaux et s'il avait franchi la porte de la grande pièce, nous l'aurions vu.

Secundo : De 10 heures 1 /2 à 11 heures, Mme Bùbenhaùpt, que j'ai constamment entendu bavarder à côté.

— Bien, passons. Et de 11 heures à 11 heures 25 ?

La voix du commissaire était devenue, tout d'un coup, passionnée et agressive. Un frisson parcourut l'assistance. Ardant, mécontent, se renfrogna. 11 heures, c'était l'heure à laquelle il avait déclaré avoir vu Fleur en vie. Cette division chronologique de l'interrogatoire, soulignée par le changement de ton, marquait que sa première partie n'avait pour but que de noyer le poisson, que c'était seulement maintenant que l'on entrait dans le vif du sujet, seul le témoignage du capitaine comptant aux yeux de la police.

— Mon Dieu, dit Ardant, c'est la même chose. Ah ! non, j'y pense...

— Oui, coupa Lewson, il y a moi. Je suis allé dans la pièce d'à côté vers 11 heures 15, d'après notre chronométerur. Mais si c'était à 11 heures 15, j'étais certainement rentré avant 11 heures 19.

— Certainement, affirma Ardant.

— Combien de temps a duré votre absence ? demanda le commissaire.

Lewson se fâcha à sa manière, une colère froide, et refoulée, sous une politesse grinçante.

— Je ne sais pas. Mais, en tout cas, je n'ai pas eu le temps d'assommer une jeune femme de mes amies, de la passer par la fenêtre comme un paquet, de la jeter dans le ravin qui a cent mètres de profondeur et de revenir ici, souriant, pour m'intéresser passionnément aux danses de Zitouna. Par ailleurs, Mme Bùbenhaùpt n'est pas complice de ce geste gratuit. Nous ne sommes fous ni l'un ni l'autre. Nous n'étions pas soûls.

On entendit des moineaux pépier dans le jardin.

— Ne vous moquez pas de ma manie de l'heure, Lewson, dit Ardant, après un long temps. Elle me permet de certifier que vous n'êtes pas resté hors de cette pièce pendant plus d'une minute et demie. Il en faudrait au moins le double pour exécuter sans le moindre à-coup le programme que vous venez de tracer. Je m'excuse d'avoir l'air de vous innocenter. Dans votre cas, la considération de personne, naturellement, y suffit. Mais mon ami Babaud, comme tous les policiers

du monde, doit respecter la routine de son métier.

Le Britannique grogna quelque chose qui était, peut-être, à peu près aimable.

— Et vous, madame Bùbenhaùpt, demanda Babaud, imperturbable, si vous étiez sortie dans le jardin entre 11 heures et 11 heures 15, seule la victime l'aurait su ?

— Oui, admit Buby, mais je vous signale, commissaire, que je ne suis pas somnambule. Flor de Mayo pesait quelque vingt kilos de plus que moi et m'aurait écartée avec un doigt. Et puis, zut ! C'était aussi ma meilleure amie. Si ces choses-là comptent pour vous, vous pouvez l'inscrire sur votre calepin et le méditer. J'en ai assez. D'ailleurs, j'y pense, Fleur n'est-elle pas morte après 11 heures 15 ?

— On aurait pu avancer sa montre, madame.

— Oh ! fit Buby, surprise.

Seul, le caïd n'avait encore rien dit. Il semblait sommeiller, les yeux à demi fermés. Ce fut une surprise pour tous lorsqu'il intervint, avec une vivacité et des gesticulations qui ne sont pas habituelles à sa classe. Sous l'effet d'une rage folle, les rauques syllabes arabes se précipitèrent et s'enchevêtrèrent dans sa gorge et sortirent avec le bruit d'un tonnerre lointain et confus. Ardant résuma son discours.

— Il dit que c'est une honte que l'on puisse suspecter ses nobles hôtes et le serviteur de votre race dont il se porte garant. Il dit que ce n'est que par amitié pour moi et par déférence pour les lois du Maréchal, qu'il tolère cette infamie chez lui. Il ajoute qu'un enfant de cinq ans comprendrait

que s'il y a eu crime, il n'a pu être commis que par un larron venu dans le jardin par le toit du pavillon, qui aura surpris Fleur en train de se promener. Il conclut qu'il en a assez de votre présence et qu'il va faire justice lui-même.

Le caïd était déjà sorti.

— Tant pis, dit philosophiquement Babaud. Continuons. Je vais voir le jardin. Il me faudrait un guide. Mon capitaine, si vous voulez bien ?

Le commissaire commença par examiner soigneusement les barreaux des fenêtres de la cuisine, qui étaient solides et très rapprochés. Le long du parapet du ravin, il ne releva aucune trace. A l'abri d'un des bosquets il interrogea Ardant à mi-voix.

— Que pensez-vous de la suggestion du vieux bicot ? Il doit avoir raison, si la montre de votre amie n'a pas été avancée et si vous ne vous êtes pas trompé dans votre estimation de l'heure.

— Mon chauffeur, le Chibani, est resté pendant toute la nuit sur le toit. Personne n'est passé par là.

— Alors ? Elle vivait à onze heures puisque vous l'avez vue. Le coup n'aurait pu être fait que par le gentleman et la pimbêche ensemble, vers 11 heures 15, ou par la pimbêche seule, à n'importe quel moment entre 11 heures et 11 heures 15, la montre ayant été avancée. Dans ce dernier cas, le gentleman serait complice puisqu'il a déclaré avoir vu Fleur en vie à 11 heures 15

— Non. Le Chibani a entendu le corps tomber dans le ravin très peu de temps avant 11 heures 20. Sa montre était à l'heure.

Babaud secoua la tête avec incrédulité.

— Alors, e crime est impossible. Ne croyez-vous pas que... je ne sais pas, moi... que vous vous êtes laissé un peu frapper par ce coup dont je comprends...

— Non, Babaud. Elle m'avait averti la veille qu'elle risquait d'être tuée au cours de cette soirée. Ce que je vous dis là est strictement confidentiel. Il y va de l'intérêt de mon service.

Cette fois, le commissaire sursauta, profondément troublé.

— C'est entendu, mais... tout de même, si personne n'était dans le jardin à 11 heures 19, nous entrons dans le domaine du surnaturel.

— Il n'y a là rien de surnaturel, Babaud. Il n'y a qu'à chercher le truc, la ficelle. Rendez-moi encore un service. Interrogez tous ces gens-là, individuel ement. Vous commencerez par Zitouna et me prendrez comme interprète. Vous aurez l'air de m'oublier quand ce sera le tour des autres.

— Soit, dit Babaud sans cacher son manque d'enthousiasme.

Les deux hommes s'étaient rapprochés du bord rocheux du précipice. En se penchant sur l'abîme, Ardant finit par deviner plutôt qu'il ne vit la canne qu'il avait plantée la nuit précédente près du corps de Fleur de Mayo.

— C'est de la place où je suis, approximativement, qu'elle est tombée, dit-il.

Il se retourna, face à la fenêtre de la chambre.

— Le plus court chemin. On dirait qu'elle est venue droit au précipice, sans un détour, sans

une hésitation. Oui, du travail bien fait, décidément, précis comme un mouvement d'horlogerie.

Il sursauta tout à coup. Ce fut très exactement à ce moment-là qu'il comprit ce qui s'était passé. Il lui fallut faire un violent effort pour reprendre son calme. Il parcourut lentement l'espace de terre battue qui séparait la noria de la fenêtre de la petite chambre. On n'y relevait qu'une série de traces de pas, les siens. Il le fit remarquer au commissaire et le pria de signaler le fait dans son rapport. Il ne jeta qu'un coup d'œil dans la cabane du jardinier où il chercha vainement des empreintes digitales sur la poignée trop rugueuse d'un rouleau de jardin. Le médecin légiste revenait déjà.

— La malheureuse est bien abîmée, dit-il au commissaire. Mais je pense qu'il est inutile que je vous énumère...

— Rien d'anormal ne vous a-t-il frappé, docteur ? demanda Ardant.

— Mon Dieu, capitaine, que pourrait-il y avoir d'anormal après une chute de quelque cent mètres ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, si vous voulez bien attendre la fin de l'enquête.

Le docteur, que cette calme conviction frappait et inquiétait, reprit en silence le chemin de la chambre. Les interrogatoires individuels commencèrent dans la pièce de réception.

De Zitouna, il fut impossible de tirer autre chose qu'une consultation rétrospective de cartomancienne. Le destin tragique de Flor ne l'étonnait pas. Elle l'avait lu dans ses mains,

dans les étoiles, les cendres et les tarots, les entrailles du poulet et une série de détritus divers qu'elle énuméra complaisamment. Elle l'avait toujours dit. Sa science, malheureusement, ne lui avait pas permis de prévoir le moment et les circonstances. Elle avait fait tout son devoir en prévenant l'intéressée qui avait eu le tort d'en rire. Obstinément, Zitouna refusait de se laisser entraîner sur le terrain des faits. Excédé, Babaud la congédia et appela Lewson.

L'Anglais avait retrouvé, avec un monocle intact, toute sa maîtrise coutumière. Le commissaire, qu'il agaçait prodigieusement, n'y alla pas par quatre chemins, tout en lui rendant des points en politesse glaciale.

— Qu'êtes-vous allé faire dans la chambre d'à côté, à 11 heures 15, monsieur ?

— Chercher les deux jeunes femmes.

— Pourquoi Flor de Mayo n'a-t-elle pas voulu venir ? Vous l'a-t-elle dit ?

— Non. Elle s'est contentée de se passer la main à l'endroit où vous avez de la barbe, pour me faire comprendre que les danses arabes l'ennuyaient.

Babaud, qui ne s'estimait pas déshonoré d'être mal rasé à 6 heures du matin, ne broncha pas.

— Rien ne vous a-t-il frappé dans son attitude ?

Cette fois, l'Anglais hésita, réfléchit.

— Oh ! C'est une impression trop vague. Si je réponds à votre question, je risque de dépasser ma pensée. Peut-être était-elle encore plus triste

que d'habitude, comment dites-vous ?... Oui, prostrée.

— Etes-vous sûr ?

— Oh ! Non ! Je ne le jurerais pas.

— Accident, suicide ou crime, à votre avis ?

— Crime.

Le Britannique avait prononcé le mot sans intonation spéciale, d'une voix neutre et froide, comme s'il constatait une évidence. Le commissaire et Ardant sursautèrent. Babaud, désarçonné, bouche bée, regardait avec étonnement la longue silhouette désinvolte et l'imperturbable visage de son interlocuteur.

— Mais qui serait le coupable ?

— Tout le monde ici est au-dessus de tout soupçon...

— Alors ? Pourquoi croyez-vous que c'est un crime ?

— Mais, parce que vous nous l'avez dit, commissaire. Or, vous êtes de la partie. Je me range toujours à l'avis des techniciens. C'est tout.

— Je vous remercie, monsieur, dit sèchement Babaud. Voulez-vous demander à M^me^ Bùbenhaùpt de venir, je vous prie.

— Je ne peux pas le voir, dit le policier dès que Lewson fut sorti, mais je dois avouer qu'il m'a eu.

— Oui, répliqua le capitaine songeur. Mais je ne crois pas que son but ait été de faire de l'humour macabre. Il sait maintenant que vous ne croyez pas au crime. Il l'a lu sur votre visage. Ces Britanniques, voyez-vous, ils sont souvent moins idiots qu'ils s'appliquent à en avoir l'air.

Il aura prévenu Buby de votre manque de conviction. C'est regrettable.

— Donc, madame, dit Babaud à l'Autrichienne qui entrait, vous n'avez ni vu ni entendu Flor de Mayo entre 11 heures 15 et 11 heures 25 ?

— Non, monsieur.

— Avait-elle des ennemis ?

— Certainement pas. Tout le monde l'aimait. L'idée du crime est absurde.

— Vous avez été la compagne de ses derniers moments. De quoi avez-vous parlé jusqu'à 11 heures 15 ?

— De tout... de rien...

Il y avait, dans l'accent traînant de la jeune femme, une réticence évidente. Vou ait-elle se faire arracher quelque confidence ? Ardant perdit patience et prit délibérément la direction de l'enquête.

— Je vous en prie, Buby, vous savez combien je l'aimais. Je voudrais que vous nous disiez...

— Oh ! non, Ardant, vous êtes le dernier à qui je voudrais faire part d'impressions vagues, peut-être fausses, de sensations impondérables.

Le capitaine se leva, très grave.

— Vous en avez trop dit, maintenant, pour ne pas aller jusqu'au bout. Il le faut.

Elle céda.

— Voici. Seule certitude : Fleur avait un cafard effrayant. Le reste n'est peut-être qu'une construction de mon esprit. Pour la première fois, elle s'est mise à me parler de a vie normale d'une femme, maison, enfants, mari. Même nous, les aventurières, gardons toujours quelques-uns

de ces clichés-là dans un coin de notre cervelle. Mais c'est peut-être la seule dont je n'attendais pas qu'elle l'avoue.

Surpris, les deux hommes l'écoutaient en silence.

— A un moment donné, elle m'a demandé à brûle-pourpoint si je savais où se trouve le poste de Sidi Al Djemaouch et s'il est vraiment marqué par une *contre-baracca* (1) continue depuis des mois...

Elle hésita.

— Alors ? dit Ardant avec rudesse.

— Je me suis souvenue que c'est le poste de votre cousin Mancelle qu'elle avait rencontré la veille et qui était visiblement en adoration devant elle. Ce garçon est si jeune... si tendre... Je me suis demandée s'il n'avait pas réveillé en elle l'idée d'une vie qui n'est pas pour nous. Je vous demande pardon de vous raconter cela à vous, Ardant. Je ne veux pas dire qu'elle soit tombée amoureuse de lui.

Machinalement, le capitaine fit le geste d'écarter quelques moustiques importuns. Il sourit et se tut. Buby, troublée par la lueur d'ironie légère qu'elle avait cru voir dans ses yeux, s'était levée. Mais elle ne partait pas. Une minute passa. La femme était toujours là, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

— Allons, mon petit, dit enfin l'officier sur un ton protecteur. Vous brûlez d'envie de lâcher le reste. Allez-y.

---

(1) *Baracca*, protection divine.

Elle perdit contenance, s'assit de nouveau et se prit la tête entre les mains.

— Eh bien ! oui. Je n'ai pas le droit de vous le cacher. J'avais apporté une petite bouteille d'éther. Fleur l'a prise et s'en est servie, elle qui avait horreur de ça. Je voudrais bien qu'on ne le sache pas.

— Soit, dit Ardant. C'est bien tout, cette fois ? Pas de regrets ? Merci, Buby. Envoyez Fred.

La jeune femme sortit en hâte et le barman entra, nonchalant.

— Avez-vous une opinion quelconque au sujet de cette histoire ? lui demanda le commissaire avec bonhomie.

Très à l'aise, Fred discourut.

— L'accident est possible. Le capitaine avait fait remarquer au caïd avant le dîner, qu'il eût mieux valu faire construire une murette que ce simple garde-fou sous lequel, en se tordant le pied, il est possible de passer sans pouvoir s'y agr pper.

« Quel dommage, messieurs, que ce conseil soit venu trop tard ! Le suicide ? Ce que je sais de la vie en général, et de celle de M^me^ Flor de Mayo en particulier, ne me permet pas d'écarter l'hypothèse d'un geste désespéré. Un crime ? Pourquoi pas ? Mais la personnalité des invités de cette soirée ne permet pas qu'on les soupçonne. Quant à moi, je n'ai pu sortir du pavillon. Si c'est un assassinat, la théorie de Sa Seigneurie El Hadj Hassan doit être vraie : crime crapuleux, commis par quelque voyou venu de l'extérieur.

Babaud sourit.

— Vous êtes aussi clair, disert et ennemi des responsabilités qu'un juge d'instruction, Fred.

— Je l'ai été, monsieur.

— Que n'avez-vous donc été ? demanda Babaud, ironiquement.

— Policier, monsieur le commissaire. Si ces messieurs n'ont plus besoin de moi...

Il vira sur les talons et disparut.

Un des inspecteurs entra et rendit compte :

— Les murs sont pleins de bout en bout. Aucune porte secrète. Une seule cave, sous la cuisine. Soupirail trop petit pour qu'un homme s'y glisse. Quant au toit...

— Ça va, dit le commissaire.

Il se tourna vers Ardant.

— La question reste entière. Etes-vous toujours aussi affirmatif ? Il ne nous resterait plus qu'à nous en tirer à la manière des auteurs de romans policiers. Il faudrait admettre l'existence d'un sosie de Fred ; le premier sert les cocktails dans le jardin et y reste pour commettre le crime, tandis que le second sert le dîner. Ou bien quelque autre machination à la Fantômas...

— Soyez sérieux, dit Ardant.

— Mais, mon cher capitaine, j'ai l'impression que c'est vous qui n'êtes pas dans votre assiette.

L'officier saisit le commissaire par le bras et l'entraîna dans un coin de la pièce.

— Ecoutez-moi, Babaud, dit-il à mi-voix :

Primo : Je sais comment Flor a été assassinée.

Secundo : Je connais quelqu'un qui est au moins un complice, et je pourrais peut-être, dès maintenant, prouver péremptoirement qu'il a fait

disparaître les traces du crime. Je m'en garderai bien, car s'il refuse de parler, nous ne trouverons jamais les mobiles de son acte qui relèvent peut-être de mon service, dont l'intérêt est primordial, puisque nous sommes en guerre. Me croyez-vous ?

Le commissaire, ébranlé par cette conviction contagieuse, s'inclina.

— Alors, rendez-moi encore un service. Ecartez tout amour-propre et faites semblant d'être convaincu qu'il ne s'agit que d'un accident. Ils penseront que vous avez plaidé le faux pour savoir le vrai. Vous pouvez l'insinuer. Je pense que leur opinion vous est indifférente ?

— Totalement.

— Merci. Prenez congé d'eux. Je vous rejoins.

Le médecin légiste venait de rentrer dans la pièce.

— Docteur, lui dit Ardant, il faudrait examiner le corps de cette jeune femme en vue de constater qu'elle était bien anesthésiée quand elle est morte. Il est possible de le déterminer avec certitude, n'est-ce pas ? Oui. Merci.

***

Dans la voiture que le Chibani laissait rouler, moteur arrêté, sur le chemin de Fez, Babaud grommelait.

— Vous me faites tourner en girouette. Tout cela est irrégulier en diable. Si vous croyez que les dessous de cette affaire intéressent les Affaires Indigènes, faites-moi dessaisir officiellement. Eh ! Vous m'entendez ? Qu'en dites-vous ?

Ardant se fit répéter la question, lâcha un bref : « Entendu. Vous pouvez y compter », et se renferma dans ses pensées. Le commissaire, soulagé, se mit à parler d'autre chose, pour lui-même.

— Bien entendu, je vous aiderai, comme toujours. Mais je suis débordé. C'est une épidémie, ces jours-ci. Toute la canaille de ce sacré patelin est en effervescence. Si nous savions tout ce qui se trame en ce moment, derrière leurs murs sans fenêtres, nous en aurions le frisson. Des murs sans fenêtres, c'est l'image même de ce pays. Si le bruit se répand qu'Abd-el-Krim a encore pris quelques-unes de ces lignes de plants de pommes de terre qu'on appelle ici des tranchées, la populace de Fez pillera les *souks* et brûlera le *Mellah*. Ils doivent avoir une fringale de pogroms depuis treize ans que nous sommes là. Si les Rifains remportent un véritable succès, nous risquons d'être massacrés. J'ai trouvé hier, dans le *Mellah*, un sous-officier de Légion dont la mort était camouflée en suicide. Mais ils l'ont tué, bien sûr. Drôle de type, d'ailleurs, ce Metze.

Ardant ouvrit un œil. Le nom avait éveillé en lui un souvenir vague, qui se dérobait.

— Metze ? Entendu ce nom-là quelque part.

— Un Allemand qui portait monocle, tout comme votre ami Lewson.

La scène de l'avant-veille au Maroc-Hôtel revint à l'esprit d'Ardant. Il revit l'impeccable légionnaire demandant à son chef l'autorisation d'entrer. Flor avait passé un moment à sa table.

— On peut le voir, votre client ? demanda l'officier, mû par un obscur réflexe.

***

C'était, au bout du Mellah, à la limite de la Médinah, au fond d'une ruelle sordide, une maison déjà purement arabe, un petit patio clair et gai où chantait une fontaine, au milieu de bâtiments simples et gracieux. Un agent de garde sommeillait, étendu sur une plate-bande. Il était 10 heures du matin.

— C'est dans la pièce de droite, dit Babaud. Elle était fermée à clef et au verrou intérieur. Hier matin, la femme de ménage a découvert le corps en regardant par cette espèce de hublot, après avoir frappé vainement.

Le commissaire précéda le capitaine dans une chambre arabe, un fouillis de tapis et de coussins, avec un seul meuble, dans un coin, un divan défait dont on voyait les draps tachés de sang.

— Tout est resté en place, sauf le corps que l'on a emporté. Il était dans le lit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est un crime ? demanda Ardant. Une serrure et même un verrou intérieur peuvent se fermer de l'extérieur. Mais...

— La balle qui l'a tué a été tirée d'une distance supérieure à un mètre, d'après le médecin légiste et l'expert balistique.

— Evidemment, même s'il avait le bras long... Mais pourquoi pensez-vous que le meurtrier est un indigène ?

— Je n'ai pas dit cela, rien ne l'indique.

— Vous l'insinuiez, pourtant, tout à l'heure. Or, il semble, à première vue, que la précaution de fermer le verrou de l'extérieur et l'idée même de mettre en scène un suicide soient plutôt le fait d'un Européen.

— Ne vous y fiez pas. Nous leur avons appris bien des choses. Je pensais à un bicot, tout à l'heure, par simple rencontre d'idées, parce que j'étais en train de vous dire l'inquiétude que me donne leur agitation politique. A propos. J'oubliais. Venez donc dans le cabinet de toilette.

Ardant suivit le policier dans la petite pièce contiguë.

— Voyez. L'uniforme du lascar est encore soigneusement accroché au portemanteau. Son portefeuille et tous ses papiers ont disparu. Par contre, le voleur a oublié cette superbe montre en or et cette bague, qui doit être un véritable saphir. On ne pense pas à tout.

Ardant s'était penché sur la tablette de verre posée au-dessus du lavabo. Il montra du doigt des traces de poudre de riz.

— Bien entendu, vous avez constaté que ce Metze a reçu la visite d'une femme, s'il n'était pas étrangement efféminé pour un guerrier et si le ménage est fait tous les jours.

— Oui, mais ne vous emballez pas. Le savetier juif d'en face, Ben quelque chose, qu'un asthme chronique tient à sa fenêtre pendant une partie de la nuit, a vu filer la femme, une Européenne, vers deux heures du matin. Or, le médecin affirme que Metze a été tué hier entre quatre et cinq heures.

Songeur, Ardant était revenu dans la chambre. Il prit et examina un réveille-matin qui traînait par terre, sur une soucoupe pleine de menue monnaie, à hauteur de la tête du lit. L'aiguille de la sonnerie était fixée à cinq heures.

— En plus de tout, dit le capitaine, pour un candidat au suicide, il était bien pressé. Il faudrait admettre qu'i craignait moins la mort qu'un sommeil prolongé de quelques heures. Son bataillon se rassemblait à six heures. Allons, il avait bien l'intention de ne pas manquer l'appel.

C'est alors que, tout d'un coup, le capitaine identifia le parfum subtil qui le poursuivait et provoquait en lui un étrange malaise, depuis son entrée dans la pièce. L'étonnement lui coupa la parole Il saisit un oreiller et l'approcha de son nez.

— Ne cherchez pas la femme, Babaud, dit-il d'une voix sourde. C'est Flor de Mayo qui est venue ici.

— Quoi ? Allons. Vous lisez trop de romans policiers.

— Prenez ses empreintes digitales pendant qu'il en est encore temps. Je gage que vous les retrouverez un peu partout dans le cabinet de toilette. Ce parfum vient de chez elle, était fait pour elle. Tenez. Sentez. S'il ressemble à quelque chose que vous connaissez, vous m'étonnerez. Au fait, avez-vous éclairci le mystère de la présence de ce gaillard dans cette maison... bourgeoise ?

— Si bizarre que cela paraisse, il était chez lui, avec une permission régulière de la nuit. Il

était colocataire de cette maison avec trois autres légionnaires de son bataillon. Tous de drôles de types. Leurs camarades allemands les appelaient les Barons. De toute évidence, d'anciens officiers. Le loyer était de dix mille francs plus les charges : quant au propriétaire...

Babaud réprima à grand'peine une brusque crise d'hilarité.

— ...je vous le donne en mille.

— C'est trop, dit Ardant. Fred.

— Comment le savez-vous ? s'écria le commissaire, stupéfait.

— Je ne le savais pas. Brusque illumination. Révélation. Ce que vous voudrez. Ce sont de ces choses qu'il est inutile d'essayer d'analyser ou d'expliquer, tout comme mon envie de venir ici. Les empreintes digitales ?

— Celles de Metze sur le revolver. Elles en recouvrent d'autres, encore utilisables, mais inconnues de nous.

— C'est tout pour moi aujourd'hui. Filons.

Ardant garda le silence jusqu'au commissariat. Comme Babaud s'apprêtait à descendre de voiture, il le retint.

— Je ne serais pas étonné, dit-il, que vous ayez, vous aussi, de ces intuitions irraisonnées.

— Ne vous fichez pas de moi.

— Du tout. Vous m'avez dit, sans réfléchir, qu'un indigène avait fait le coup. Vous devez avoir raison.

— Vous le pensez aussi, vous, l'extra-lucide ?

— Oui, mais cette fois c'est le raisonnement qui m'y conduit. Voilà un bonhomme qui essaye

de maquiller son crime en suicide. Il ferme le verrou intérieur de l'extérieur, ce qui est compliqué, difficile, technique en tout cas. Mais il tire sur sa victime de loin, ce qui est une erreur élémentaire. On dirait qu'il fait ce qu'on lui a appris, mais est incapable de raisonner. La signification du réveille-matin remonté à cinq heures lui échappe. C'est peut-être qu'il ne s'est jamais servi d'un tel instrument. Hein ? Qu'en pensez-vous ? Il y a plus. C'est un voleur, dites-vous ? Même très pressé, eût-il oublié la montre et le saphir ? On les voit, vous savez, et si riche que fût votre Baron, ce n'était pas Crésus, il ne gardait pas dans son portefeuille une fortune qui rendît le reste négligeable. Voyons. Répétons encore une fois : le criminel veut faire croire à un suicide. Bien. Il laisse les bijoux, ce qui est logique, mais, par contre, il emporte le portefeuille, ce qui est idiot. A moins que, chargé de rapporter un document déterminé, il soit incapable de discriminer, dans les papiers, ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Il ne connaît pas le français, ni l'allemand. Il est plus qu'illettré. Il est incapable de distinguer une carte d'identité ou un permis de conduire d'une lettre. Donc, c'est un indigène. Au revoir, Watson. Faites mettre les scellés sur la villa de Flor. Je vous y retrouverai à deux heures, voulez-vous ?

CHAPITRE IV

DIRECTIVES

Dix minutes plus tard, dans son bureau, Ardant ouvrait le coffre-fort où il serrait ses papiers les plus confidentiels et en sortait un dossier sur la chemise duquel était inscrit un simple F majuscule. Il en retira une enveloppe cachetée qui portait la suscription : « Personne à prévenir en cas d'accident mortel. »

Flor de Mayo avait toujours refusé de donner le nom et l'adresse d'un membre de sa famille ou même d'un ami. Lorsqu'elle était entrée au Service, elle s'était contentée de remettre à son chef un pli fermé qu'elle avait remplacé, en 1924, par un autre, celui qu'Ardant venait de prendre. Il la revoyait encore, un beau matin de printemps chaud et gai, lui donnant cette enveloppe avec le sourire confiant qu'elle n'avait que pour lui. Il l'avait alors acceptée sans un mot, en haussant légèrement les épaules pour marquer qu'après tout, ce n'était là qu'une banale formalité administrative.

Il hésita. Sa main tremblait. Il déchira l'enveloppe nerveusement. Elle contenait un simple papier volant sur lequel une main ferme avait

tracé un nom aristocratique qui eût étonné tout autre qu'Ardant et un nota : « Cette personne me reconnaîtra sous mon nom de danseuse. » Mais il y avait, de plus, une lettre à l'adresse du capitaine dont le cœur sauta. Il lut, fiévreusement.

Ainsi donc, Pierre, je suis morte puisque vous lisez ce mot. Ne me pleurez pas. Vous avez certainement senti que rien ne me retenait sur terre et peut-être en avez-vous deviné les raisons.

Lorsqu'en 1920, à la mort de son père, Abd-el-Krim devint caïd des Beni Ouraghiel et entama les hostilités contre l'Espagne, mon mari, officier espagnol, dut regagner son poste au Maroc en toute hâte. Nous étions mariés depuis quelques mois. Il a été tué, tout de suite, devant Tafersit qu'il défendait contre la Mehallah de Mohammed Tahan. Une balle de mauser dans le cœur, une balle d'arme européenne. On a ramené son pauvre corps le lendemain. Dans quel état, vous l'imaginez.

Je me suis réfugiée chez mes parents comme une bête dans son trou. J'ai cru devenir folle. Seule une activité de tous les instants pouvait m'empêcher de sombrer définitivement. Mais la seule qui fût capable de m'intéresser, c'était de le venger. Je suis venue chez vous. Je craignais que l'Espagne ne fît trop tôt une paix boiteuse avec les Rifains et je crois qu'inéluctablement c'est contre vous qu'Abd-el-Krim se brisera un jour. Cette heure-là vient.

J'ai déjà fait du mal à ces sauvages et à leurs fournisseurs d'armes. Chaque fois, je suis allée

remercier Dieu qui, s'il n'a pas voulu me donner la paix du cœur, m'a du moins accordé la consolation partielle de faire encore quelque chose pour le seul homme que j'aimerai jamais.

Adieu, Pierre. Vous avez été bon pour moi, attentif, discret et confiant. Je ne considérais plus mon corps que comme une carcasse sans intérêt, je ne lui accordais pas plus d'importance qu'à un vêtement. Vous l'avez compris et vous ne m'avez pas méprisée pour l'usage que j'en faisais, parfois. Bien que vous m'ayez désirée, vous ne m'avez jamais fait la cour. C'était le seul hommage qui pût encore me toucher. Vous m'avez dit, un jour : « Entre vous et moi, c'était tout ou rien. Pour de multiples raisons, ce ne peut être tout. Ce ne sera donc rien. » C'était me traiter comme j'avais l'habitude de l'être, avant. Je vous ai donné tout ce que mon cœur pouvait encore offrir, mon amitié. C'est à la vôtre que je dois les seuls moments de répit, les quelques haltes un peu douces dans une vie absorbée par l'idée fixe de ma haine contre eux. Si je n'avais été souillée et si j'avais pu revivre, ç'aurait été par vous et pour vous.

Quand vous penserez à moi, que ce soit sans regrets vains, mais seulement pour durcir votre cœur et poursuivre ma vengeance. C'est tout ce que je désire. Vous le savez, d'ailleurs, vous qui savez tout. Soyez heureux, Pierre. Jamais personne ne vous l'a souhaité avec autant de ferveur que votre

MARIA-PIA DE C.

Ardant, bouleversé, sentit tout à coup la fatigue de sa nuit blanche l'emporter sur ses nerfs.

Il s'assit, écrasé. C'était donc là toute l'histoire de la pauvre Flor, qu'il avait, d'ailleurs pressentie ; c'était la cause de ce grain de folie qu'il avait décelé dans ses actes, dans la constante contradiction entre sa profonde piété et sa vie, sa bonté naturelle et son acharnement de bête sauvage contre les agents des Rifains, la tendresse refoulée qui lui mettait parfois les larmes aux yeux au spectacle d'un jeune amour partagé et la brutalité presque haineuse avec laquelle elle avait repoussé plusieurs garçons, justement les mieux tournés et les plus sincères. C'était, accessoirement, l'explication de la générosité de Flor qui avait toujours servi *fabor* (1), refusant même toute indemnité pour les frais, souvent énormes, qu'elle assumait au cours de ses missions. Etrange, touchante, noble et folle figure dont les autres ne connaîtraient jamais que le masque méprisable.

Le capitaine haussa les épaules, se moucha bruyamment et arpenta la pièce à grands pas. Lorsqu'il eut repris son calme, il rédigea deux télégrammes, l'un pour l'Espagne, l'autre pour son cousin Mancelle, puis se présenta au colonel chef du service des Renseignements.

— Je suis, en gros, au courant des faits, dit ce dernier. Votre opinion ?

Ardant rendit compte très succinctement de ses observations et résuma :

— Avant-hier au soir, Flor manifeste des craintes pour sa vie. Elle passe une partie de la

(1) Gratuitement.

nuit d'avant-hier à hier avec le légionnaire Metze. Hier, à l'aube, Metze est tué. Cette nuit, Flor est exécutée à son tour. Deux meurtres. Pris séparément, et à première vue, ils ne regardent que la police. Mais, à seconde vue, c'est l'épilogue d'une affaire intéressant le Service et sur laquelle, malheureusement, nous n'avons aucune donnée. Je ne puis pas le prouver, mais pour qui connaissait Flor et le seul mobile de sa vie, il n'y a pas de doute. Je demande donc d'être chargé, officieusement et secrètement, de la direction d'ensemble de l'enquête que mènera la police.

— Soit. Vous avez commencé, je pense ? Résultats ?

— Le premier serait de prouver que Flor a bien été assassinée. Ce sera fait rapidement. Le médecin découvrira que la malheureuse était anesthésiée quand elle est morte. Le second est déjà acquis : je sais par quel procédé on l'a tuée.

— Hum... vous m'étonnez.

— Voici. Décomposez en tâches élémentaires le problème matériel qui consiste à transformer, sans aide extérieure et à mon insu, Flor parfaitement vivante dans la chambre à coucher en un cadavre préalablement anesthésié, gisant dans le fond du ravin voisin, puis à faire disparaître tous les indices.

Ardant avait saisi une feuille de papier. Tout en parlant, il crayonnait un rapide croquis du pavillon et du jardin d'Hassan, accompagné d'un tableau en trois colonnes. Lorsqu'il eut fini, il posa son schéma entre le chef et lui et le commenta en style télégraphique.

— Trois questions : 1° Comment ? L'opération elle-même, quatre actes ; à mon insu, un acte ; les traces, un acte ; 2° Les heures ? Les voici. 3° Qui ? Pour chacune de ces six opérations, un nom et un seul. On pourrait en douter pour 2 et 3, mais des considérations de temps pour 2, de force physique pour 3, me donnent raison, en dernière analyse. L'inculpation est possible pour 5, que l'on peut prouver. Mais ce serait prendre la question par le petit bout et, s'il ne s'agit que d'un agent d'exécution discret, perdre l'affaire, au point de vue du Service.

Le chef, qui étudiait le tableau d'Ardant, ne put cacher son étonnement.

— Vous devez avoir raison puisque, évidemment, on ne voit pas comment on aurait pu faire autrement. Mais pourquoi rechercher des complications si extraordinaires et, après tout, si aléatoires, alors qu'une vie humaine est si fragile ? Il faut être fou...

— Ou acculé.

— Mais alors, pourquoi vous inviter ? A tout moment, à partir de la fin et même du commencement du dîner, il suffisait que vous vous leviez et alliez...

Le visage d'Ardant se rembrunit. Pour la seconde fois, il coupa délibérément la parole à son supérieur.

— Oui, avec un peu plus de vigilance et de confiance en Flor, je pouvais la sauver. Mais ce que j'aurais découvert n'eût été la preuve absolue d'une intention criminelle, que pendant le troisième acte, quelques secondes. Le

risque valait d'être couru, car il fallait mon témoignage pour que l'affaire fût immédiatement classée. Qui sait... Si Flor ne m'avait alerté, peut-être aurais-je juré que c'était un accident.

— L'un de vos... amis n'a-t-il pas paru tenir particulièrement à votre présence, insisté pour que vous veniez ?

— Tous l'ont fait.

— Ah ! Mais pourtant, puisqu'on tuait l'Allemand dans cette maison du Mellah, pourquoi n'y pas supprimer Flor en même temps et mettre en scène un crime passionnel suivi d'un suicide ?

— Sans doute est-elle sortie trop tôt. Elle a quitté Metze à deux heures du matin.

— Bon. Suffit pour le moment. Réfléchissons, dit le colonel.

Son grand front sans limite fixe avec un crâne résolument chauve, se ravina. Ses paupières baissées ne découvrant que pour de brusques jaillissements le regard des yeux bleus, vifs et directs, le chef cherchait à préciser, dans le bouillonnement de son imagination, la petite idée encore vague et informe qui, tandis qu'Ardant parlait, était née, avait disparu, reparu, puis s'était imposée comme un thème musical s'annonce timidement, puis s'affirme.

— Etant donné la personnalité de Flor de Mayo, une monomane du renseignement contre les Européens qui travaillent pour Abd-el-Krim, j'admets votre hypothèse. On a dû la tuer parce qu'elle était sur le point de découvrir, grâce à ses relations avec Metze, une affaire d'espionnage.

J'ajoute : une affaire sérieuse, car elle ne s'intéressait qu'au gros gibier.

Ardant redoubla d'attention. Souvent, déjà, au cours d'entrevues semblables, il avait été le témoin d'un étonnant travail du cerveau de cet homme, groupant synthétiquement des faits hétéroclites, les reliant par une hypothèse inattendue et donnant enfin des directives nettes et précises qui contenaient en germe, presque toujours, la solution du problème posé.

— Donc, 1° une cause : une affaire sur laquelle nous n'avons aucune donnée ; 2° des conséquences visibles : deux meurtres. Il semblerait, à première vue, que pour découvrir l'affaire, nous ne puissions qu'exploiter ses conséquences, pour remonter à la cause. Autrement dit : arrêter les coupables des deux crimes et leur faire avouer leurs mobiles. Difficile. Si vous n'avez relevé aucun autre indice matériel chez Hassan et chez Metze, vous n'en trouverez plus. Vous voici réduit à un travail indirect : surveiller l'activité des suspects, observer leurs réactions, au besoin les provoquer...

— C'est ce que je fais, dit Ardant. Ce sera long...

— Et inutile, trancha le chef. Ça ne donnera rien Tout au moins jusqu'au prochain cr me, s'il y en a un autre. Mais, à seconde vue, est-il nécessaire de savoir le fin mot de l'affaire pour la travailler elle-même ? Ne suffit-il pas d'en connaître le milieu, les personnages, leur entourage ? Je m'explique. Votre amie a passé les dernières vingt-quatre heures de son existence

avec de simples légionnaires, un moment de la soirée au Maroc Hôtel et une nuit dans le Mellah avec Metze, une après-midi en visites auprès d'autres hommes de troupe, un certain adjudant Schmidt, en particulier, à l'hôpital Auvert. Série de faits complètement anormaux.

« Le milieu de l'affaire est, de toute évidence, la Légion. C'est même un bataillon déterminé et, dans cette unité, l'espèce de curieuse cellule dont parlent les rapports de police, le « groupe des Barons ». Je me suis renseigné. L'adjudant Schmidt est bien un des « Barons » et un des co-locataires de la maison du Mellah.

« Que voulez-vous de plus ? Vous m'avez compris ? Trouvez-moi un homme et un procédé pour aller voir ce qui se passe là dedans. Je vous remercie. Ah ! J'oubliais. Voici une lettre du chef de bataillon de Metze à qui j'avais demandé quelques renseignements, et une fiche que j'ai établie et que je vous prie de commenter à l'agent que vous choisirez.

Ardant salua et sortit. Il était stupéfait de l'intérêt que le chef prenait à ce qui ne semblait être pour lui, après tout, qu'une petite affaire. Son intervention, déjà, en élargissait l'horizon.

Dans le calme de son bureau, le capitaine lut d'abord la lettre.

Le chef de bataillon LOMBARDI, *commandant le X/Y de Légion, à M. le Colonel Chef du 2e Bureau.*

En réponse à votre questionnaire n° X/Y, j'ai l'honneur de vous rendre compte des faits suivants :

Le sergent Metze était un sous officier impeccable, brave, discipliné, ayant le goût et le sens inné du commandement, bien qu'il l'exerçât, peut-être, avec un peu de rudesse. Les hommes de la section dont il fut longtemps le sous-officier adjoint s'en accommodaient d'ailleurs fort bien. Ils étaient presque tous Allemands. Metze avait, à leurs yeux, le prestige de quelqu'un qui, de toute évidence, avait servi comme officier dans la Reichswehr. J'ai remarqué que son homme de service l'appelait « Herr Baron ».

Ne voulant pas laisser se créer dans mon unité d'autres liens que ceux de la hiérarchie normale (le colonel avait souligné de deux traits au crayon bleu cette formule ambiguë), j'avais sorti Metze du rang et l'avais pris comme chef de ma liaison. Il y montrait de telles qualités que j'aurais fini par le proposer pour le grade de sous-lieutenant à titre étranger.

Metze avait un caractère sombre, fermé, un fond de tristesse fréquent chez nos hommes. Je crois que c'est quelque histoire de femme qui l'a conduit chez nous. En effet, il était riche; les nouvelles politiques et les faits divers de son pays semblaient le laisser indifférent si l'on en juge par le caractère strictement littéraire des livres, journaux et revues qu'il recevait. Enfin, il affectait le mépris des femmes, exagéré et ostentatoire, de ceux qui ne se sentent pas à l'abri de leurs séductions.

Je ne crois pas qu'il ait été capable de nous trahir. Toutefois, il ne faut pas oublier que cet ancien officier allemand avait déjà servi un tout

autre idéal que le nôtre. A ce titre, il aurait peut-être été, dans certaines circonstances, moins sûr que les garçons simples, jeunes, malléables qui sont le fond de notre recrutement. Il n'aurait pas failli à ses devoirs vis-à-vis de nous pour une raison sordide, en tout cas, mais, peut-être, par ennui, par goût des aventures et lassitude de la situation subordonnée dont il devait souffrir.

Ses relations habituelles étaient bien les sous-officiers dont vous me donnez les noms et qui sont, en effet, très probablement, tous d'anciens officiers. Je ne vois personne à ajouter.

Je regrette de ne pouvoir être, ni plus précis, ni plus affirmatif. J'ai toujours considéré que mes hommes avaient un droit absolu à l'anonymat, même morts. Cela fait partie du contrat. En conséquence, je ne les étudie qu'au titre de légionnaire et ne les juge qu'en valeur légionnaire.

LOMBARDI.

La note finale de mauvaise humeur fit sourire Ardant. Il se mit à lire, avec une attention croissante, la fiche rédigée par le chef.

PROBLÈME. — *Que peut-il se passer d'intéressant et d'inquiétant à l'heure actuelle à la Légion ?*

1° *Qu'est-ce que la Légion ? Trois quarts d'Allemands, admirablement dans la main de leurs officiers français.*

Que trament d'habitude les ennemis de la France dans ce milieu ? Ils cherchent à faire déserter les hommes, et n'obtiennent qu'un succès très médiocre.

S'il y a vingt déserteurs autour de Klems (1) *dans le camp d'Abd-el-Krim, c'est tout pour le moment.*

2° *Fait anormal : depuis le début de l'insurrection rifaine, on ne déserte plus à la Légion. Je m'expliquerais facilement que l'on désertât moins. Les hommes se battent. C'est ce qu'ils sont venus chercher. Ils ne s'ennuient plus. Parfait. Mais il est bien curieux que l'on ne déserte plus du tout, alors qu'Abd-el-Krim a besoin de techniciens et les paye très généreusement en argent, en honneurs et en puissance.*

3° *Sens à donner aux recherches : ce n'est pas une officine de désertion qu'il s'agit de découvrir. Si elle existait, on le sentirait. Mais il y a quelque chose de neuf et de plus grave. Quoi ? Se mettre dans la peau de l'ennemi. S'imaginer, par exemple, qu'on est l'officier chargé des affaires africaines, au Kriegsministerium. On est persuadé que les Rifains vont jeter les Français à la mer (un Allemand croit toujours que la France est sur le point de s'effondrer). On se demande : que faire pour aggraver la situation actuelle et planter des jalons pour l'avenir ? Il semble que si l'on part de l'hypothèse que le Maroc français est en danger, on peut imaginer quelque chose de plus payant, avec les légionnaires, que de les faire déserter.*

---

(1) Klems, déserteur allemand qui fit une carrière brillante et éphémère sous le nom de Caïd El Hadj Alimane, comme conseiller technique et grand maître de l'artillerie d'Abd-el-Krim. Livré à notre Service des Renseignements, en mai 1926, par une femme gzennaïa qu'il avait enlevée et épousée de force, il sera condamné a mort en 1927 par le Conseil de Guerre de Meknès, puis gracié.

Ardant eut une brusque illumination. Il ne sentait plus sa fatigue. Il ne fit qu'un bond jusqu'à sa maison. Un bain froid et un frugal déjeuner préparé par le fidèle Chibani le remirent complètement en forme. A 2 heures de l'après-midi, il entrait avec le commissaire Babaud dans la villa de Flor de Mayo.

La perquisition la plus acharnée s'y révéla infructueuse. Flor semblait avoir campé plutôt que vécu dans les quatre pièces sommairement meublées de ce pavillon, où elle n'avait jamais eu de domestique à demeure. Elle n'aurait pas laissé plus d'elle-même dans un banal appartement d'hôtel loué pour une nuit. Aucune lettre ne traînait, aucune photographie. Ardant, qui n'attendait rien de cette visite, ne fut pas déçu. Après s'être entendu avec Babaud pour que tous les convives du dîner de la veille et Fred fussent l'objet d'une surveillance constante, il sauta prestement dans sa voiture et se fit conduire par le Chibani au bureau de Lewson.

Il trouva l'Anglais plongé dans un monceau de papiers d'allure administrative, visiblement fatigué et nerveux. Le capitaine n'y alla pas par quatre chemins.

— Mon cher, dit-il, la police a prouvé que Flor a été assassinée.

Pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, un tic dévissa le monocle du Britannique.

— Elle était anesthésiée quand elle est morte, donc incapable de se jeter elle-même dans le ravin. Qu'en dites-vous ?

Lewson, abasourdi, restait bouche bée.

— Nous sommes tous suspects, si nous ne trouvons pas lequel d'entre nous a pu machiner cette affaire. Babaud affirme qu'il est en mesure de démontrer la possibilité matérielle du meurtre et de la culpabilité de l'un quelconque d'entre nous. Je répète textuellement ce qu'il m'a dit. Je n'y comprends rien. D'un point de vue égoïste, je respirerais si je sentais ses soupçons fixés sur quelqu'un. Mais qui ?

L'insulaire avait rougi à sa manière, qui était de tourner au violet.

— Vous n'êtes pas très *fair-play*, dit-il. Je suis prêt à me porter garant de tous nos amis.

— En feriez-vous autant pour Fred ?

L'Anglais n'hésita pas un instant. Il affirma énergiquement :

— Même pour Fred.

Ardant haussa les épaules.

— Moi aussi, dans le fond, mais si vous veniez de passer une heure en tête à tête avec la police, vous seriez sans doute aussi troublé que moi. Au revoir, dit-il.

Une heure et demie plus tard, il était chez le caïd. Précédant le domestique qui l'avait accueilli, il se rendit directement au pavillon. Il s'arrêta un instant au seuil du jardin. A l'ombre d'un des bosquets, Hassan et Buby se balançaient dans des rocking-chairs, face au ravin. Tous deux se taisaient, les yeux fixés droit devant soi, semblant s'ignorer. Ardant toussa discrètement. Buby sursauta nerveusement. Hassan se eva et se porta au-devant du visiteur. Il n'avait pas son habituel

sourire d'accueil, mais ses paroles et son ton furent cordiaux.

— Tu as les nuages de la peine sur le visage. Sois doublement le bienvenu si le jour est sombre pour toi.

— Pas seulement pour moi, caïd. Pour nous tous. Je suis le messager des mauvaises nouvelles, annonça le capitaine avec un soupçon d'emphase.

Il prit son temps, salua Buby, s'avança jusqu'au bord du ravin, et, le visage soucieux, s'accouda au garde-fou, entre son hôte et l'Autrichienne.

— C'est ici, exactement, qu'elle est tombée, dit-il.

Il frissonna et, comme pour narguer un vertige, se pencha davantage sur le filet bruyant du Sebou qui scintillait dans le soleil comme un fuseau de soie.

— Or, écoutez-moi, le *toubib* a prouvé qu'elle était profondément endormie quand elle est morte. Les policiers sont persuadés que l'un de nous l'a jetée ou fait jeter là. Quand je leur ai dit : « Vous croyez donc à la magie ? » ils m'ont ri au nez.

Contre le bras d'Ardant, celui de Buby se mit à trembler. La jeune femme s'écarta. Le caïd s'était redressé, tout de suite furieux.

— Ils sont fous.

— C'est ce que je leur ai dit. Ils m'ont demandé si je soupçonnais quelqu'un. J'ai protesté, mais leur insistance a fini par m'impressionner. Pensez-vous que Lewson, Zitouna ou Fred...

— Ma maison n'est pas un repaire de bandits, s'écria le caïd, indigné.

— Vous êtes un peu désaxé par tout ça, Ardant, dit doucement Buby. Vous devriez changer d'air, prendre un peu de repos.

— Je fais moi-même des recherches, continuait Hassan. Et moi, je réussirai, parce que je crois mes yeux et qu'au lieu de parler, j'agis. Mes yeux ont vu que seul un étranger ayant escaladé le toit a pu tuer ton amie dans le jardin. Je le trouverai.

— Je le souhaiterais, caïd. Malheureusement, personne n'a pu passer par le toit. Mon serviteur, qui est curieux de danses, y est resté toute la nuit. Il l'a avoué.

Buby poussa un faible cri de surprise. Hassan, qui préludait à une nouvelle manifestation d'énergie en levant le poing, s'immobilisa, pétrifié.

— Je ne prévoyais pas que cette nouvelle vous frapperait si violemment, dit Ardant.

— C'est que j'étais certain, depuis le début, que les choses s'étaient passées comme je le disais, répliqua le caïd, après s'être ressaisi. Ton serviteur n'a-t-il pu se tromper ?

— Le Chibani ? Certainement pas. Il a convaincu la police.

Ardant parla de la guerre pendant quelques minutes et prit rapidement congé. De retour à Fez, vers l'heure du porto, il entra au Maroc-Hôtel, s'accouda au bar, en face de Fred qui rêvassait dans un cadre de shakers, et l'attaqua sans retard.

— Mon vieux Fred, préparez-vous à une situa-

tion sociale nouvelle, même pour vous, dit-il, mi-souriant, mi-sérieux.

— Je suis passé par là, mon capitaine, soyez-en sûr.

— Vous ne savez pas ce que je veux dire.

En guise de réponse, le barman fredonna, d'une voix fausse, les premières paroles de la mélodie de Reynaldo Hahn, *D'une Prison* :

Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme.

— Comment avez-vous deviné ? demanda Ardant.

— Ma maison est surveillée. Un policier me suit depuis le début de l'après-midi. Tenez, il est là, dehors. Il écarte de temps en temps la haie de mimosas pour s'assurer que je ne me suis pas volatilisé. C'est un maladroit. J'ai envie de lui faire porter un de ces cocktails au vitriol.

— Vous semblez pourtant prendre la chose avec calme, Fred.

— Celle des consciences pures, mon capitaine.

— Oui, mais cela ne peut pas durer. Je suis moi-même en cause. J'ai appris que Flor était anesthésiée quand elle est tombée dans le ravin. Voyons, d'homme à homme, n'avez-vous aucun soupçon ?

— Est-il possible que l'on ait déjà les résultats de l'examen histologique ? demanda Fred.

Il s'était brusquement départi de son flegme habituel. Penché vers Ardant, il l'interrogeait avec, pour la première fois depuis quarante-

huit heures, quelque chose de vivant dans les yeux et dans la voix.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, assura le capitaine dont la sincérité n'était pas feinte. En tout cas, la police affirme que personne n'a pu venir du dehors pour faire le coup.

Fred haussa les épaules et se redressa.

— Alors, une seule explication, croyez-moi. Ivre d'éther ou malade, elle est sortie dans le jardin, a fait une chute par suite d'une syncope ou sous le plein effet de la drogue, que sais-je ? Je vous ai fait remarquer qu'il était possible de passer sous la main courante, par accident. C'est une fatalité navrante.

— Vous ne croyez pas à la culpabilité de l'un quelconque d'entre nous ?

— Voyons, mon capitaine, dit Fred comme s'il voulait faire entendre raison à un enfant, vous n'y pensez pas. Vous-même, qui la touchiez de plus près que les autres et, à ce titre, pouviez avoir un mobile de souhaiter sa disparition, vous êtes comp ètement hors de cause.

Ardant sourit, paya et partit, assez satisfait. Tous ses suspects avaient eu l'attitude qu'il attendait d'eux.

CHAPITRE V

ABD EL YOUSSEF

Dans son courrier du lendemain, au bureau, Ardant lut d'abord un message téléphoné que le médecin-chef de l'hôpital civil avait envoyé pendant la nuit. Il était dès maintenant prouvé que Flor avait été d'abord anesthésiée, puis tuée. Les recherches continuaient. Le capitaine poussa un soupir de soulagement. Certes, il était sûr de l'exactitude de sa théorie, mais ses chefs pouvaient en douter, et il était nécessaire qu'un témoignage médical la confirmât.

Il ouvrit ensuite un télégramme de Rabat, dont la signature lui fit froncer le sourcil. Que pouvait faire son cousin Mancelle si loin du bled ?

Flor ne m'avait rien dit de ses projets de cette nuit-là. Très frappé par sa mort. Donnez-moi des détails. Tombé dans une embuscade en rejoignant poste, m'en suis tiré, mais évacué en avion hôpital Marie-Feuillet, Rabat, pour égratignures au visage. Affectueusement. MANCELLE.

La première idée du capitaine fut que l'on ne

transporte pas par avion les blessés légers. C'était certainement plus grave que le jeune homme ne voulait bien le dire, et sans doute devait-il subir quelque opération délicate. Cela ne l'empêchait pas, lui, si réservé entre hommes, de penser à Flor plus que ne le justifiait une seule rencontre, et de l'avouer. La danseuse avait fait une impression profonde sur lui. Il voulait savoir. Ce fut en formulant cette réflexion qu'Ardant conçut l'ébauche du plan qui devait le conduire au succès. Mais ce n'était qu'un germe, et l'officier s'imposa de le laisser mûrir. Il continua de dépouiller son courrier.

Il y avait encore un rapport de police sans intérêt immédiat. Buby, rentrée à Fez la veille, avait passé la soirée avec Zitouna, chez Lewson. Le caïd Hassan devait être parti à l'aube pour une tournée d'inspection dans sa tribu. Rien que de normal dans tout cela. Le capitaine grommela en pensant que l'aveugle solidarité des suspects allait entraver l'enquête. Il ne se doutait pas qu'allait se produire la première péripétie d'une étonnante série d'événements contradictoires, qui montreraient les hôtes du sinistre dîner, dressés les uns contre les autres, divisés, méfiants.

Des gens se disputaient et se battaient dans le couloir, dont l'écho sonore amplifiait le bruit de leurs cris, accompagné d'une espèce de roulement de boule métallique sur le plancher. La porte du bureau s'ouvrit brusquement. Le planton d'Ardant entra à reculons et, violemment poussé, tomba sur le dos. Le coupable, un indigène furieux qui en traînait un autre, fit irruption à son tour.

Déjà, le soldat, qui s'était relevé, l'empoignait. D'un mot, Ardant mit fin au pugilat en congédiant le gardien. Il se tourna vers l'Arabe qui s'inclinait, la main sur le cœur, sans lâcher son compatriote. Il le tenait par le bout d'une solide corde qui serrait ses poignets, bien que le malheureux eût déjà, aux pieds, le lourd boulet de fer des prisonniers marocains.

— Eh bien ! qui es-tu ? Qui t'envoie ?

— Le caïd El Hadj Hassan le Glorieux, mon maître, dont je ne suis que l'humble *rekkas* (1), psalmodia l'homme.

Il tendit une lettre qu'Ardant décacheta avec un calme feint.

Le dixième jour du mois de Choual.

Au très élevé, très honorable, très considérable, très docte, très juste, très respectable,

Au savant des choses passées de l'Islam,

A celui que son Dieu fait marcher dans la voie des brillantes actions...

Il y avait encore une page de politesses rituelles que l'officier sauta avec impatience pour en arriver aux trois dernières lignes :

...lui apporte le salut complet, parfumé de musc et d'ambre, et l'hommage d'un modeste ami, fidèle aux promesses faites, qui livre à sa juste vengeance le meurtrier de celle qui lui était chère. Que le très juste en fasse ce qu'il voudra.

Abasourdi, Ardant regarda le captif qui s'était

(1) *Rekkas*, messager.

adossé contre le mur, droit et fier, drapé dans un long *haïk* soyeux d'homme de qualité. C'était un tout jeune homme, de vingt-cinq ans au plus. Ses yeux noirs, profondément enfoncés de part et d'autre d'un long nez aquilin, fixaient le capitaine avec un calme parfait, sans insolence ni défi, mais sans crainte, d'égal à égal. Ardant s'étonna. Il avait rarement rencontré un regard aussi direct chez un indigène. Il sentit s'éveiller en lui un curieux élan de sympathie dont l'incongruité le gêna.

— On me dit que tu aurais tué la danseuse. Est-ce vrai ?

Le capitaine n'était pas au bout de sa stupéfaction. L'accusé s'inclina en écartant ses bras libérés, dans l'attitude du fatalisme total. Ardant s'assit. Il lui fallut faire un gros effort pour s'imposer le silence nécessaire à la réflexion.

— C'est bon, dit-il au garde-du-corps. Tu remercieras ton maître et lui annonceras ma visite.

***

Il y avait plus d'une heure, déjà, que l'Arabe subissait le feu roulant des questions de l'officier, du commissaire assisté d'un interprète et d'un inspecteur. Ils se relayaient, mais, parfois, l'entreprenaient en même temps, passant du calme à la colère, de la menace à la bienveillance, du doute à l'acquiescement, remettant dix fois, vingt fois la moindre déclaration en discussion.

Babaud donna le premier des signes de lassitude. Il s'épongea le front et engloutit une canette de bière tiède, ce qui redoubla sa mauvaise humeur.

— Il n'en démordra pas, grommela-t-il. Quelle histoire ! Mais enfin, qu'en pensez-vous, mon capitaine ?

— Rien pour le moment. Persévérons.

Le prisonnier, très digne, se tenait dans un coin de la pièce. On lui enleva son boulet. Il agita ses pieds endoloris et se baissa pour masser ses chevilles. La naissance d'un sourire ironique sur le visage de l'inspecteur le fit rougir. Une pudeur virile le redressa et il reprit son masque de noble impassibilité. Ardant, qui l'observait du coin de l'œil, sentit pour la seconde fois l'étrange et agaçante sympathie qui le poussait, malgré lui, vers l'homme qu'il aurait dû haïr et mépriser.

— Approche, dit-il. Ton nom ?

— Faut-il encore le répéter ? Soit. Abd el Youssef.

— Ta tribu.

— Je n'ai pas de tribu.

C'était la quatrième fois que l'on recommençait tout, à partir de l'interrogatoire d'identité, sans que Youssef eût faibli, plié ou protesté.

— La tribu de ton père, alors ?

— Je n'ai pas de père.

— S'il faut t'arracher les paroles du ventre, mes chiens vont les y chercher avec leurs crocs.

— La langue n'est l'ennemie de la nuque que pour ceux qui ont peur de la hache. Moi qui accepte la mort, je te dis tout.

Cela semblait parfaitement vrai. On n'avait jamais vu un criminel s'accuser aussi généreusement. Ardant résolut de le faire sortir de son calme.

— Alors, dis-nous pourquoi un bâtard de chienne se conduit et parle en fils de grande tente...

Le coup porta. L'Arabe se redressa, rougit de colère et porta la main à sa ceinture vide.

— ...et fait des gestes de guerrier au sang chaud. Les as-tu appris en jouant la comédie sur la place publique ?

— Je ne suis pas un bâtard, mais un orphelin. Je suis le fils adoptif du *chaouch* (1) du caïd Hassan, protesta le jeune homme dont la voix vibrait. Je suis étudiant à Fez et actuellement en séjour chez celui qui m'a tenu lieu de père.

— Soit. As-tu tué la danseuse ?

— Oui.

— Comment ?

— Je l'ai jetée dans le ravin.

— Pourquoi ?

— Je l'aimais.

— Etait-ce donc pour lui prouver ton amour ?

— C'était pour la punir de le mépriser.

— Mais elle a dû se débattre, se défendre. Comment as-tu fait pour la maîtriser ?

L'accusé prit un instant de réflexion et répondit posément. Il était de nouveau maître de lui et déçut Ardant.

---

(1) Homme de confiance d'un caïd.

— Je l'avais endormie avec un philtre.

— Quel philtre ?

— Je ne sais pas comment il s'appelle. C'est un sorcier ambulant qui me l'a vendu.

— Mais pourquoi l'endormir d'abord et la tuer ensuite ?

— Pour qu'elle se taise. Tu l'as dit toi-même tout à l'heure.

— Depuis quand la connaissais-tu ?

— Je ne sais plus. Il y a bien longtemps, déjà, que j'allais la voir danser tous les soirs. De la place, au milieu des mendiants, en écartant les mimosas de la haie...

— Quand lui as-tu adressé la parole pour la première fois ?

— Ce soir-là. Elle est sortie par la fenêtre, je l'ai rejointe dans le jardin. Je lui ai parlé, dans la nuit. Elle a pris peur, crié. Elle m'a insulté. Vous n'avez rien entendu à cause de la musique.

— Avais-tu l'intention de la tuer ?

— Non. Je ne voulais que l'endormir.

— Pourquoi ?

— Tu le devines bien, dit l'Arabe qui, pour la première fois, baissa les yeux.

— Alors ? Que s'est-il passé ? Je ne comprends plus.

— Moi non plus. Son mépris, ses injures ont dû allumer en moi la brusque colère.

— Un détail. Je ne doute pas que tu l'expliques, toi qui as réponse à tout, dit Ardant en souriant. Je serais bien curieux de savoir comment tu as pénétré dans le jardin.

— J'étais dans la hutte du jardinier depuis la fin de l'après-midi. J'y suis revenu... après. Quand on a foui lé le jardin, je me suis couché sous le tas de claies et de paniers d'osier. Quand tu es entré dans la cabane, j'étais à moins d'un mètre de toi. Ton pied, en bousculant la pile, a failli me heurter.

— Comment sais-tu que c'était moi ?

— L'Anglais a des pieds beaucoup plus grands.

— Quand es-tu sorti de ta cachette ?

— Le lendemain dans la soirée, affirma tranquillement Abd el Youssef.

— Qui t'a découvert ?

— Les femmes du chaouch. Elles ne dépassent jamais le bord de leur terrasse et, pourtant, elles savent tout. Elles connaissaient mon amour pour la danseuse roumi. L'une d'elles a dû me voir sortir du pavillon.

Ardant résuma rapidement, pour Babaud, les quelques points nouveaux de la déposition, réfléchit rapidement et conclut :

— Poursuivez l'interrogatoire avec l'interprète. Abrutissez-le autant que vous pourrez. Parlez-lui de n'importe quoi, cela n'a aucune importance. Mais ne le lâchez pas. Je reviens.

Il fut absent pendant près d'une heure. A son retour, Babaud l'accueillit assez fraîchement.

— J'en ai assez, dit-il. Il est piqué, notre client.

— Pas plus fou que vous et moi, répartit le capita ne.

Il se tourna vers Abd el Youssef qui, pâle et cédant enfin à la fatigue, s'était adossé contre le

mur. Il le contempla un instant avec une réelle pitié et un obscur sentiment d'admiration, avant de l'attaquer avec une soudaine brutalité.

— Enfin, dit-il, est-ce par folie ou par amour que tu l'as tuée ?

— Je ne suis pas fou.

L'officier sortit de sa poche une photographie qu'il brandit sous le nez de l'Arabe, puis la lui mit de force dans les mains.

— Ni amoureux, salopard, dit-il. Voici une image de la femme que tu as assassinée. Tu ne voulais que lui prendre le collier de perles qu'on voit ici et qu'elle portait ce soir-là. Tu n'es qu'un vulgaire voleur. Où est le collier ?

Il s'étranglait de colère. Abd el Youssef, troublé et fasciné, contemplait avidement la photographie. Cinglé par une nouvelle injure, il sursauta, rougit, mais, dompté, se contenta de protester avec dignité :

— Je n'ai pas pris le collier.

— Mais elle ne l'avait plus quand je l'ai retrouvée dans le ravin. Tu l'as bien vu, pourtant.

— Je ne sais pas. Je ne regarde jamais les bijoux d'une femme, mais seulement la femme.

Ardant lui remit sous les yeux la photographie qu'il avait rejetée sur la table.

— Mais, bon Dieu! regarde bien. Il est impossible que tu n'aies pas vu de si belles perles sur sa gorge.

— Il se peut qu'elle les ait portées. Mais je jure sur le Coran que je ne les ai pas prises, affirma le jeune homme avec une solennité qui frappa tous les assistants

Ardant s'était brusquement calmé. Il sourit.

— Il ne te reste plus qu'à jurer sur le Coran que toutes tes déclarations sont aussi vraies que celle-là.

L'Arabe se mit à trembler. En proie à un trouble affreux et soudain, il bredouilla une phrase qui se perdit.

— Alors ? dit Ardant, doucement. Est-ce que tu le jures ?

— Je n'ai pas besoin de jurer, cria Youssef. Seuls les hommes malhonnêtes prennent Dieu à témoin plusieurs fois dans la même heure. En est-il autrement dans ton pays ?

— Il en est de même dans mon pays, Abd el Youssef, tu as raison. Va te reposer.

Lorsqu'il eut disparu, Babaud saisit la photographie dont l'aspect de carte postale l'intriguait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il, stupéfait.

— Tout simplement, répliqua Ardant, triomphant, qu'Abd el Youssef n'a jamais vu sa victime présumée. J'ai longuement cherché, au bazar, l'image de la star de cinéma dont l'aspect de poupée blonde moderne et mécanique fasse le contraste le plus saisissant avec l'Espagnole, charnelle et si marquante, qu'était la pauvre Flor. Vous comprenez bien que s'il l'avait aperçue une seule fois, pendant une seconde et à vingt mètres, il l'eût reconnue.

— Cela devient une histoire de fous. Qu'allons-nous faire du bonhomme ?

Ardant ne répondit pas tout de suite. Mais

lorsqu'il s'y décida, il eut toutes les peines du monde à rallier le commissaire à son projet.

— Vous ne respectez rien, protesta le policier. Cette enquête va devenir le plus effrayant enchevêtrement d'irrégularités dont la moindre suffirait à faire casser un préfet de police. Je ne le ferai que si j'en reçois l'ordre écrit.

— Vous l'aurez, dit Ardant.

* * *

Huit jours avaient passé depuis la confession d'Abd el Youssef, une semaine pendant laquelle on n'avait apparemment relevé aucun fait nouveau. Babaud et un inspecteur sortaient de la prison à l'heure de la sieste, malgré la lourde chaleur de juillet.

— C'est bien entendu, dit le commissaire aux deux *mokhaznis* (1) qui le suivaient avec Abd el Youssef, je vais perquisitionner dans la case que le prisonnier habitait lorsqu'il séjournait en ville à la *medersa* (2) Saffarine. Vous allez l'y conduire en passant par la place Nejjarine et la mosquée Karaouine. Je vous retrouverai là-bas.

Les deux hommes saluèrent en souriant d'un air entendu et s'éloignèrent, encadrant le captif, indifférent et majestueux malgré les menottes qui serraient ses poignets.

---

(1) Gendarmes indigènes.

(2) Espèce de pensionnat ou d'hôtellerie où vivent, aux frais de bourgeois riches et pieux, les étudiants pauvres.

— Je vous répète que c'est une pure folie que de lui faire traverser le cœur de la ville indigène, dit l'inspecteur. Vous choisissez non seulement l'itinéraire mais le jour de l'année le plus dangereux, celui du *moussem* de Moulay Idriss (1). Vous savez pourtant bien que dans un rayon d'un kilomètre autour de la mosquée, il n'y aura que des fous furieux en liberté toute la journée. Si votre homme n'est pas un manchot, et il n'en a pas l'air, vous ne le reverrez plus.

Cette perspective ne semblait pas alarmer outre mesure le commissaire qui partit d'un gros rire.

— Moi, je m'en lave les mains, dit-il.

Et il s'en alla, sans se presser.

Cependant, les deux *mokhaznis* et le prisonnier suivaient les ruelles encombrées de la Médina. Ils progressaient lentement, mais sûrement, car tous les indigènes marchaient dans le même sens qu'eux, vers la place dite Bab-Moulay-Idriss, où se trouve le sanctuaire du saint protecteur de la ville. La foule était si dense qu'ils se résignèrent bientôt à se laisser porter par elle, à son allure. Avec le fatalisme de leur race, ils prirent leur rang dans la file. Par précaution, celui des gendarmes qui tenait les menottes rabattit sur elles un pan de son burnous et l'autre passa son bras sous celui du prisonnier.

Personne, d'ailleurs, ne faisait attention à eux. Ceux qui étaient tout simplement pressés d'arriver regardaient droit devant soi. Les autres,

(1) Fête religieuse annuelle en l'honneur de Moulay Idriss, saint protecteur de la ville de Fez.

déjà en proie au délire mystique, ne voyaient rien du tout. Au-dessus du fleuve roulant des têtes oscillaient quelques larges plateaux de cuivre chargés des offrandes des pèlerins. Dominant le brouhaha de la foule, de sourds tambourins et d'aigres flûtes rythmaient sa marche ; aubade intéressée ; en effet, Moulay Idriss apprécie davantage les cadeaux s'ils sont apportés en musique et, sans doute, dose-t-il sa *baraka* en conséquence.

— Après la place Nejjarine, il faudra continuer tout droit pour éviter Bab Moulay Idriss, car, devant le tombeau, il y aura tant de monde qu'une chaîne de fer y serait cassée comme la tige d'une fleur, dit un des deux gendarmes.

Derrière la nuque du prisonnier, il échangea un coup d'œil avec son collègue. Youssef avait-il entendu ? Son pas s'était ralenti et son coude crispé pendant une fraction de seconde contre la main de son gardien.

— Eh ! ne t'endors pas et porte-toi toi-même ! s'écria ce dernier.

— Eh ! je me recueille. Vous feriez bien d'en faire autant, mécréants que vous êtes. Nous allons passer tout près du saint. Priez-le donc. Tout infidèle qui l'approche avec une âme impure a la jambe cassée.

Il avait à peine fini de parler que l'étreinte de la foule se desserra. On arrivait sur la place Nejjarine. Toutes les boutiques étaient fermées, et les portefaix désœuvrés qui l'encombrent habituellement consacraient eux-mêmes la journée aux soins de leur salut éternel. Personne n'y

stationnant, le flot continu des pèlerins s'y trouvait au large. Tout se passa en un clin d'œil.

Le premier *mokhazni* reçut à la pointe du menton un violent coup de coude qui le jeta par terre. Le second eut les jarrets fauchés par un coup de pied et lâcha les menottes. Lorsqu'ils se relevèrent, Youssef avait déjà gagné vingt mètres en jouant des coudes à travers la foule. Mais au lieu de continuer tout droit, ce qui l'eût jeté contre un nouveau défilé de fidèles débouchant sur l'autre face de la place, il avait obliqué à droite, vers l'étroite et courte ruelle qui mène à Bab Moulay Idriss.

Il y eut quelques éclats de rire, et puis, tout d'un coup, aucun des milliers de dévots ne s'intéressa plus au sort de la lutte. Personne ne semblait même se douter qu'une partie se jouait dont l'enjeu était, peut-être, la peau d'un homme. Le fuyard ne demandait pas d'aide. Quant aux *mokhaznis*, sans doute sentaient-ils qu'il eût été non seulement sacrilège, mais absolument vain d'essayer de détourner les pèlerins de leurs devoirs, car ils se contentèrent de se frayer vigoureusement leur chemin, en silence. Alors, commença la plus étrange des fuites, une poursuite au ralenti, dans l'immense foule parfaitement indifférente et passive.

Lorsque les gendarmes atteignirent l'entrée de la rue, ils aperçurent, à dix mètres à peine devant eux, Youssef encastré dans un bloc compact d'Arabes arrêtés qu'il dépassait de la tête. Il se retourna. Son regard, tendu et dur, rencontra le leur. Il secoua les épaules furieusement. Quel-

ques protestations s'élevèrent. Elles étaient parfaitement justifiées, car il était humainement impossible d'avancer. Ils restèrent tous les trois à leur place respective pendant cinq, dix minutes, serrés à étouffer, écoutant les rumeurs sauvages qui venaient du sanctuaire de Moulay Idriss. Enfin, le bouchon qui barrait l'accès de la place sauta et un remous les emporta tous ensemble, les pieds touchant à peine le sol, et les jeta d'un seul élan presque jusqu'au débouché de la ruelle, où un nouveau temps d'arrêt s'imposa. Lès poursuivants n'avaient pas gagné un centimetre sur le fuyard. En se haussant, ils parvinrent à découvrir la place elle-même.

Le bruit y était effrayant. Une assemblée dense y gesticulait et vociférait, battant des mains en cadence, priant et pleurant. Les pieds martelaient le sol. Le tintamarre étourdissant des tambourins et des flûtes ne parvenait pas à couvrir le « han » déchirant du halètement rythmé des poitrines. On devinait, plutôt que l'on ne voyait, quelques éclaircies, autour d'un groupe d'omophages, mangeurs de chair crue, qui déchiraient à pleines mains les entrailles sanglantes d'un mouton ; près du mur même de la mosquée, contre lequel des Kouans se frappaient le crâne dont le sang jaillissait ; autour d'un énorme brasier dont la flamme éclairait les têtes farouches, rejetées en arrière, de femmes en transe, la bave autour de leur bouche ouverte pour une invocation gutturale, indéfiniment répétée, le regard fou, le torse secoué d'un inlassable tortillement.

Tout d'un coup, un formidable cri d'extase

retentit. Un frisson parcourut l'assistance et, jusqu'aux *mokhaznis* impuissants, la nouvelle du miracle se propagea. Une mère désespérée avait jeté son fils sourd et muet dans le brasier et Moulay Idriss avait donné aussitôt la parole au *moutatchou* qui avait prononcé le nom du saint. Ce fut le délire. A deux pas des gendarmes, un pèlerin, déployant l'irrésistible force des épileptiques, écarta ses voisins, brandit une hachette et se taillada le crâne. Un autre, incapable d'attendre plus longtemps pour commencer ses dévotions, sortit un scorpion d'une boîte et l'avala. L'extase gagna tous les occupants de la ruelle, à l'exception du fuyard et de ses deux poursuivants.

Enfin, un nouveau remous les jeta tous sur la place. D'un élan, Youssef avait franchi le premier brasier et il se roulait par terre, de l'autre côté, pour éteindre le feu qui avait pris à l'un des pans de son *haïk*. Il abattit, comme des quilles, quelques femmes qui se relevèrent et recommencèrent leurs contorsions avec l'indifférence des somnambules. Il fonça à travers les trajectoires des poignards et des aiguilles avec lesquels les membres d'une confrérie jonglaient avant de s'en percer les membres. Les gendarmes le suivaient tant bien que mal, mais, plus prudents, se laissaient petit à petit distancer. Ils avaient trente mètres de retard lorsque Youssef atteignit et passa d'un bond le grillage métallique qui sépare de la place le sanctuaire où s'élève le tombeau du saint.

Le fuyard se hissa sur le péristyle et fit face à

la foule. Il se dressa de toute sa haute taille, éleva en l'air ses deux mains encore jointes par les menottes. Sa silhouette se découpa sur le fond verdâtre du mausolée, comme suspendue aux immenses lampadaires du plafond. D'une voix perçante, suraiguë, qui attira enfin l'attention de tous dans un rayon d'une cinquantaine de mètres, il hurla : « *Horm*, *horm* », ce qui veut dire « Asile ».

Le sanctuaire de Moulay Idriss est un des traditionnels lieux d'asile de l'Islam. Certes, depuis la domination française, les délinquants qui s'y cachent ne peuvent plus impunément se promener jusque dans la ville même, à la seule condition de prendre sur le tombeau et de s'attacher au cou la tablette qui servit au saint pour apprendre à écrire, dit-on. Mais il était certain qu'en ce jour de Moussem, la masse dévote et toute-puissante ferait respecter le *horm*. L'aspect de crucifié de Youssef, sa tragique beauté la frappèrent comme une manifestation divine. Elle se pressa, menaçante, devant les boiseries peintes de l'enceinte, en hurlant farouchement : « *Horm*, *horm*. » Prompt à saisir l'occasion, le fugitif gagna, au pas de course, la mosquée voisine de son refuge.

Les *mokhaznis*, avant de faire précipitamment demi-tour, eurent tout juste le temps de le voir disparaître, suivi d'une dizaine de gardes du corps bénévoles, parmi lesquels ils reconnurent avec joie la silhouette souple et le visage rusé du Chibani « en civil ». Ils s'enfuirent sous les huées de l'assistance. Ils ne respirèrent qu'arrivés dans

la proche rue Chemmaine. Ils avaient risqué leur tête ; ils l'eussent à coup sûr sacrifiée en esquissant le moindre geste pour poursuivre leur proie.

— Nous avons gagné la prime, dit le premier.

— Tu as raison, opina le second, qui était le subordonné.

Sur la tour de la Médersa Seffarine, le commissaire Babaud les attendait, dans la position de sœur Anne qui ne voit rien venir. Du plus loin qu'il les aperçut, enfin, il les héla.

— Eh bien, chiens, fils de chiens, qu'avez-vous fait du prisonnier ?

— Il s'est enfui comme une anguille enduite de savon.

— Si vous tenez vos langues, vous toucherez le *fabor*.

— *A'karbi*, j'ti jure, assurèrent solennellement les deux gaillards.

Le commissaire haussa les épaules. Il n'augurait rien de bon de cette méthode romantique appliquée à une affaire de police.

***

Le lendemain, à 8 heures, Ardant entra en coup de vent dans le bureau de Babaud qui lui tendit une liasse de papiers que le capitaine parcourut. Le commissaire observait le silence goguenard de celui qui « l'a bien dit », mais sait triompher modestement.

— Rien, en somme, fit l'officier.

— Rien. Comme c'est la fine fleur de mes hommes qui surveille la maison de chacun des

suspects, il est certain que le présumé Abd el Youssef n'a encore pris contact avec aucun d'entre eux. Il n'est peut-être pas trop tard. Mais je le crois trop fin, trop délié, pour aller retrouver et, par là même, dénoncer celui qu'il voulait sauver en jouant le rôle du bouc émissaire bénévole. De votre côté, rien de neuf ? Votre Chibani ?

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. S'il avait perdu la trace, il serait déjà là.

— Oui. A moins qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Allons donc, le Chibani en a vu d'autres.

— Vous savez, si l'on n'était jamais amoché que dans les grandes batailles, surtout dans ce pays de malheur...

La sonnerie du téléphone interrompit le policier. Il décrocha le récepteur et :

— C'est pour vous, dit-il à Ardant. Votre adjoint.

— Allo ! C'est vous, mon capitaine ? demanda une voix pressée. Je vous cherche depuis ce matin. Le Chibani a été retrouvé à l'aube près du bordj sud. Sa vie n'est pas en danger, mais il s'en est failli d'un cheveu. Il a un sérieux coup de couteau dans l'épaule gauche. On l'a transporté à l'hôpital Auvert. Il vous réclame.

Ardant y trouva son ordonnance complètement rassuré sur son sort, ni ému, ni déprimé, mais pressé de rendre compte de l'exécution de sa mission et d'en justifier l'échec.

Il avait pu suivre le fugitif jusqu'à la porte où il s'était réfugié en quittant la mosquée. Les frères et les étudiants y avaient accueilli leur compatriote avec enthousiasme, mais avaient

fermé la porte au nez de ses gardes du corps. L'ordonnance avait monté une patiente garde, pendant toute l'après-midi, autour des bâtiments hostiles, tout en bavardant avec quelques-uns des mendiants de la Cour des Miracles qu'est, en temps normal, le quartier de Bab Moulay Idriss.

Abd el Youssef y était bien connu, sous ce nom unique, comme étudiant. Mais personne n'avait entendu dire qu'il fût le fils adoptif du chaouch du caïd Hassan. Tout le monde le tenait pour le fils cadet d'un pauvre chef d'une fraction des Beni Ouriaghel, tribu d'Abd el Krim. Il avait vraiment occupé pendant trois ans une des chambres de la Médersa Saffarine qui est réservée aux étudiants originaires du Rif.

Il était revenu à Fez deux mois plus tôt, après une absence assez longue. Il ne se proposait certainement pas d'écouter de nouveau les doctes dissertations coraniques des maîtres de l'Université. L'heure n'était plus à l'étude, d'ailleurs. Karaouïne, la Sorbonne marocaine, est le seul foyer de rébellion contre l'envahisseur, en *bled maghzen* (1); on n'y traite que des questions de religion, qui restent le seul terrain de mésentente entre Français et Arabes, le seul mobile assez fort pour faire oublier les bienfaits matériels du Protectorat.

Le roumi étant le plus fort, Karaouine n'est, en temps normal, qu'un feu qui couve sous beaucoup de cendre. Les premiers progrès d'Abd el Krim avaient aggravé le danger qu'elle représente,

(1) Pays soumis à l'autorité du sultan.

surexcité les esprits, enhardi les plus jeunes. Il semblait bien, d'après les faits purement objectifs que rapportait le Chibani, qu'Abd el Youssef n'y fût revenu que pour prêcher la croisade de la vraie foi contre le barbare d'Occident. Il prophétisait quotidiennement la proche entrée d'Abd el Krim dans la ville sainte, avec un succès croissant auprès des foules en ébullition. On le considérait comme un futur lieutenant de l'émir et son prestige était considérable. On disait même qu'il s'était couvert de gloire sur l'Ouergha, aux premiers jours du soulèvement, et n'avait quitté la dissidence que un sur ordre supérieur impératif. Ce n'étaient peut-être que des racontars. Pourtant, certains soirs de grande fatigue, le jeune homme traînait avec peine une jambe raidie comme par une blessure récente.

Un coup de chance, ou le « flair », avait permis au Chibani de retrouver Youssef à la tombée de la nuit, comme il sortait d'une maison éloignée de plus de deux cents mètres de la Zouaïa, seul et vêtu d'un burnous de pauvre au capuchon relevé. Il l'avait suivi sans difficulté dans sa course rapide à travers la ville, l'homme ne se retournant presque jamais. Mais, les remparts franchis, les difficultés étaient venues.

A ce point de son récit, le Chibani se mit à bafouiller, à sacrer et à s'indigner contre sa malchance imméritée. Il n'avait commis aucune faute. Malgré la solitude et le silence, il était sûr de ne pas avoir attiré l'attention de Youssef, tandis que, dans la nuit tombée, le fugitif traversait les bois d'oliviers et les cimetières de la

lisière sud de la ville, sans hésitation, comme celui qui sait où il va.

Et pourtant... Alors, qu'à trente mètres derrière lui, le Chibani contournait un des saillants du bordj sud, il avait reçu un coup de poignard qu'il n'avait même pas vu venir. Il était tombé, évanoui, et s'était réveillé à l'hôpital. C'était tout.

Anxieux, le soldat regardait Ardant avec les yeux du chien soumis, qui attend, résigné, le coup de pied qu'il a peut-être mérité.

— C'est bon, vieux coq, tu as fait ce que tu as pu, dit le capitaine. Tu seras plus heureux la prochaine fois.

— La prochaine fois, je t'apporterai sa tête ou j'y laisserai la mienne, jura l'Arabe, dont la voix s'enroua d'émotion reconnaissante pour la mansuétude de son Dieu.

— *Inch'Allah*, conclut Ardant.

Il mit une tape amicale sur le genou de son fidèle et partit. Complètement absorbé par ses pensées, il traversait le jardin de repos des hommes de troupe blessés, lorsque de vigoureux claquements de talons lui rappelèrent le monde extérieur. A quelques mètres de lui, trois légionnaires s'étaient levés du banc sur lequel ils musardaient, au soleil, et, dressés au garde-à-vous, le saluaient. L'officier leur répondait machinalement, lorsqu'il rencontra le regard de l'un d'eux. Il sursauta légèrement et s'arrêta en face du vigoureux et svelte garçon dont on ne voyait, du visage emmitouflé dans un énorme pansement tenu par une mentonnière nouée sur le sommet de la tête, que

les yeux, deux yeux bruns au regard un peu fiévreux et triste de ceux qui ont l'habitude de la souffrance. Le capitaine hésita, puis s'approcha.

— Eh bien, mon ami ? On vous a transformé la tête en œuf de Pâques, dit-il. Rien de très grave, j'espère ?

— Caporal Schmidt, du bataillon de Joyeuse, mon capitaine. Rien de grave. Un coup de couteau de l'oreille au menton. S'il n'y avait cette sacrée piqûre antitétanique que je ne supporte jamais très bien, je rejoindrais mon unité dans quelques jours.

— Je vous le souhaite, mon vieux. Bonne chance.

Mais Ardant ne s'en allait toujours pas. Il dut faire un effort pour détourner son regard chaudement affectueux de celui du jeune homme.

— Et vous ? demanda-t-il aux deux autres.

— Adjudant Schmidt, du bataillon Lombardi, mon capitaine. Une balle dans le gras de la fesse. Entrée par devant, bien entendu. Rien de cassé. A cet endroit-là, c'est un plaisir, mais c'est rare.

— Légionnaire Schmidt, du bataillon Lombardi, mon capitaine. Quelques éclats de grenade qu'on m'enlève petit à petit.

Ardant éclata de rire, franchement amusé par leur homonymie.

— Vous ne vous êtes pas mis en frais pour l'état civil, dit-il. Quoi qu'il en soit, mes vœux de prompt rétablissement à toute la famille Schmidt.

Les trois hommes laissèrent se détendre le garde-à-vous rigide qu'ils avaient jusqu'alors

maintenu et un discret sourire d'homme de bonne compagnie égaya leur visage.

L'adjudant, appuyé sur sa canne, inclina le torse presque jusqu'à l'horizontale, en un salut rapide et saccadé.

— Merci, mon capitaine, dit-il. Nous le souhaitons. Toujours heureux de servir.

Ardant porta la main à son képi et s'éloigna.

— Qui est-ce ? demanda le caporal en reprenant leur langue maternelle commune, l'allemand. Rarement vu un officier aussi « schneidig », ayant autant d'allure. On peut tout se permettre, même d'être familier avec la troupe, quand on a ce quelque chose... Vous avez vu ? Sa croix de guerre de France et celle des T. O. E. (1) sont toutes les deux à rallonges.

— Mon cher, dit l'adjudant, en riant, vous avez raison. Le capitaine Ardant est un type épatant. Mais il est, aussi, redoutable.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien ! on m'a dit que cet officier est la cheville ouvrière des services d'espionnage et de contre-espionnage français au Maroc. Il dispose de fonds secrets et surtout de quelques fort jolies femmes capables de vous transformer un homme normal en une loque lamentable. C'est tout.

— Hélas ! soupira comiquement le caporal, c'est un danger que nous ne risquons pas de courir, nous autres, pauvres bougres. Je ne comprends d'ailleurs pas, ajouta-t-il, après un temps

(1) Théâtre d'opérations extérieures.

de réflexion, la nécessité d'un tel service dans une guerre coloniale.

— Quelle candeur ! murmura l'adjudant.

Son visage s'était fermé. Il interrompit brusquement le jeune homme qui commentait son opinion avec volubilité.

— Vous avez raison, dit-il. Ces Français sont probablement des idiots. Ils n'ont sans doute aucune expérience de la guerre, et en particulier de la guerre coloniale. Vous n'avez qu'à lire la *Kölnische Zeitùng*.

— Vous vous moquez de moi, mon adjudant.

— Pas de vous spécialement, mon petit. Mais c'est l'heure du pansement. Allons-y, voulez-vous. Ça fait passer le temps et il n'y a rien de tel pour endurcir un homme.

***

— Abd el Youssef est donc bien perdu, dit Ardant à Babaud. Maintenez, même contre tout espoir, votre réseau de surveillance, en première urgence autour du château d'Hassan.

— C'est bien fâcheux, grommela le commissaire. Je ne voudrais pas insister, mais...

— Mais vous l'aviez bien dit, continua le capitaine en souriant. Evidemment, si mes premiers soupçons avaient été fondés...

— Vos premiers soupçons ?

— Oui. Je m'étais imaginé, au début, je ne sais trop pourquoi, que le dénommé Abd el Youssef était l'assassin du sergent Metze. Mais vous l'auriez découvert.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? balbutia le commissaire.

Il était devenu, tout d'un coup, très pâle. Son regard restait fixe. Il semblait frappé de stupeur.

— Parce que si c'était vrai, vous l'auriez su tout de suite, en comparant ses empreintes digitales à celles qu'on a relevées sur le revolver. Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Ardant.

Mais il le savait déjà, en posant la question. Le commissaire s'était levé. Il jura et sortit en claquant la porte. Il revint une demi-heure plus tard, sombre et abattu.

— Vous nous avez mis dans un joli pétrin avec votre folle imagination, dit-il. C'est bel et bien à un assassin que vous avez donné la clef des champs. Les photographies prises dans la maison du Mellah n'étaient pas encore classées dans les sommiers quand Youssef s'est livré. J'avais gardé les épreuves. L'expert vient de comparer. Les empreintes du revolver avec lequel on a tué Metze sont celles de Youssef.

Pour le coup, Ardant se troubla. Il ne fit qu'un saut jusqu'au bureau de son chef et lui rendit compte d'une voix blanche.

Le colonel prit la chose d'une façon inespérée. Brisant sans pitié les inactifs ou les paresseux, il réservait un trésor d'infinie indulgence à ses subordonnés les plus vigoureux qu'il couvrait en toute occasion et sans mesure. Il rit de bon cœur.

— Ne faites pas cette tête de carême, mon bon Ardant, dit-il. Après tout, peu nous chaut que nous ayons laissé échapper le meurtrier d'un

sergent de Légion qui avait bien dû mériter plusieurs fois son sort. Tâchez seulement de mieux surveiller l'assassin de Flor, si jamais vous l'arrêtez. Lui, ce serait différent. Il n'est pas bon que l'on puisse croire à la possibilité de massacrer nos agents impunément. Après tout, encore une fois, la seule question qui compte est la suivante : « Qu'est-ce qu'on manigance contre nous à la Légion ? » L'intermède Youssef, prématurément clos, n'a pas été inutile. Vous trouverez peut-être son inspirateur.

« Quant à cet oiseau qui semble être, en somme, un collaborateur important d'Abd el Krim dans la capitale, sa personnalité me confirme dans la conviction que l'affaire est très sérieuse. Un tel personnage ne se serait pas sacrifié pour mettre fin à une enquête qui n'aurait menacé qu'une organisation secondaire, à buts limités. Sa peau vaut certainement très cher. Il ne l'offrait pas pour rien. On le connaît dans Fez. Cherchez.

Après un instant de méditation, le chef reprit :

— Décidément cette affaire m'inquiète. Passez tout le reste à votre adjoint pour vous y consacrer entièrement. Pourtant, ce ne sera pas vous qui trouverez. Ne faites pas cette tête de canard vexé. Je vous le répète, c'est de l'intérieur qu'il faut travailler. A ce propos, votre homme est-il dans la place ?

— Il y est.

— Vous avez confiance en lui ?

— Autant qu'en moi-même.

— Ce n'est pas possible, mon cher, vous exagérez, dit le chef en souriant (ce fut le seul reproche

qu'il fit jamais à son subordonné pour sa bévue). Allons. Laissons courir. J'aurais bien voulu voir personnellement cet Abd el Youssef. Comment était-il ? Ce ne peut être qu'un fou ou bien, soit qu'il se sacrifie pour son idéal, soit qu'il paye une dette, quelqu'un de vraiment bien.

— Un type splendide, mon colonel, magnifique, affirma Ardant avec enthousiasme.

— Eh bien ! quand il rentrera de dissidence, tâchez de vous en faire un ami. S'il vous prend un jour la fantaisie de tuer quelqu'un, vous serez peut-être bien heureux de le connaître. Si vous pouviez le décider à venir chez nous ! Ce sont des gens comme lui qu'il nous faut.

— Vous oubliez, mon colonel, qu'il ne sera plus disponible. Il a tué Metze.

— Ah ! oui. en effet, soupira le chef. Quel dommage !

CHAPITRE VI

DISCORDES

Accoudé à la fenêtre de son bureau, Ardant contemplait avec dégoût les poussiéreux massifs de géraniums géants qui s'efforçaient de décorer le jardin de l'État-Major. Aucun souffle de vent n'avait assez de vigueur pour les épousseter. La chaleur, déjà accablante à 10 heures du matin, faisait vibrer et tourbillonner l'air.

L'officier soupira et fit un effort pour s'asseoir devant sa table de travail. Il parcourut rapidement un document intitulé : « Rapport de surveillance F. dans la journée du 10 août. » Il n'y avait qu'à le classer, comme d'habitude.

Babaud entra et s'effondra dans un fauteuil en soufflant comme un phoque.

— Ça ne peut pas durer, s'écria l'officier agressif. Il y a quinze jours que j'ai laissé échapper ce Youssef et autant vaudrait chercher un grain de sable particulier dans le désert. Nous ne connaissons même pas son identité exacte. Le chaouch d'Hassan, qui serait son père adoptif, est en colonne d'opérations en pleine dissidence. On me refuse à la fois une escorte pour le rejoindre et l'autorisation d'y aller seul. Cette promenade n'aurait peut-être rien donné, mais l'inactivité

forcée me déséquilibre. J'ai besoin de faire quelque chose. Mais quoi ? J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Votre surveillance des suspects ne donne pas le moindre indice exploitable. C'est à devenir fou.

— Je venais justement vous demander de la restreindre. Plus discrète, elle pourrait être plus efficace.

— Non, trancha Ardant avec brusquerie.

— Mais que comptez-vous en tirer ? Voilà quinze jours que nous passons au crible tous leurs faits et gestes, que nous répertorions toutes leurs relations, fouillons leur passé...

— Sans parvenir à savoir, entre autres choses, d'où sortent Lewson et Fred qui semblent être venus au monde au Maroc à l'âge de quarante et quelques années. Parlons-en, de nos efforts !

— Sans trouver, comme vous l'avez dit vous-même, le moindre indice intéressant. Mais comment nous en donneraient-ils, alors qu'ils se sentent guettés à tout instant ? Aussi longtemps qu'ils n'auront pas les coudées franches, vous apprendrez chaque matin que le caïd a partagé sa journée de la veille entre la préparation de sa harka et Buby, Buby entre Hassan et ses drogues, Lewson entre le pétrole et Zitouna, Zitouna entre le confort de ses hôtes et celui de Lewson, Fred entre ses poisons et leur transformation en prêts à quarante pour cent efficacement garantis. Croyez-moi. Cessons de les traquer ostensiblement.

— Non. Je veux les troubler, les inquiéter, les mettre à bout. Il faut qu'ils sachent que nous

n'avons pas pris au sérieux la diversion Youssef, qu'ils sont toujours suspects, tous. L'un d'eux finira bien par s'affoler et par réagir, n'importe comment. Car, enfin, les petites affaires du coupable doivent péricliter en ce moment. Le coup Youssef est nul. Il n'a pas fait cesser l'enquête, si nous n'avons pas su en tirer parti. Oh ! Je vous en prie. Ne prenez pas cet air spirituel. Disons que *je* n'ai pas su en tirer parti. Je prends toute la responsabilité de cet échec. Mais après Youssef, il faudra bien inventer quelque chose d'autre.

La sonnerie du téléphone retentit. Ardant décrocha.

— Un instant, dit-il au standardiste, quand je vous rappellerai.

Il se tourna vers le commissaire.

— C'est Lewson. Curieux. Il me bat froid depuis que je me suis désolidarisé d'eux pour les inquiéter et il m'évite depuis quinze jours.

— Sans doute vient-il se plaindre de la surveillance. C'est lui qu'elle énerve le plus. Il a boxé un de mes hommes avant-hier.

Un pli d'attention barrait le front de l'officier lorsqu'il reprit le combiné. Il tendit un écouteur à Babaud.

— Allo, Ardant ?

— Oh ! C'est vous, Lewson. Comment allez-vous, vieux gibier de potence ? On m'a dit que vous êtes aussi bien gardé qu'une Altesse voyageant incognito. Toute plaisanterie à part, je suis navré pour vous. C'est idiot, ridicule et agaçant, à la longue.

— Euh !... mon cher ami, je comprends, dans une certaine mesure, ces... précautions. Quand je réfléchis, je m'y soumets de bonne grâce. Ces gens-là font leur métier, après tout. A vous parler franc, je commence à me demander si je ne me suis pas montré ridiculement confiant et aveugle dans toute cette histoire.

Ardant et le commissaire se regardèrent, étonnés. Une lueur d'espoir brilla dans les yeux du capitaine.

— Que voulez-vous dire, mon vieux ?

— Difficile au téléphone. Je voudrais avoir votre avis avant d'avertir la police d'un petit incident. Mais c'est extrêmement urgent. Pouvez-vous venir immédiatement chez Zitouna ? Passez par la porte du fond du parc.

— Entendu. J'arrive.

Ardant raccrocha. Il se coiffa de son képi, l'inclina sur l'oreille d'un geste décidé et poussa Babaud vers la porte avec quelques bourrades amicales. Toute sa bonne humeur semblait revenue.

— Qu'est-ce qu'il peut bien comploter, celui-là ? grommela le commissaire, bourru. Ne vous emballez pas. Ne vous figurez pas que vous allez revenir avec le coupable enchaîné. Ou, sans doute, serait-ce un nouvel Youssef ?

— Je ne m'emballe pas. Mais, enfin, c'est peut-être la première des réactions que j'attends depuis quinze jours. En tout cas, c'est quelque chose à faire. Adieu.

Dix minutes plus tard, Ardant frappait à l'une des multiples portes dérobées du discret établis-

sement de Zitouna. L'hôtesse elle-même l'attendait et le précéda, avec des mines confidentielles, dans l'interminable labyrinthe de buissons qui, à travers des jardins incultes, menait à la maison. Elle l'introduisit dans sa pièce intime où le capitaine lui-même n'avait été admis qu'une fois. Une très belle et classique chambre arabe, dont l'originalité n'était pas dans le luxe des tapis ou la coloration des boiseries, mais bien dans la collection de photographies, vrai musée de l'Armée marocaine, qui retraçait l'histoire de la plus célèbre courtisane moghrébine. A distance hiérarchiquement respectueuse de l'image d'un très grand chef, il y avait là, pêle-mêle, d'énergiques profils ou d'insouciantes faces de jeunes lieutenants ou capitaines déjà célèbres ou morts. D'humoristiques ou fantasques dédicaces oubliées eussent sans doute fait rougir plus d'un officier dans quelques calmes et familiales garnisons de France. Rougir... et puis sourire. Après tout, on n'y était pas en si mauvaise compagnie.

Lewson, qui était absorbé dans la contemplation de ces trophées, sursauta à l'entrée d'Ardant.

— Je n'aime pas cette pièce où je me sens un intrus, dit-il. Enfin, nous y serons à l'aise pour le petit préambule nécessaire. Voici. Parmi les... nièces de Zitouna, il y a une fille, Zora, qui est une Beni Ouriaghel. Son fiancé, un débrouillard, l'a envoyée ici pour se constituer une dot, mais elle s'est amourachée d'un barbier et voudrait reprendre sa liberté. Or, le fiancé est arrivé ici hier soir. Il venait du Rif... Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que Zitouna exprime le

désir formel que l'homme puisse sortir d'ici sans être inquiété ni arrêté. Elle n'en fait pas une question commerciale. Cela se tient dans un domaine plus élevé. C'est une certaine conception du rôle antique d'Aphrodite qui l'a fait, dans le temps, défendre à coups de fusil vos compatriotes menacés dans sa maison. Elle ne veut pas qu'un des siens, réfugié chez elle...

Les yeux noirs, brillants et attentifs de la femme accroupie au pied du divan, comme un animal, interrogeaient anxieusement le capitaine à qui elle apparut vieillie, harassée, marquée.

— Quoi ! s'écria Ardant, cédant à la nervosité ambiante, est-ce un nouveau candidat à l'honneur d'avoir tué Flor de Mayo ? Il ne faudrait tout de même pas...

Lewson lui rendit le service de l'interrompre :

— Ne soyez pas sarcastique. Rien d'aussi sensationnel. Mais vous « brûlez ».

Ardant, qui s'était ressaisi, réfléchit rapidement et fit la part du feu.

— Eh bien, soit ! dit-il. Je ne suis d'ailleurs pas de la police. Mettons, si vous voulez, qu'en tout état de cause, je serai muet jusqu'à ce soir, disons seize heures. Cela va-t-il ?

Zitouna inclina la tête avec gravité et Lewson reprit :

— Cette fille Zora n'a pas osé chasser son fiancé, dont elle craint la colère. Mais elle le ferait volontiers pendre. Il est avec elle en ce moment, dans sa chambre, et il déjeunera avant de s'en aller. Voici ce que nous avons imaginé. Dès qu'on leur apportera le repas, elle s'efforcera de le

faire parler. Vous pourrez les entendre et les voir.

— Allons-y. Ne perdons pas de temps, dit Ardant.

Il se laissa guider par Zitouna dans un dédale de couloirs jusqu'à l'intérieur d'une espèce de placard. Il s'y assit confortablement, les yeux au niveau de deux trous percés en entonnoir dans le mur du fond, par lesquels il voyait distinctement la table basse dressée au centre de la pièce voisine. Couché derrière elle, sur un tas de coussins, une espèce de bandit hirsute, barbu et balafré, mangeait à pleines mains le couscous d'un grand bol fumant. Etendue à ses pieds, Zora attendait respectueusement qu'il eût fini, comme il se doit. Son corps à demi nu faisait penser à un délicieux bibelot de terre cuite finement modelé. Ses regards mobiles, apeurés et faux, sautaient sans cesse, allant du rustre au coin de mur derrière lequel Ardant attendait. L'officier sentit qu'une réelle angoisse tenaillait cette femme-enfant sournoise et animale. Un déclic se produisit en lui. Son cœur se mit à battre. « On ne joue pas la comédie, ici, pas Zora en tout cas », pensa-t-il. Il concentra toutes ses facultés dans l'observation objective de la scène qui se déroulait.

Le Rifain, ayant cessé de bâfrer, venait enfin de sortir la tête du bol. Il émit des bruits de gorge en signe de pleine satisfaction et s'étira, grommela quelques mots dans le rude dialecte des montagnards du Nord et fit un signe à Zora, qui se mit à grignoter timidement les quelques

pâtisseries douceâtres négligées par le sauvage.

— Tu pars donc ce soir ? Ne peux-tu prolonger ton séjour, lumière de ma vie ? demanda-t-elle d'une voix timide et soumise.

— Non. Depuis quand les femmes se mêlent-elles des projets des guerriers ?

L'homme alluma une courte pipe de kif, s'étendit sur les coussins et fuma béatement. Dès qu'il ne la regarda plus, Zora cessa de manger. Le corps tendu, les yeux fixés sur son compagnon, elle attendit de longues minutes, interminables pour Ardant. Prestement, elle prépara une nouvelle pipe que le fumeur saisit sans un mot dès qu'il eut fini la première. Le stupéfiant semblait agir très vite sur lui. Lorsqu'il eut embouché la troisième pipe, la femme osa reprendre la conversation et il lui répondit, sans rudesse ni rebuffade cette fois, d'une voix amollie et presque confiante :

— Seras-tu vraiment très riche lorsque l'émir aura triomphé ?

— Oui. Tu vivras dans une maison plus belle que celle-ci, avec un seul maître et plusieurs compagnes. (En proie à une souveraine hilarité, le fumeur gloussait et son corps tressautait.)

— You, cria la fille. L'émir doit admirer ton courage et ton intelligence pour te confier les missions les plus difficiles ?

— Oui. Mais cette fois j'ai échoué. Ce n'est pas ma faute. Mais la colère des grands est prompte. Bah ! Puisque l'homme qu'attendait le maître est mort, je ne pouvais pas le ramener.

— Ne peux-tu lui trouver un remplaçant ?

L'idée devait être baroque car un irrépressible rire fit hoqueter le sauvage.

— Crois-tu donc, ô femme, dit-il, lorsqu'il recouvra l'usage de la parole, qu'ils sont nombreux les sorciers capables de donner le mouvement aux tonneaux à canon (1) que l'émir espère avoir bientôt ? On en eût fait un grand chef, chez nous. Il a préféré rester un petit parmi les roumis, ses frères. Eh bien ! Allah l'a puni en le tuant.

— Pourquoi n'es-tu venu qu'hier, mon cœur, si tu étais depuis plusieurs jours si près de ta femme qui passe sa vie à t'attendre et à t'attendre seulement ?

— Je t'ai déjà dit que j'avais affaire chez le caïd Hassan.

Une imperceptible hésitation arrêta Zora. Elle tendit à l'homme sa quatrième pipe.

— Tu es heureux d'approcher les grands et de vivre à leur ombre, reprit-elle. Le caïd Hassan est un très grand chef.

— Oui, et celui-là n'est pas un faible d'esprit, ricana l'homme. Après tout, il vaut bien à lui seul cent tonneaux à canon Lorsqu'il sera avec l'émir, un torrent descendra des montagnes et emportera les roumis, leurs forts, leurs villes et leurs machines jusque dans la mer qui les engloutira. Alors, la vraie foi régnera de nouveau.

— Le caïd Hassan va donc entrer en dissidence ?

La voix de la fille avait vibré en posant la

---

(1) Tonneaux à canon, premier nom donné par les Rifains aux chars d'assaut.

question définitive. Le fumeur s'agita, grogna. Il se redressa à demi et repoussa brutalement une nouvelle pipe. Sa béatitude était troublée, son réveil douloureux.

— Tais-toi, femme, dit-il. La fréquentation des gens des villes a rendu ta langue semblable au miel doux et gluant. Tu parles trop. Tu es devenue curieuse aussi. C'est dangereux. Une autre l'a payé de sa vie, il n'y a pas bien longtemps.

Sa voix était rauque ; son regard fixé sur Zora se troubla. Sa main se posa sans douceur sur le cou de l'enfant. Il la poussa d'un geste brusque qui la coucha sur les coussins.

— Tais-toi. La femme n'est ni le cœur ni la raison du guerrier. Elle n'en est que le plaisir. Ne l'oublie pas.

Ardant s'était levé vivement ; il suivit Lewson et Zitouna dans la chambre de cette dernière.

— Eh bien ? demanda l'Anglais.

Le capitaine s'était allongé sur un divan. Il croisa les mains derrière la nuque, sourit vaguement en fixant ses deux compagnons, hocha pensivement la tête et se tut.

— Qu'en pensez-vous ? insista Lewson.

— Rien du tout.

— Diable, mon cher. Que vous faut-il de plus pour avoir une opinion ? C'est clair comme le jour. Votre ami Hassan...

— *Notre* ami Hassan.

— Soit. Leur ami Hassan croit au succès d'Abd el Krim. Il mise sur les deux tableaux. Il rassemble une *harka* pour vous... ou pour la

dissidence, suivant le côté d'où soufflera le vent. Il rend déjà de petits services discrets à votre adversaire ; en particulier, il lui fournit des techniciens militaires, sans doute recrutés par Buby. Au moment où l'un d'eux, Metze, s'apprête à franchir les lignes sous la conduite du bonhomme que vous venez d'entendre, Flor de Mayo découvre ou pressent l'affaire. Hassan fait supprimer à la fois le candidat déserteur devenu dangereux, soit qu'il se soit ravisé, soit qu'il ait été indiscret, et Flor qui en sait trop.

Lewson s'interrompit, attendant une approbation qui ne venait pas. Le capitaine semblait rêvasser, aucun trait de son visage ne bougeait. L'Anglais reprit avec une sorte de gêne :

— Vous vous étonnez sans doute de m'entendre accuser Hassan après l'indignation que j'ai manifestée quand vous avez admis la possibilité de la culpabilité de l'un de nous ? Zitouna vous dira que la confession de ce bandit a été pour moi le trait de lumière.

L'Arabe, dont les yeux écarquillés marquaient l'attention passionnée, approuva bruyamment. Lewson enchaîna avec une volubilité et une nervosité croissantes.

— Mais, me direz-vous, ma théorie se brise contre la même impossibilité matérielle que les autres. Hassan n'a pu tuer Fleur. Eh bien ! il suffit d'admettre la possibilité morale du crime, pour que les explications surgissent. Il paraît que ce fameux Youssef a déclaré qu'il s'était dissimulé dans la cabane du jardinier avant et s'y était réfugié après le coup. Youssef ou toute autre

créature du caïd peut l'avoir fait, à l'instigation de son maître. Mais enfin qu'en pensez-vous ? Vous restez là, muet comme une carpe, tandis que je parle, parle. Comprenez bien que ce que j'en dis, c'est par devoir de gentleman... *damed.*

Lewson saisit le verre de whisky qu'il avait, à son habitude, à portée de la main et le vida d'un trait. Le capitaine était toujours muet, souriant et à l'aise dans l'atmosphère équivoque et trouble qu'il ressentait de tous ses nerfs tendus, sans en comprendre encore la raison profane. L'Anglais cilla et une lueur d'inquiétude vacilla dans ses yeux.

— Je devine votre objection, Ardant. Pourquoi le caïd aurait-il pris l'extraordinaire précaution de dissimuler Youssef ou tout autre spadassin dans la cabane ?

« Il ne pouvait prévoir que votre Chibani, posté sur le toit, serait en mesure d'affirmer que personne n'avait pu venir de l'extérieur. Un tel luxe de précautions est stupéfiant, illogique, et sans doute pensez-vous qu'il suffit à infirmer mon hypothèse ? Non, Ardant, non. Nous avons affaire à des Orientaux. Vous connaissez leur extraordinaire minutie, leur souci du détail dans l'intrigue. Je me résume. Le caïd avait intérêt à ce que Flor disparût. Il a eu l'occasion de la faire tuer. Lorsqu'il a compris que les soupçons se fixaient sur lui, il vous a envoyé Youssef, coupable ou bouc émissaire, mais en tout cas dévoué à son chef jusqu'à la mort. Enfin, qu'en pensez-vous ? Dites quelque chose, pour l'amour de Dieu.

Ardant se leva et s'étira lentement, réprima un bâillement. Son visage était froid, inexpressif. Une minute passa. Zitouna roulait des yeux effarés. Lewson était en proie à une violente rage intérieure ; un tic lui fit battre l'œil gauche ; il enleva son monocle qu'il se mit à essuyer furieusement. Il était décidément au bout de son rouleau. Ardant se décida à parler. Il le fit avec une affectation de détachement et une désinvolture extraordinaire.

— Intéressant. Très intéressant. Sacré Lewson ! Vous avez l'étoffe d'un criminologiste. Il y a du vrai dans tout ça, beaucoup de vrai, et aussi beaucoup de faux, naturellement. Ne vous fâchez pas. Comment pourriez-vous découvrir tout d'un seul coup, dans une affaire aussi embrouillée ? Un seul point m'intrigue, toutefois, et si vous permettez ? Voici. A trois reprises, vous avez dit : « Youssef ou un autre a commis le crime. » Pourquoi ne considérez-vous pas Youssef comme le coupable certain ?

Lewson interdit, ne répondit pas.

— N'est-ce pas parce que vous croyez que la police l'a relâché volontairement ? reprit le capitaine.

L'Anglais réfléchit longuement.

— Inconsciemment, peut-être, oui, sans doute, mais...

— Oui, c'est bien ça, dit Ardant en éclatant de rire. Je comprends enfin. D'ailleurs, vous avez raison. Youssef est innocent du meurtre de Flor. C'est pourquoi mon ami Babaud l'a laissé filer.

Au revoir. Merci. Ne me reconduisez pas, je connais le chemin.

***

Ardant traversa le Mellah à pied. Il était perdu dans ses pensées au point de ne prêter aucune attention aux *balek !* avertisseurs des âniers. Il atteignit pourtant sans dommage le Maroc-Hôtel encore désert. Seul, fidèle à son poste, Fred montait la garde dans son bar. Le capitaine lui souhaita joyeusement le bonjour et commanda un sommaire déjeuner froid, qu'il attaqua d'un robuste appétit.

— J'ai vu votre ombre fidèle se profilant sur la porte, mon bon Fred. Cette surveillance doit vous peser. Elle vous coûterait une petite fortune, si vous faisiez, comme tant d'autres, de l'usure ou le trafic des stupéfiants.

— On s'habitue à tout, soupira Fred. Tenez, l'un de ces policiers m'est très sympathique. C'est celui qui est de service à partir de deux heures du matin et que je retrouve chaque nuit sur la place de France. Nous avons pris le parti de faire ensemble le chemin du retour jusqu'à ma modeste demeure. Nous causons. Il me manquera. C'est un sentimental, dans mon genre.

Ardant pouffa de rire.

— Vous deviez vous attendre à recouvrer votre tranquillité, après l'arrestation de Youssef. Vous avez dû être déçu.

— Pas trop. Je n'ai jamais cru à sa culpabilité.

— Tiens. Pourquoi ?

— Sais pas. Intuition. A tout dire, je me suis fait ma petite opinion, qui suppose et exige l'innocence de Youssef. Voici votre laitue, mon capitaine, et ces pickles dont vous abusez.

Ayant dit, Fred se retrancha dignement derrière son bar. Ardant mangea sa salade jusqu'à la derière feuille, dans un silence attentif.

— Voici les fruits, mon capitaine. Honteux de vous offrir de telles horreurs. Oui, je vous disais que j'ai une idée au sujet de ce crime. Si cela vous intéresse...

— Assurément, Fred. Il y a toujours profit à vous écouter.

— Eh bien ! je suis amateur de romans policiers. Je tiens le *Mystère de la Chambre jaune* pour le chef-d'œuvre du genre. L'énigme exposée a la belle simplicité qui est la marque du génie. Vous souvenez-vous ? Dans une chambre aux fenêtres closes et dont l'unique porte est fermée à clef, on retrouve une femme morte et un homme blessé grièvement. Personne n'a pu s'échapper par le couloir. Mystère insoluble. On tourne en rond, jusqu'au jour où le *deus ex machina* admet que l'homme a fermé la porte de l'intérieur, tué la femme et s'est blessé lui-même. J'y pensais l'autre jour, et la vérité m'est apparue dans sa nudité éclatante. Nous nous sommes tous embarqués à faux. Quand on constate une impossibilité matérielle comme celle du transport de cette malheureuse, sous nos yeux, de la chambre où elle fut anesthésiée jusqu'au bord du ravin où elle tomba, eh bien ! il faut faire le difficile effort

de réexaminer le problème avec un esprit tout neuf. J'y suis parvenu.

Le barman marqua un temps, mima une lutte victorieuse contre une modestie qui cède et reprit :

— Il y eut transport, évidemment, fatalement. Mais pas sous nos yeux. Premier acte : Buby endort Flor. Deuxième acte : elle dissimule le corps sous un des deux grands divans ou dans le placard de la salle de bains attenante, pendant les danses de Zitouna, avec ou sans la complicité de mister Lewson qui a passé un moment avec elle. Troisième acte : les hommes sont en route vers le fond du ravin qu'ils n'atteindront pas avant une heure ; les femmes restent seules avec moi ; elles m'envoient chercher au château du thé dont elles éprouvent le brusque besoin ; pendant mon absence, elles jettent le corps dans le précipice. Voilà.

— Et les mobiles ?

— Je ne sais pas. Buby, jalousie ; vous savez mieux que personne que le caïd désirait Flor. Si Mr. Lewson est l'instigateur, quelque trouble affaire d'Intelligence Service.

— Séduisante, votre hypothèse, Fred. Très roman policier, comme vous l'avez dit vous-même. Il y a là dedans du vrai et du faux. Voici vingt francs. Gardez la monnaie.

— Vous semblez bien affirmatif, mon capitaine. Eh ! Eh ! vous avez aussi votre petite solution personnelle. Peut-on savoir ?

Ardant fit mine d'hésiter.

— En gros, oui, dit-il enfin. Voici. Je suis allé

plus loin que vous dans la dissociation du problème matériel qui nous arrête. J'avais trouvé six actes à cette pièce si bien réglée. Ce découpage choquait ma formation classique. Mais je me suis avisé qu'après tout, un de ces actes n'était qu'un ballet. Cinq actes et un ballet c'est une facture qui satisfait la tradition. C'est tout ce que je puis vous dire pour le moment.

Tout en parlant, Ardant marchait vers la porte. Il avait déjà un pied hors du bar.

— En tout cas, merci de votre collaboration bénévole.

— Toujours trop heureux de servir, mon capitaine.

Ardant se retourna brusquement et fixa Fred en souriant.

— Tiens, tiens, dit-il. Je m'étais toujours demandé quelle était votre nationalité exacte. La formule que vous venez d'employer est caractéristique. Vous êtes Allemand.

— Oh ! dit Fred en rendant sourire pour sourire, je vous étonnerais beaucoup si je vous disais que je ne l'ai pas été.

Ardant rit franchement.

— Oui, avoua-t-il. Mais on peut avoir été croque-mort, policier, juge de paix ou prisonnier et ne plus l'être, si on n'avait pas la vocation. Mais Allemand, on le reste toujours plus ou moins. Adieu.

Mais le capitaine fit un nouveau faux départ. Il revint vers Fred. Tous deux avaient laissé tomber le masque de légèreté et de badinage, sans savoir de qui venait l'initiative.

— Vous m'avez parlé de l'effort intellectuel que vous avez fait pour trouver le ou les coupables, dit Ardant. Il a été nécessairement précédé d'une autre démarche de votre esprit.

— Oui, répondit gravement le barman. Il m'a fallu d'abord admettre qu'un ou plusieurs des hôtes de ce dîner puissent être des criminels.

— Bien. Comment en êtes-vous venu là ?

Fred haussa les épaules et détourna les yeux. Le silence se prolongea.

— Fred, vous savez bien que j'ai un faible pour vous, insista le capitaine. Vous n'êtes pas sans vous douter que cette sympathie coupable n'a pas toujours été platonique, bien que je ne me sois jamais prévalu des petits et des grands services que j'ai pu vous rendre. Cette fois, je le fais. Voulez-vous me répondre ?

Une lueur de malice brilla dans les yeux du barman.

— Ce n'est pas du tout ce que vous pensez, mon capitaine. Je ne sais rien. J'hésitais parce qu'il m'est difficile de vous dire sans faire figure de vil flatteur : « J'admets qu'un de vos amis peut être un assassin depuis que je suis sûr que vous en êtes vous-même persuadé. »

— Soit. Si vous regrettez votre méfiance, que ce ne soit pas trop tard.

L'officier, mécontent et déçu, ne fit qu'un saut jusqu'à son garage proche et fila vers le bordj d'Hassan qu'il atteignit dans un temps record. Il trouva le caïd inspectant ses écuries. Il l'entraîna vers le jardin du petit pavillon désert, où ils s'assirent à l'ombre d'un bosquet.

— Je pensais à toi, dit l'Arabe. Vous autres, Français, ne retrouvez pas aussi vite que nous la paix du cœur.

— Je ne l'aurai vraiment, ô caïd, que lorsque l'assassin de mon amie sera puni.

Les yeux d'Hassan se cachèrent derrière ses paupières baissées.

— Je crois pouvoir te faire un plaisir. Sans doute ton sang devient-il aigre comme du fiel à l'idée que Youssef s'est échappé. Or, je me suis trompé. Il n'est pas le coupable.

Ardant réprima un tressaillement et attendit.

— Oui. J'ai fait parler les gens de ma maison. Je suis à peu près sûr que Youssef est un fou. Si tu veux interroger toi-même mes familiers...

— Le seul que j'aurais plaisir à entendre est ton *chaouch*.

— Tu ne le pourras pas, répondit Hassan avec une suprême indifférence. Il vient d'être tué au pied du Bibane. Il est mort en brave. Nous devons tous passer un jour par la même porte. Je souhaite, pour toi et pour moi, que ce soit de cette manière-là.

Le capitaine dissimula sa déception.

— On m'a suggéré, aujourd'hui, une explication, dit-il. Je n'y crois pas, parce qu'elle mettrait Buby en cause.

Il résuma les soupçons de Fred. Lorsque le caïd eut compris, il s'indigna.

— C'est un mensonge éhonté des policiers pour sauver les vrais coupables.

— Les vrais coupables ?

— Oui. Zitouna et le serviteur blanc.

— C'est impossible.

Le caïd secoua la tête.

— Tu ne me croiras pas, dit-il. Vous autres, Français, passez votre temps à inventer des machines, à changer la nature, à contrarier ce que Dieu a voulu. Vous en arrivez, dans votre orgueil, à ne plus croire en sa puissance. La meilleure preuve est que vous avez toujours à la bouche le mot impossible. Or, c'est un blasphème, puisque Dieu peut tout ce qu'il veut et que nous ne savons pas ce qu'il veut ou ne veut pas.

Intrigué, non par cette métaphysique spéciale, mais par ses conclusions pratiques, Ardant pressa le caïd de s'expliquer.

— Voici, dit enfin ce dernier. Souvent, déjà, dans ma vie, j'ai cru voir de mes yeux, et mes compagnons ont cru voir de leurs yeux, un spectacle surnaturel, une femme morte depuis un siècle surgir parmi nous ou un homme monter au ciel le long d'une corde sans fin. Chaque fois, c'était la magie de quelque sorcier tenant d'Allah le pouvoir de commander nos yeux, qui nous abusait. Sais-tu quelle est la plus puissante de ces sorcières que je connaisse et qui, toujours, jette son sort en dansant ?

— Zitouna ?

— Oui. Zitouna, qui nous tenait sous son charme, tandis que le serviteur blanc, invisible pour nous, tuait ton amie. Mais à quoi bon te dire cela, à toi ?

Ardant hocha la tête. Le silence régnait, troublé seulement par le grincement des poulies de la noria toute proche. Ce dernier bruit s'éteignit

lui-même. Le vieil âne aveugle, n'entendant plus les voix humaines, rassuré, s'était arrêté. Ardant se baissa, saisit quelques graviers et les lui lança. L'animal, philosophiquement, reprit son manège.

— Tu ne tiens d'ailleurs pas à ce que je te croies, dit brusquement Ardant.

— Que veux-tu dire ? demanda le caïd, interloqué.

— Oh ! rien. Ton âne est vieux, mais encore bien courageux et respectueux de sa consigne, caïd, et muet comme la tombe. Jusqu'à sa mort, le moindre bruit suffira à le remettre en marche. Et un beau jour il crèvera d'un seul coup, debout sur ses jambes. Tu devrais lui accorder une retraite confortable. A propos, *ta harka* est-elle prête ?

— Elle le sera, *inch'Allah*, pour partir au troisième lever du jour. Viendras-tu avec moi ? Je n'aimerais pas qu'un autre m'apporte les ordres.

— Je viendrai, j'espère. Je le voudrais d'autant plus que le *baroud* est un des derniers. Tu sais, caïd, que ce misérable roghi, s'il pouvait encore, il y a quinze jours, nous agacer comme une mouche énerve un lion, sera bientôt écrasé d'un seul revers de main.

Ardant s'étendit longuement sur ce sujet. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de forcer sa pensée. La situation militaire venait de se retourner brusquement pendant cette première quinzaine du mois d'août. Alors que, le 30 juillet, la voie ferrée de Taza à Fez était coupée par les dissidents à Sidi Bou Beker, nos communications avec

l'Algérie menacées et la pression d'Abd el Krim encore croissante, il était évident, dès le 10 août, qu'il avait perdu la partie. Quelques échecs partiels l'avaient fait reculer. Plusieurs tribus soulevées donnaient des signes de lassitude. Les renforts de France se mettaient enfin à pied d'œuvre pour un assaut dont le succès ne pouvait faire de doute.

Gravement, Hassan approuvait chaque parole de l'officier qui constata avec satisfaction l'évidente et sincère conviction du caïd.

***

Rentré à Fez au soir tombant, Ardant se rendit chez le chef à qui il rendit compte succinctement des bizarres événements de la journée.

— Résumons les résultats de vos observations, dit le colonel.

« Première phase, début de juillet. La police paraît incapable de prouver que Flor a été assassinée. Les cinq suspects témoignent d'une confiance mutuelle très ferme. Deuxième phase, fin juillet. Le crime est une certitude. Un volontaire pour la guillotine, propagandiste fanatique d'Abd el Krim, coupable du meurtre de Metze, s'accuse de celui de Flor dont il est innocent. Les suspects font toujours excellent ménage. Aimez-vous la statistique ?

Etonné par la question posée *ex abrupto*, Ardant réfléchit, puis fit une grimace.

— Vous avez tort, dit le chef. Belle science.

Sa pratique nous apprend que pendant ces deux premières phases, tandis que l'insurrection menace Fez et semble triompher, quelques très rares légionnaires seulement passent chez Abd el Krim, tous anciens aviateurs ou techniciens militaires. Il semble qu'une organisation contrôle et freine ces départs.

Troisième phase, début d'août. Il est évident que la police ne croit pas à la culpabilité de Youssef et continue de soupçonner les hôtes du fameux dîner et Fred. Brusquement, leur belle solidarité se rompt. Ils s'accusent réciproquement. Parallèlement, cependant qu'Abd el Krim recule et que l'assaut décisif contre lui se prépare, on me signale un petit courant de désertions, comme dans le passé, de légionnaires quelconques. Réfléchissez à ces concordances. La théorie que j'esquissais semble prendre corps, n'est-ce pas ?

Sans transition, le colonel conclut :

— Votre rôle est donc fini.

Comme Ardant protestait, il le raisonna.

— Vous vous rendez bien compte que ce que nous cherchons disparaîtra en même temps qu'Abd el Krim, est peut-être même déjà dissous en ce moment. Voyons. Je pense que vous n'avez pas envie de vous lancer sur une quelconque des pistes que l'on vous a tracées ce matin, n'est-ce pas ? D'ailleurs, une autre tâche vous appelle. Aujourd'hui, 15 août, je ne crois pas qu'Hassan nous trahisse. Mais je préfère que vous soyez avec lui sur le front. Je serai plus tranquille.

Le capitaine s'inclina.

— Je communiquerai désormais directement avec votre homme. A ce propos, il ne nous assaille pas de comptes rendus inutiles. J'aime cela. Je crois qu'il nous mènera au cœur de l'affaire. Je vous rappellerai pour le hallali final. Au revoir.

DEUXIÈME PARTIE

LE BLED

CHAPITRE VII

LE CAPORAL SCHMIDT, DE LA LÉGION

Le caporal Schmidt sortait de prison à l'appel du soir, sa peine purgée. Il franchit avec soulagement le seuil du marabout qui, dans le camp installé en plein bled où vivait son bataillon, tenait lieu de locaux disciplinaires. Il huma avec délice les premiers souffles du vent frais du soir, s'étira et se mit à rire tout seul dans le dos du gradé de jour qui venait de le libérer. Sans doute se réjouissait-il de s'en tirer à si bon compte. « Quinze dont huit (1) », ce n'était pas payer trop cher la plaisanterie dont il s'était offert le luxe.

Les petites tentes « bonnet de police » strictement alignées en rues parallèles sur un éperondominant la vallée de cailloux d'un oued

(1) Quinze jours de prison, dont huit de cellule, la cellule étant un régime de prison spécialement sévère.

faisaient penser à quelque village souterrain en miniature dont n'émergeraient que les toits. Un millier d'hommes jeunes y vivaient, et pourtant il n'y avait guère plus de bruit que dans le quartier riche de la plus bourgeoise des sous-préfectures. La complainte en sourdine d'un accordéon nostalgique remplaçait le piano rêveur des jeunes filles, le soir. La sonnerie de l'extinction des feux allait faire régner le grand silence nocturne. Rectitude, exactitude, discipline, paix.

Schmidt s'accouda à la murette de parpaings improvisée qui ceinturait et défendait le camp et se mit à réfléchir profondément. Il avait bien ri, certes, mais il n'était pas venu pour cela.

A sa sortie de l'hôpital de Fez, trois semaines plus tôt, il avait été muté et affecté au même bataillon que son homonyme, l'adjudant Schmidt, avec lequel il s'était lié par une de ces fortes sympathies qui naissent spontanément dans les salles de pansement. Les deux hommes, ayant obtenu leur exeat en même temps, avaient rejoint ensemble leur unité et fait colonne au nord de Taza.

Au hasard des étapes, ils avaient passé une soirée dans une bourgade dont le nom ne comporte que des consonnes, ce qui est assez courant, mais où la rue centrale, et d'ailleurs unique, s'agrémentait de trois bars ayant tous de la bière à la pression, ce qui était rare en 1925. Le commandement avait pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à y faire stationner la troupe, la paye étant vieille de dix jours et, par conséquent,

les poches vides. C'était bien raisonné, mais un événement imprévisible avait faussé le calcul.

Un convoi de l'Intendance, faisant route en sens inverse, avait eu la naïveté de s'arrêter un instant dans la rue, une heure après l'arrivée de la Légion. Deux phénomènes inexpliqués s'étaient produits aussitôt. Le premier, malheureux : trois demi-muids, les seuls qui fussent pleins, avaient spontanément éclaté. Le second, heureux à première vue : pas une goutte de vin n'avait été perdue. Par une coïncidence extraordinaire, tous les seaux en toile du bataillon et divers récipients de fortune avaient été rassemblés à temps pour transvaser le précieux liquide. Le sous-intendant, qui arrivait de France, commençait à se consoler, lorsqu'une seconde catastrophe fondit sur lui. Les seaux n'étant sans doute pas étanches, le vin disparut.

Une heure plus tard, le bourg était transformé en pandémonium. Le capitaine de jour, qui faisait une sieste tranquille, était réveillé par un concert de hurlements rythmés par quelques coups de fusil. Il s'indigna, non pas de l'orgie dont il avait tout de suite reconnu les signes extérieurs, mais qu'elle eût lieu un jour aussi imprévu, aussi irréglementaire que le 25 du mois. Il se mit à la tête de la section de piquet et entreprit une sévère et prompte répression.

Il coffra trois sous-officiers qui tentaient de forcer la porte d'un cabaretier trop jaloux. Il coffra une quinzaine d'hommes qui s'apprêtaient à mettre le feu à la baraque de bois de cet Othello colonial, par esprit de corps. Il coffra tout ce

qu'il trouva dans le deuxième bistro, sorte de maison de tolérance, dont le contrôle financier, commercial et artistique était en train de passer dans les mains d'un conseil de légionnaires. Il coffra le personnel de la maison concurrente et officielle. Il coffra préventivement tous les militaires qu'il rencontra dans la rue, en application du principe confirmé qu'en de telles occasions, la seule distinction qui vaille d'être faite est entre ceux qui sont soûls et ceux qui vont l'être. Il coffra enfin le sous-lieutenant qui se permettait d'insinuer que les soldats avaient peut-être bu son vin. Lorsque tout le bataillon fut, ou bien prisonnier, ou bien de garde aux prisons, il s'accorda le temps de respirer et, aussitôt, ressentit une soif violente.

Le premier café étant toujours barricadé comme un fortin et le second transformé en désert, il força donc d'un coup d'épaule la porte du troisième, bien qu'une vaste pancarte annonçât qu'il était « consigné à la troupe par ordre de l'Autorité Militaire ». Il entra un peu vivement dans une pièce propre, calme et en ordre, véritable oasis de paix dans le bourg dévasté.

Autour d'une table de jeu, confortablement installés devant deux bouteilles de whisky aux trois quarts vides et un seau de glace plein, quatre gradés du bataillon : l'adjudant Schmidt, le sergent Haubitz, le sergent Viakov et le caporal Schmidt, s'absorbaient dans un bridge serré. Ils se levèrent, firent face au capitaine que la rage rendait muet, claquèrent les talons, s'inclinèrent avec la raideur tudesque qui caractéri-

sait leur bande, le groupe des « Barons », et tranquillement se rassirent.

— Je contre, déclara le caporal Schmidt.

— N... d... D... Vous n'avez pas vu que ce bistro est consigné à la troupe ? hurla le capitaine.

Imperturbable, le caporal Schmidt se leva de nouveau, reprit la position du garde-à-vous et dit avec une extrême courtoisie, en détachant les mots :

— C'est justement pour cela que nous y sommes venus, mon capitaine. Nous évitions toute promiscuité et espérions que la consigne nous éviterait d'être dérangés. Bridge veut dire silence, n'est-ce pas ?

Le calme précurseur des grandes catastrophes régna.

— Mon capitaine, excusez-le, dit enfin l'adjudant. Il ne tient pas le demi-litre de whisky et il veut boire le litre. Vous savez ce que c'est...

L'officier, qui avait levé le poing, fit un effort héroïque pour se maîtriser. Il y parvint.

— Ça va. Je ne sais pas à quel tarif vous jouez le bridge, mais je vais vous apprendre le mien aux petits jeux de l'esprit, quand je suis de jour. Il est prohibitif. Réglez le mercanti et marchez devant.

Oui, quinze dont huit, avec le discret motif : « S'est rafraîchi dans un débit consigné à la troupe et, légèrement pris de boisson, a manqué de correction envers un supérieur », ce n'était pas trop cher, même en un jour de soûlerie générale et pour un jeune caporal qui venait, en un mois,

d'être deux fois cité à l'ordre de l'Armée et proposé pour la médaille militaire.

Schmidt tâta du bout des doigts la longue et profonde cicatrice qui, partant de son crâne passé au papier de verre, barrait son front, fendait son arcade sourcilière et venait se perdre dans un collier de barbe châtain déjà fourni. Ses paumes devinrent moites. Il hocha la tête, mécontent de lui. Ne s'habituerait-il donc jamais à penser avec calme qu'il était défiguré ? Que serait-ce donc lorsqu'il vivrait dans un monde où il y aurait des miroirs et des femmes ? Bah ! Il paraît que les femmes ne s'intéressent qu'à l'ensemble.

Un clairon sonna l'extinction des feux en s'éternisant sur les dernières notes, lugubres, et le bivouac s'endormit dans un silence absolu, comme il ne l'est, en campagne, qu'à la Légion. La troupe française bavarde encore pendant un temps. Chez les Sénégalais, les rires d'enfant fusent, de loin en loin. Les Marocains s'agitent, se disputent. Les légionnaires pensent, se souviennent et se taisent.

Au lieu de regagner sa propre tente, Schmidt s'arrêta devant le marabout de l'adjudant et tendit l'oreille. A l'intérieur, on causait à voix basse. Le caporal attendit un instant avant de s'annoncer. Le pan rabattu qui servait de porte s'ouvrit. Dans l'étroit espace où l'on ne pouvait se tenir qu'accroupi, les trois corps fraternellement confondus de l'adjudant, de Haubitz et de Viakov se démêlèrent et se soulevèrent.

— Comment ? Vous dormiez déjà ? dit le caporal. Navré de vous avoir réveillés.

— Nullement. Nous causions... Entrez. Casez-vous comme vous pourrez, dit cordialement le vieux sous-officier.

Les quatre hommes s'assirent en tailleur, genou contre genou. Ils se taisaient. Quelque chose de pesant et d'accablé dans leur silence gêna et troubla le nouveau venu.

— Cafard ? demanda-t-il, au bout d'un long temps.

— Oui, dit Haubitz. Travaux de piste. Casser des cailloux, bouffer des briques. Et recommencer. Métier de terrassier, de sous-cantonnier. Ce n'était pas pour cela que j'étais venu.

— Soyons justes, rectifia l'adjudant, nous avons eu notre part de *baroud* pendant quelques mois. J'avoue que je commence à m'intéresser à la construction de cette piste de montagne faite avec rien. Un entrepreneur civil nous prendrait pour des fous.

Viakov ricana, méchamment.

— Pensez que l'on y mettra peut-être une plaque comme sur le front d'entrée du tunnel d'Erfoud : « Ici, la montagne barrait la route. L'ordre fut donné de passer quand même. La Légion l'exécuta. » Fermez le ban. Si vous vous estimez payé, tout va bien.

Il tenta vainement de s'allonger sur sa couverture, se cogna la tête contre un piquet de tente, s'assit de nouveau et commença de fredonner : « Anne-Marie », la sentimentale et nostalgique Madelon allemande.

— Maçon, terrassier, dit le caporal, timidement, oui, en somme, on peut parfaitement se

battre pour un autre pays que le sien, mais il est dur d'y faire d'obscures tâches matérielles.

La nuit était devenue très sombre, tout d'un coup. Les quatre hommes, dont les têtes se heurtaient au moindre faux mouvement, ne se voyaient plus. Schmidt soupira et reprit sur un ton las et rageur :

— Je suis souvent aussi déprimé que vous. Aucun métier n'est bas quand on travaille pour son pays. Je me ferais vidangeur si je croyais que cela puisse servir à la grandeur de l'Allemagne. Mais tout ce que je puis faire ici de bon cœur, c'est barouder.

L'adjudant s'agita. Il alluma une lampe électrique de poche, la planta au centre de la tente, posa une main rude sur l'épaule du jeune homme et le poussa jusqu'à ce que son visage apparût dans le halo de lumière diffuse. Il le dévisagea, longuement.

— *Na !* dit-il enfin. *Na, nun ! Philosophieren ?* Soit. Mais alors, mon cher ami, dites-moi donc ce que vous fichez à la Légion ? Je ne vous l'ai jamais demandé. Aussi longtemps que vous n'étiez qu'un partenaire au bridge, il suffisait que vous nous plaisiez. Mais avant de remuer des idées générales aussi explosives que les vôtres, je voudrais bien connaître, sinon votre identité qui vous appartient, au moins quel but vous poursuivez ici.

Sa voix, bien qu'étouffée, était agressive. Il se pencha en avant et sa tête, dont le crâne nu exagérait encore la rudesse brutale, apparut en pleine lumière. Ses yeux bleus, durs et fixes,

interrogeaient impérieusement le jeune homme qui hésita.

— Ce que je fais ici ? Demandez-moi plutôt ce que je n'ai pas pu faire ailleurs. Je n'ai pas pu continuer à servir la République de Weimar. Même pour la flanquer par terre, je n'ai pas pu me décider à m'encanailler dans les rangs hitlériens. Ceux au milieu desquels j'aurais pu servir, mes pairs, sont tombés au front. Ce qui reste de leurs familles, ce sont des bâtards vendus ou impuissants, condamnés. Ce que je fais ici ? N'importe quoi, cela vous suffit-il ?

Son ton s'élevait progressivement, jusqu'au défi.

— Oui. Ça me suffit, je vous crois, dit l'adjudant. Alors, philosophons. Vous avez toutes les outrances idéalistes de la jeunesse, en même temps que les préjugés de caste d'avant-guerre. Ne protestez pas. Je les ai eus avant vous. Oui, l'Allemagne souffre. Son régime la fait se vautrer dans la boue. Alors, vous ne l'aimez plus. L'option n'est-elle pas un peu trop simpliste, trop rapide ? Cesseriez-vous d'aimer madame votre mère si elle était très malade ?

Le caporal fit une grimace.

— Je n'aime pas raisonner sur des assimilations élémentaires à l'usage des recrues. Je vous réponds, pourtant : j'aimerais davantage ma mère malade, mais si elle n'était pas une honnête femme...

— Taisez-vous, vous blasphémez. Ne sentez-vous pas que ces fantoches qui nous déshonorent ne sont pas l'Allemagne ? Croyez-vous que des

siècles de gloire, d'honnêteté et de culture aient été détruits sans que nous ayons seulement perdu une bataille ? Ne croyez-vous pas en une Allemagne éternelle qui se réveillera un jour, bientôt ?

Le caporal fanfaronna, mais sa voix marquait un trouble réel.

— Je crois entendre mon instructeur à l'École Militaire de Dresde. Mais permettez-moi une question, à mon tour : si vous avez une telle confiance dans les proches destinées de l'Allemagne, que faites-vous ici, vous-même, monsieur... monsieur le... (Il hésita, cherchant quel avait bien pu être le grade de son supérieur.) (1).

— Mon adjudant, je vous prie. Ce que je fais ici ? Je vous le dirai peut-être un jour. Qui était votre instructeur à l'École Militaire ?

— Le capitaine vicomte de Tranisch, mon adjudant.

— Comment ? Walter von Tranisch ?

— Oh ! Oh ! Une colle ! constata froidement le caporal. Soit. Walter von Tranisch a été tué au Mort-Homme en 16. Le mien était Siegfried. Toute l'armée le connaît par son prénom.

— On ne prend jamais trop de précautions, ricana l'adjudant. Eh bien ! oui, je crois que je vous dirai un jour ce que nous faisons ici. N'est-ce pas, messieurs ?

Haubitz et Viakov, qui se taisaient respec-

---

(1) Dans l'armée allemande, un subordonné appelle son supérieur « Monsieur le Capitaine », « Monsieur le Commandant », etc.

tueusement, s'inclinèrent. La lampe s'éteignit brusquement. Dans le noir, l'adjudant chercha une nouvelle position d'équilibre et, la fraîcheur de la nuit s'affirmant, se recroquevilla dans les couvertures. Le caporal se glissa vers la sortie.

— Si vous n'êtes pas trop fatigué, restez donc encore un instant, proposa l'ancien. Je vous dirais peut-être ce soir même ce que nous faisons ici, mais je n'en sais plus rien. Nous étions justement en train de nous le demander lorsque vous êtes entré et c'est cela qui... enfin, il faut autre chose que des travaux de piste pour nous donner le cafard. Vous ne savez sans doute pas, après vos quinze jours de tôle, la tournure que prend cette guerre ?

— Je ne m'en suis jamais préoccupé, mon adjudant. Elle ne m'intéresse qu'à un point de vue strictement personnel.

L'adjudant baissa encore la voix et, pour entendre son chuchotement, les autres durent se rapprocher à se toucher.

— Ne soyez jamais un rouage passif de la machine dont vous faites partie ? Sachez qu'il y a encore quinze jours, on pouvait croire que les Français allaient être jetés à la mer. Les 60.000 hommes dont disposait initialement le maréchal, alors qu'il en eût fallu au moins deux fois plus, s'étaient pratiquement sacrifiés. Ils étaient à bout. Tout ne tenait plus qu'à un fil. J'avais alors une idée très nette de mon rôle ici. Or, les survivants ont réussi à tenir le coup, en attaquant au lieu de se défendre. Les renforts nécessaires sont à pied d'œuvre. Nous allons bientôt

attaquer et pulvériser Abd el Krim. Pas d'illusion là-dessus. Je n'ai reçu aucune directive en vue de cette éventualité-là. Seule l'inaction étant infamante, comme disent les règlements français, je vais me fixer moi-même une nouvelle mission. Je vous en reparlerai, Schmidt, lorsqu'il sera temps. Je juge superflu de vous dire que je compte sur vous et de vous recommander la discrétion. Allons, il est temps de dormir. Bonsoir.

Le caporal se redressa automatiquement, heurtant de la tête le faîte de la tente qui vacilla. Il réussit malgré tout à claquer les talons avec une vigueur assez éloquente pour rendre superflu son : « A vos ordres, mon adjudant. »

Il sortit de la tente à reculons, fit quelques pas posément, puis se mit à gambader dans l'obscurité, et faucha les cordes d'une tente qui s'effondra dans un concert d'affreux jurons en plusieurs langues. Il trouva enfin sa place, se glissa sur sa couchette, tout habillé. Il n'avait pas envie de dormir. Il était parfaitement heureux. Au clairon du réveil, il était encore allongé sur le dos, les yeux ouverts. Ce qui ne l'empêcha pas de bondir dehors, le premier, en fredonnant *Heil dir im Siegeskranz* sur un rythme de fox-trot.

CHAPITRE VIII

RENCONTRE

26 août 1925. Usés par les coûteuses escarmouches des jours précédents, balayés de la vallée où ils essayaient d'asseoir leur résistance, les Branès rebelles, battus, donnèrent des signes de lassitude. Du tertre où Ardant, tenu en réserve, suivait l'action, il ne vit pas qu'ils se repliaient, mais le devina, à la progressive diminution de fusillade.

Il se tourna vers Hassan, qui était à sa gauche, botte à botte, et dont le visage tendu et exceptionnellement mobile reflétait les émotions intenses d'une poursuite dont il n'avait pas le bonheur d'être. Le bord coupant du large étrier du caïd communiqua l'agitation du maître à son cheval, qui se cabra en hennissant. Le capitaine éclata de rire.

— Ils décrochent *fissa*, *fissa*, les salopards.

— Oh ! répondit Hassan. Il y a longtemps qu'ils sont partis. Ils n'ont laissé que les plus agiles et les plus rapides pour essayer de nous tromper. Quant au gros, regarde là-bas. Ils sont déjà à mi-pente du Djebel (1) Amsefft.

---

(1) *Djebel*, mont.

Ardant prit sa jumelle et fouilla minutieusement les flancs du gros massif montagneux qui bouchait l'horizon. Il lui fallut concentrer toute son attention pour découvrir, de temps en temps, de loin en loin dans l'intense et aveuglante réverbération de la lumière de midi, un brusque envol de burnous gris entre deux bouquets de lauriers-roses ou sur le fond verdâtre des quelques taches de lentisques ou de doum qui disputaient aux parpaings les pentes du mont.

— Tu as des yeux d'aigle, caïd, dit-il avec admiration.

— C'est que je ne leur donne pas l'habitude de la paresse en faisant faire leur travail par des verres ou des machines.

A six pas de leur groupe, un *mokhazni* arrêta sur les jarrets, d'un brutal coup de caveçon, son cheval fumant.

— Capitaine Ardant, au général, cria-t-il à tue-tête.

L'officier se porta d'un temps de galop jusqu'au piton voisin, où le poste de commandement de la colonne mobile s'était déployé. Solidement planté sur ses jambes arquées, le képi droit sur le front, ce qui était mauvais signe, le général suçait méditativement un brin d'herbe, face au « tableau ».

— Approche, Ardant, dit-il.

Ce vieux Marocain réservait le vouvoiement réglementaire aux hommes de troupe français, les « électeurs », comme il les appelait avec une nuance de commisération, et tutoyait indistinctement et d'emblée tous les officiers.

— Es-tu sûr de ton caïd et de tes partisans ?

— Oui, mon général. Hassan se bat mieux que jamais depuis huit jours. Il faudrait plutôt le retenir que le pousser.

— Bon. Voilà. Branès en train de s'installer sur piton ouest du Djebel Amsefft. Y résisteront. Viendrait à l'idée de personne de se rendre quand on tient encore un pareil balcon. S'ils ont le temps de s'y ressaisir, ils peuvent nous faire du mal. Il faut le leur prendre au nez. A pied, trop long. Peut-on monter à cheval là-dessus ?

Ardant hésita au spectacle de l'enchevêtrement de rochers, de ravins et de barres schisteuses qui découpaient et trouaient les flancs du mont. Quelques surprenants sentiers de chèvres en tentaient l'escalade. On se demandait à quel but ils pouvaient bien répondre, jusqu'à ce que l'on comprit que ce n'étaient que des rigoles creusées par le ruissellement des eaux à la saison des pluies.

— Evidemment, fit le capitaine, c'est autre chose que le parcours de chasse du concours hippique. Mais ce serait sport et le bluff devrait suffire à les faire déguerpir.

— Ah ! dit le général en inclinant son képi sur l'oreille. C'est justement le point de vue de ton ami X. Il va l'attaquer de face. Toi, par derrière, en faisant un crochet par la vallée de Nehir. Exécution immédiate.

Ardant salua, le sourire aux lèvres et fit faire un demi-tour sur les épaules à son cheval d'armes, Bel Ami. Mais le général, qui avait tiqué sur l'éclatante et multicolore tenue du Service des

Affaires Indigènes qu'arborait le jeune homme, le rappela.

— Tu me feras le plaisir de t'habiller comme tout le monde. Comme si ton cheval gris ne suffisait pas à te faire repérer ; je te le ferai passer au permanganate un de ces jours, vous aurez l'air fin tous les deux. Tu pourrais aussi te faire peindre le bout du nez en noir avec des cercles concentriques tout autour, ce serait encore mieux comme cible.

— Mais, mon général, c'est pour que les avions d'accompagnement ne nous prennent pas pour des dissidents...

« Et puis... j'ai l'habitude. Je ne sais pas ce que penseraient mes partisans si... et, à tout dire... une superstition, de leur part et de la mienne...

Le chef, ému, se réfugia dans la rudesse.

— L'un se met en rouge pour se faire reconnaître de l'ennemi qui le craint, l'autre en bleu pour encourager les amis qu'il épate. Enfin, si c'est vraiment un article de foi, je ne voudrais pas... va-t'en.

Ardant ne se le fit pas répéter. Il galopa d'une traite, rejoint par Hassan attentif, jusqu'au repli de terrain où était massée la cavalerie de la harka du caïd, ses cent cinquante meilleurs guerriers, splendidement montés et mieux en main qu'il n'est de règle dans ces tribus anarchiques. Sans un mot d'explication, l'officier se mit à leur tête, fit un signe au Chibani, qui leva en l'air le fanion de commandement de son maître, dont le carré de soie blanche semé de croissants d'or et la queue

de cheval claquèrent au vent. Les hommes se dressèrent debout sur leurs étriers, la carabine levée. Ardant abaissa le bras dans la direction approximative du mouvement prescrit et partit au trot, sans se retourner. Hassan se porta à sa gauche, à une demi-encolure en arrière, par déférence, sans poser la moindre question.

— Sais-tu où est la vallée de Nehir ? lui demanda le capitaine.

— J'irais les yeux fermés.

— Guide, dans ce cas. Passe au plus près du Djebel Amsefft en nous dissimulant. Détache des yeux devant nous.

Sur un commandement rauque et monosyllabique du caïd, les éclaireurs se déployèrent devant la colonne, qui se glissa par les fonds du terrain, décrivant un large cercle autour du piton. Sous le soleil de midi, la chevauchée fut longue et harassante. Parfois, l'étroitesse du sentier rapprochait les chevaux des deux chefs et leurs jambes se heurtaient sans qu'ils éprouvassent le besoin de s'excuser autrement que par un sourire sur leur visage tendu. Et pas une fois Hassan ne demanda au Français ce que l'on faisait, pas une fois il ne rompit le fraternel silence de cette course botte à botte qu'ils aimaient et où ils se retrouvaient, se sentaient de nouveau unis par les vieux liens du passé, soutenus par une confiance mutuelle plus étroite que celle qui existe entre deux hommes ; c'était quelque chose de plus intime, comme le fonctionnement d'un cerveau sans défaillance et de membres robustes et

prompts, habitués à se servir l'un l'autre et qui, jamais, n'y avaient failli.

Après un petit col que la *harka* passa en coup de vent, le terrain changea. On voyait enfin les arrières du Djebel Amsefft. D'un rapide coup d'œil, Ardant découvrit le sillon d'une vallée latérale et, sur sa rive la plus proche, au pied du mont, un assez vaste terre-plein où un semis d'oliviers et de buissons de lauriers-roses offraient un abri. Il piqua droit sur ce havre, suivi de sa troupe. Ils y entrèrent en même temps qu'une volée de balles à leur adresse. Les dissidents qui occupaient le sommet du piton s'étaient retournés pour faire face à la menace qui se rassemblait dans leur dos.

D'un moulinet du bras, Hassan commanda à ses hommes de se disperser, face à l'ennemi. En un clin d'œil ils disparurent et, à l'imitation de leurs chefs, mirent pied à terre. Ardant, flanqué d'Hassan et suivi du Chibani, se porta à la lisière.

Le revers de la montagne n'était pas plus encourageant que sa face. C'était le même enchevêtrement d'obstacles, les mêmes bosses rocheuses, les mêmes creux d'autant plus dangereux qu'une végétation misérable en cachait les contours, la même pente trop rude. La fusillade allumée s'intensifiait et des balles fouettèrent et sillonnèrent le sol au pied des trois hommes.

— On va escalader le Djebel Amsefft à cheval, caïd. Rendez-vous sur le piton de droite.

— A cheval ! Tu vas me coûter plus cher en chevaux qu'une année de mauvaise récolte.

Une balle siffla rageusement en traversant le képi d'Ardant.

Il se réfugia derrière un arbre. Il sentait en lui cette compagne des mauvais jours de *baroud*, qui le troublait, le vrillait, le tenaillait. Il n'aimait pas l'appeler par son nom, mais il la connaissait bien. Personne, d'ailleurs, n'avait jamais soupçonné qu'elle eût prise sur lui, jamais personne ne le saurait et surtout pas cet Arabe qui admirait le Français pour son calme extérieur extraordinaire. Du reste, ce n'était qu'un moment à passer. Elle s'en irait, comme toujours, au premier feu de l'action, aussi facilement que le simple trac du comédien aux feux de la rampe.

Le caïd, qui s'était accroupi derrière un olivier, grommelait.

— Les hommes, c'est leur rôle, et quand ils sont morts, je ne les paye plus ; mais les chevaux que j'ai achetés de mes deniers pour que nous puissions faire figure honorable, toi et moi...

Ardant tourna vers l'Arabe un visage soudain fermé et méfiant. « Il prépare une *harka* pour vous... ou pour la dissidence », avait dit Lewson, un jour. Une brusque assimilation, ou plutôt une opposition d'idées prompte comme un bond, fit sauter la pensée de l'officier dans le temps. Il revit en un instant la scène du dîner chez cet homme, Flor affolée pour la première fois de sa vie, le corps dans le ravin, les démarches équivoques de son admirable camarade de combat d'aujourd'hui. Une balle siffla entre leurs têtes et ils saluèrent, du même geste réflexe.

— Je te remercie, dit simplement Ardant.

Allons. Les chevaux doivent être reposés. Inutile de chercher des finesses dans ce terrain. Il est mauvais partout. Je piquerai droit sur le piton, vous tous derrière, sauf cinquante hommes qui resteront ici pour nous ramasser en cas d'échec. Jusqu'en haut, chacun pour soi. Une fois arrivés, ralliement sur moi.

Ils revinrent en arrière, se mirent en selle à l'abri, firent s'égailler les hommes afin qu'ils débouchassent du bois en ordre dispersé. Ardant leva le chasse-mouches qui remplaçait la cravache jugée inutile et déshonorante pour Bel Ami. Le Chibani poussa son cri de guerre en hissant le fanion le plus haut qu'il put. Un formidable hurlement et une décharge générale des carabines lui répondirent. Les cent hommes sortirent du bois au trot. La terre trembla.

L'ivresse de la charge s'empara d'Ardant, qui jouit pleinement de la magnificence de cette minute. Elle gagna son cheval, qui, comme tout pur sang suivi, allongea sa foulée et, sans avoir l'air de s'employer sérieusement, prit vingt et bientôt cinquante mètres sur les petits arabes qui agitaient furieusement leurs jambes comme des bielles de machines. Ardant fut bientôt tout seul, entouré comme d'une auréole du voile de son cheich que la vitesse maintenait déployé, horizontal, vibrant.

Les balles sifflaient autour de lui. Il tressaillit en entendant les premiers « Tak-ko », le bruit caractéristique du départ des projectiles de plomb des vieux fusils qui s'écrasent dans les chairs, emportent le morceau et ne pardonnent guère.

Il n'aimait pas cette musique, mais puisqu'il était lancé, elle ne pouvait plus lui faire peur, elle éveillait ses réactions de défense. Il se pencha davantage sur l'encolure de Bel Ami. L'œil clair et la raison froide, il cherchait le meilleur chemin sur le flanc du mont dont la pente s'accentuait. Il découvrit l'amorce d'un sentier encaissé et s'y engouffra. A l'abri d'un rocher vertical, il s'arrêta un instant et regarda en arrière.

« Ça suivait. » Le caïd le rejoignait, droit sur sa selle, la barbe au vent. Derrière lui, le large éventail des cavaliers déployés en fourrageurs gravissait la pente, au pas ou au trot, tout en tirant des coups de fusil qui n'étaient que poudre pour les moineaux mais entretenaient l'ardeur combattive, le sentiment de la force et le mouvement en avant. La fusillade ennemie s'énervait. De temps en temps, un homme s'affaissait sur sa selle, ballottait un instant et tombait. Quatre ou cinq chevaux démontés, affolés, prirent la tête, piquant droit vers le danger.

Satisfait, au total, Ardant relança Bel Ami d'une légère pression des genoux et d'une caresse du chasse-mouches. Il déboucha bientôt sur une espèce de plateau, une marche, où la pente s'adoucissait avant l'élan final vers le sommet. Il eut tout juste le temps d'apercevoir, à quelque deux cents mètres devant lui, grouillant dans un chaos de rochers éboulés, quelques burnous grisâtres qui tournoyaient. Une volée de balles l'entoura, dont le crachement de départ et le sifflement du passage se confondaient dans une même rage. Bel Ami s'effondra, projetant son

cavalier par-dessus sa tête. Ardant roula sur lui-même, plusieurs fois.

Il dut reprendre connaissance presque aussitôt. Le caïd était à quelques pas devant lui. D'un coup de cravache sur les antérieurs, il couchait brutalement son cheval, en même temps qu'il sautait à terre et il s'aplatit, mousqueton en main, derrière le corps pantelant et fumant de l'animal. Il se tourna vers Ardant, lui fit signe de le rejoindre. Le capitaine rampa vers le misérable abri.

Il allait l'atteindre lorsque la bête sursauta brusquement, tourna sur elle-même, les jambes raidies, et retomba sur le dos, flasque. Aucun des deux hommes n'avait entendu la balle qui venait de la tuer.

Cependant, les premiers cavaliers partisans atteignaient le terre-plein et poussaient de l'avant. Brusquement, les deux chefs qui s'apprêtaient à enfourcher deux chevaux démontés sentirent que l'on ne tirait plus sur eux, bien que la fusillade continuât, très vive, sur le piton. Brusquement, elle s'éteignit. Quelques minutes plus tard, une silhouette drapée dans un immense manteau rouge flottant se profila sur la crête.

— X... a gagné, dit Ardant avec dépit.

— Oui, fit le caïd. Ils ont décroché par ce petit ravin, là-bas. Nos bêtes sont fourbues. Il ne faut pas penser à les poursuivre.

Petit à petit, silencieusement, la *harka* se regroupait, y compris les chevaux démontés et leurs maîtres morts que l'on couchait et ficelait

par le travers de leur selle, bras et jambes pendantes.

— Tu m'as sauvé la vie, Hassan, dit Ardant.

— Je n'ai fait que te le rendre, assura le caïd. N'es-tu pas mon frère ? Il ne faut pas en parler.

Un complexe où entraient l'émotion des minutes intenses qu'il venait de vivre avec l'Arabe, l'étourdissement de sa chute sur la tête, un élan de reconnaissance et de confiance, entraîna l'officier dans la voie des confidences.

— Sais-tu que de mauvaises langues prétendaient que tu allais entrer en dissidence ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Hassan ne broncha pas. Il lissait sa barbe en inspectant l'horizon. Il daigna enfin répondre, à mi-voix, sans s'étonner ni s'indigner, comme on constate un fait :

— Oui. Tu as même prêté l'oreille à ces calomnies. Tu m'as de plus soupçonné d'avoir fait tuer ton amie la danseuse.

Ardant se tut.

— Voici le général qui arrive à son tour sur le piton. Il n'a pas perdu de temps, reprit l'Arabe.

***

La nuit protégeait la retraite des Branès. La *harka* de Hassan s'était arrêtée à l'abri d'un bois. Ardant et le caïd, dans la tente de ce dernier, achevaient un frugal repas de mil et de dattes. Le serviteur apporta une dernière tasse de thé et sortit. Sans transition, l'officier reprit la conversation personnelle interrompue dans la journée.

— Tu m'as fait un reproche d'amitié tout à l'heure. Mais pourquoi, de ton côté, ne m'as-tu pas dit tout ce que tu savais, ô mon frère ?

Hassan s'allongea sur sa couchette et son visage sortit de la zone de lumière du photophore.

— Nous avons mieux à faire que de parler de cela.

— Demain, peut-être serons-nous morts.

— Alors, qu'importe. Si nous rentrons un jour à Fez, je te parlerai de ce meurtre, mais pas avant.

Un brouhaha s'éleva à la porte de la tente. Des voix excitées criaient. Deux partisans poussèrent à l'intérieur un paysan berbère désarmé. Le nouveau chaouch de Hassan suivait, affairé.

— Maître, dit-il, les guetteurs viennent de prendre cet homme. Il rôdait autour du camp. Je l'ai interrogé. J'ai cru comprendre qu'à moins de deux heures de marche, vers Dahar, une fraction des Branès aux ordres du caïd Amaouch, serait prête à demander l'aman.

— Ton chef se plaint de ne pas avoir reçu de soumission, dit Hassan à Ardant. Il faut voir si nous pouvons causer avec Amaouch.

— Renvoyons l'homme, en le chargeant de dire à son maître qu'il peut amener le taureau demain matin (1), proposa l'officier.

Hassan secoua la tête.

---

(1) La soumission d'une tribu comporte un cérémonial dont l'essentiel est un sacrifice de bétail.

— S'il était déjà décidé, il l'aurait fait ce soir. Non. Il faut d'abord palabrer.

L'interrogatoire du dissident commença. Drapé dans son misérable burnous en loques, il se balançait sur ses jambes maigres en se grattant la tête obstinément baissée. On eût dit d'un grand échassier qui s'endort en s'épuçant. Intimidé ou méfiant, il ne répondit que par monosyllabes aux questions précises d'Ardant. Bien que l'officier connût les infinies nuances du « oui » indigène, qui peuvent tout exprimer, de l'affirmation à la simple probabilité et à la négation la plus certaine, le Français se sentait de plus en plus inquiet et indécis. Il fallut que le caïd mimât la colère pour que le Branès parlât enfin.

Oui, le caïd Amaouch, ruiné par la guerre, sa tribu affamée, voulait faire la paix avec les roumis. Oui, sans doute, ferait-il encore un *baroud* d'honneur, mais ce serait tout : oui, il causerait volontiers.

— Allons-y, dit le caïd dès que l'on eut emmené le Branès.

— Tu y crois ?

— Oui. Je connais Amaouch. Il n'est entré en dissidence que contraint et forcé, lorsque Abd-el-Krim occupa son territoire. Il croyait à la victoire des tiens. Aujourd'hui, il sait que nous entrerons chez lui demain et qu'il ne serait plus qu'un rebelle fugitif s'il ne retrouvait pas votre bienveillance. Il est trop de son intérêt de causer pour qu'il ne l'essaie pas. Il a envoyé l'homme lui-même, pour préparer les voies.

Ardant rit de bon cœur.

— Cette dernière raison me paraît bonne. Réveille les guerriers.

Mais l'Arabe secoua la tête.

— Tu sais bien que la poudre parle d'elle-même dans l'excitation de la guerre et qu'il est impossible de la faire taire lorsqu'on est nombreux. Amaouch a le sang vif. Une *harka*, c'est le *baroud* et, pour cela, il vaut mieux attendre le jour. Il faut barouder demain ou causer cette nuit même. Mais si tu veux causer, allons-y seuls, toi et moi.

— Tu sais ce que nous risquons ? se récria Ardant. Ce serait une folie d'aller nous mettre à la merci de cet homme que je ne connais pas.

— Moi, je le connais. C'est un fils de grande tente. Il nous considérerait, en tout cas, comme ses hôtes. Mais, après tout, il n'arrivera jamais que ce qu'Allah a décidé. S'il est écrit qu'Amaouch se soumettra, à quoi bon nous priver de repos. Dormons, mon frère.

— Attends, dit Ardant, il faut y réfléchir.

Il se prit la tête entre les mains, à la fois cruellement indécis et convaincu de la nécessité de prendre parti au plus vite pour sauvegarder son prestige aux yeux de l'Arabe qui l'observait avec une indifférence feinte. Oui, l'aventure était folle. Le renseignement était douteux, suspect. C'était peut-être un guet-apens classique, simple, bête. Le risque était non seulement une mort inutile, mais le supplice et un encouragement donné aux rebelles. Mais, si c'était vrai, on pouvait économiser un combat et provoquer une surprise décisive en lançant Amaouch, pressé de nous donner des gages, sur les arrières des forces

rifaines au contact. « Zut, assez », pensa l'officier, « inutile de m'appesantir sur des conséquences évidentes ; une seule chose importe : est-ce vrai ? » Il buta encore une fois contre l'inquiétant dilemme. Il était insoluble. Et pourtant il fallait agir. Que valait l'opinion d'Hassan ? Mais que valait Hassan lui-même ? Plus précisément, que valait, que pensait, que tramait Hassan dans cette nuit du 26 au 27 août 1926 ?

En se posant cette question à laquelle son esprit n'eut même pas le temps de formuler une réponse, Ardant sentit qu'un mouvement d'instinct avait déjà emporté sa résolution. Il se leva, confus d'avoir donné ce qu'il croyait être le spectacle de la pusillanimité des faibles. Il ne se douta jamais qu'il ne lui avait pas fallu plus de dix secondes pour prendre sa décision.

— Qu'on selle nos chevaux, caïd.

— C'est fait, répondit l'Arabe. Je savais que tu viendrais.

— Oui. Tu as raison. Je vais te dire pourquoi. C'est que nous sommes les plus forts et qu'on le sait. C'est ça, dans le fond, la politique.

Dehors, les chevaux, mécontents, piaffaient. Le capitaine glissa son revolver d'ordonnance dans sa poche droite, une boussole dans la gauche, ordonna au Chibani de prévenir le général s'il n'était pas rentré à quatre heures et sortit.

***

La nuit était très sombre. Ardant ne voyait plus le prisonnier Branès qui le guidait. Instinc-

tivement, il resserra d'un tour la corde qui reliait son poignet au cou du dissident, par un nœud calculé au plus juste. Attentif à repérer l'itinéraire suivi dans cette région inconnue, tous ses sens en éveil pour déceler l'approche du danger, il se taisait. La présence d'Hassan derrière lui l'énervant, il l'appela à son côté. Lorsqu'il fut évident que le fond de la vallée qu'ils suivaient était rectiligne, il empocha sa boussole et se tourna vers le caïd.

— Qui est Amaouch ?

— Je le connais bien. Une de ses sœurs est une de mes dernières épouses. Il est vif et orgueilleux comme un jeune tigre. Il fut l'ami de l'officier des renseignements de sa tribu, comme je suis le tien ; il l'a pourtant trahi. Il connaît bien votre force, mais aussi votre faiblesse, qui est de pardonner sans faire payer le prix de la faute. Sois très ferme avec lui puisque tu es le plus fort, mais ne le menace pas d'une justice plus forte que la vôtre. Tes paroles ne seront plus écoutées si le châtiment ne suit pas immédiatement la sentence.

— Tu es sage, ô caïd.

— En vérité, je le suis, Allah soit loué, constata tranquillement Hassan sans orgueil ni fausse modestie, puisque, après tout, il n'y était pour rien.

Ils se turent de nouveau. Ardant s'efforçait de ne pas penser. Tout était d'un calme et d'une paix qui semblaient impossibles après cette journée de chauds combats. Un de ces orages qui ne crèvent jamais en août alourdissait et

empoisonnait l'atmosphère. Un courlis dérangé s'envola lourdement en poussant un cri rauque. Quelque part, vers le nord, jalonnant la saillie d'un mont invisible, les lueurs rougeâtres d'un bivouac dissident clignotaient. Etait-ce à cinq cents mètres ? A cinq kilomètres ? Elles semblaient suspendues comme de faibles étoiles, dans un espace incommensurable et sans repères.

Ardant luttait contre la torpeur qui le gagnait. Arriverait-on jamais ? La corde se tendit et souleva son poignet. Il la saisit à pleine main. Mais le Branès s'était seulement retourné vers ses gardiens.

— On approche, dit-il.

Le hurlement lointain, lâche, peureux et plaintif d'un chien de bled lui répondit comme un écho. Le guide s'engagea sur l'amorce d'une piste et prit le trot tout en chantant à pleine voix une mélopée guerrière que la corde entrecoupait parfois brutalement, sans jamais l'arrêter. Ardant comprit qu'il s'agissait d'un signal de reconnaissance. Le sort en était jeté. Il lâcha le lien.

La piste s'élargissait en chemin. De loin en loin, derrière les cactus qui la bordaient, dans un rayon de la lune qui venait de se découvrir, le canon d'un fusil brillait. Les chevaux s'énervaient et prirent d'eux-mêmes le galop. L'officier consulta une dernière fois sa boussole. On arrivait devant une murette basse qui était l'enceinte rudimentaire d'un village fortifié. Les trois hommes la traversèrent par une brèche et s'arrêtèrent devant une hutte de pisé où veillait une lumière. Ils mirent pied à terre au milieu

d'un demi-cercle de guerriers brusquement surgis d'on ne savait où, calmes et silencieux. Un frisson parcourut l'échine d'Ardant. Sa visite était attendue. Une haute silhouette sombre s'encadra dans la porte.

— El Hadj Amaouch, je salue en toi le lion des Branès, s'écria le caïd. J'ai demandé au grand chef français, Ardant le Magnifique, de m'accompagner. Nous venons à toi d'un cœur pacifique et sans mauvaise pensée.

— Soyez les bienvenus, ô vous qui faites trembler les lions dans leur antre ! répondit Amaouch, qui était poli.

Ils entrèrent dans une assez vaste pièce presque complètement nue qu'éclairaient faiblement quelques torches fumeuses. Ils s'assirent sur un tapis, en face du Branès, autour duquel se rangea, debout, le conseil des anciens de la tribu. D'un rapide coup d'œil, Ardant parcourut leur cercle. Ils avaient visiblement souffert. Leurs djellabas flottaient sur des corps étiques ; les barbes incultes accusaient le ravinement des visages ; leurs regards convergeaient sur le Français, brillants de curiosité, fiévreux encore des passions de la guerre ; les ombres démesurément agrandies de leurs burnous aux capuchons levés oscillaient sur le mur en ombres diaboliques. Ardant eut quelques secondes de malaise. Il alluma une cigarette, minutieusement, puis releva la tête, le regard dur, plus calme et majestueux que jamais. Amaouch, qui l'observait en dessous, baissa les yeux.

C'était un grand gaillard très jeune, maigre et

nerveux. Son corps ployait en avant et ses épaules lâches avouaient sa lassitude et son inquiétude du moment. Mais ses yeux fuyants sous l'épaisse barre des sourcils et la bouche en trait de sabre accusaient la ruse et la méchanceté foncières.

— Nous avons parcouru le pays Branès, jadis un des jardins du Maghzen, commença Hassan, cordial et très à l'aise. Ce n'est plus que ruines. Mon cœur fraternel a souffert pour toi, El Hadj Amaouch.

— La colère est grande, chez les miens, contre ceux qui ont rejeté notre amitié, affirma sèchement l'officier.

La partie s'annonçait bien. Les anciens avaient baissé la tête. Amaouch soupira.

— Allah l'a voulu, dit-il d'une voix résignée.

— Oui. Mais il ne le veut plus. Il le montre en vous abandonnant à nos coups victorieux. Il n'y aura d'indulgence que pour les premiers qui rentreront dans la voie de l'obéissance.

Le chef rebelle dodelinait du chef, pensivement, sans colère ni révolte. Allons, son parti était pris, Hassan avait raison. Ardant précisa sa menace. Une obscure méfiance luttait encore en lui contre la joie. Tout allait trop bien.

— Demain, après que les voitures de l'air auront réduit en cendres vos villages, deux cents tonneaux à canon envahiront cette vallée et en feront un charnier.

Le bruit d'une galopade effrénée et de rauques hurlements interrompirent le débordement d'éloquence du capitaine. Dehors, une voix impé-

rieuse retentit, appelant Amaouch sur un ton de commandement et de fureur.

L'interpellé s'était redressé. Une lueur de crainte panique vacilla dans ses yeux. Les anciens semblaient transformés en autant de statues de sel, sauf l'un d'eux qui s'était mis à trembler de la tête aux pieds et murmurait, à intervalles réguliers, un nom dont Ardant ne pouvait arriver à saisir que la première syllabe : « Si. » En un instant, il s'était créé une atmosphère d'une tension insoutenable.

Le capitaine se leva, fit négligemment quelques pas de côté, s'adossa au mur, glissa la main droite dans sa poche, et de la gauche, acrobatiquement, prit une cigarette dans son étui et l'alluma. « Qu'il arrive n'importe quoi, mais tout de suite », pensa-t-il, et il attendit. Hassan vint se ranger à sa gauche ; ses yeux n'étaient plus que deux minces fentes dans lesquelles une lueur brillait, intense.

— Le nouveau chef de guerre d'Abd el Krim devant Taza, souffla le caïd. Attention !

— Tu le connais ? Qui est-ce ?

Le caïd se tut. Pourtant, il aurait eu le temps de répondre avant que la porte, brutalement poussée, ne vînt claquer sur le mur. Dans le rectangle bleu foncé de l'ouverture, surgit un homme drapé dans une longue *djellaba* blanche. Ardant ne vit d'abord que le mousqueton qu'il tenait dans la main gauche et qui tremblait. Rassuré, il leva les yeux sur la figure livide de l'intrus qu'un rictus de rage tordait. Il ne le reconnut pas instantanément, puis se refusa de

croire qu'il pût être l'ex-captif Youssef et, enfin, il se résigna au pire. Il était prêt.

Youssef fit quelques pas vers Amaouch et, d'entrée, l'insulta d'une étrange voix blanche, déformée par la colère.

— Chien, fils de chien, te voilà prêt, au premier échec, à renier tes frères de race, à trahir la guerre sainte et à cracher sur ton Dieu pour redevenir l'esclave honteux des roumis. Ils t'ont tendu ta pitance et, déjà, tu as le collier au cou et la langue pendante pour lécher la main qui te frappe avec mépris.

Amaouch avait blêmi. Son naturel, réveillé par l'outrage trop grave, l'emporta. Une effroyable colère intérieure le fit vaciller. En un instant. il n'y eut plus, face à face, que deux hommes primitifs prêts à s'entre-tuer. Ardant sentit que la partie n'était pas encore perdue.

Un poignard vola, que Youssef évita de justesse en s'écartant et qui disparut brusquement par la porte, dans la nuit. Comme la surface d'un lait en ébullition, après avoir débordé, retombe et se calme un instant, le premier geste de violence provoqua une brusque acalmie.

— Tu peux frapper, dit Youssef, je suis seul. Mais tu payeras ma mort de ce qui te reste d'un homme.

Hébété, Amaouch tremblait des pieds à la tête. Il n'eut pas le temps de répondre. Youssef leva la main droite, la paume ouverte se tourna vers le groupe immobile que formaient Ardant et Hassan et un rictus découvrit ses dents.

— Il était temps que j'arrive, dit-il. Qu'on arrête ces deux hommes.

— Laisse-moi faire, dit le caïd à Ardant qui s'apprêtait à sortir son pistolet. Il est jeune. Sa colère va le commander de nouveau.

— Eh ! l'homme, cria-t-il brutalement à Youssef, est-ce toi qui payeras, demain ? Est-ce ta tête à toi qui tombera ? Vous, les heureux mercenaires du tabor, toujours gras, bien nourris et bien vêtus, on ne vous voit que pour exciter les autres à la révolte. Mais dès que vos victimes sont écrasées, vous regagnez le prudent abri de vos lointaines montagnes. Qu'es-tu donc, enfin, pour parler sur le ton du maître à des chefs dont tu ne devrais être que le domestique, toi, galopin pouilleux ?

Amaouch hésitait encore. Il avait fait un pas vers Hassan dont la diatribe l'ébranlait. Il s'arrêta, les bras ballants.

Youssef, dont la fureur éclatait, s'adressa d'abord à Hassan.

— Toi, l'homme aux cent visages, tais-toi, tu es déjà mort, lui dit-il.

Puis, au chef dissident :

— Je parle au nom de l'émir. Arrête ces deux hommes.

— Où est l'émir ? demanda Hassan en éclatant de rire.

Youssef se dressa de toute sa taille et, sur un ton d'incantation fervente et solennelle, commença l'appel religieux décisif.

— Nous sommes tous musulmans. Mes frères, chassez les chrétiens hors du pays. Que les Branès

qui ont foi dans Allah se rangent derrière moi pour la guerre sainte...

Ardant sentit que, dans la minute qui allait suivre, tout serait fini. Il bondit en avant et trouva une nouvelle diversion.

— Ainsi, cria-t-il véhémentement, tu pousses les Branès à se révolter contre leur chef. Les Branès derrière toi ? De quel droit ? Qui t'a fait leur caïd ?

Le coup porta. Amaouch, surpris par cet aspect de la situation qu'il n'avait pas envisagé, réfléchissait. Ses hommes le regardaient, indécis. Alors, Ardant se mit à parler et à agir sous l'influence d'une force intérieure irraisonnée. Quinze ans de bled, de contact et de vie commune, de luttes et de palabres avec ces hommes, d'observations et de méditations quotidiennes avaient fait passer son intelligence des affaires indigènes au stade supérieur de l'instinct. A cet instant précis où réfléchir était se suicider, il se sentit porté par ses réflexes.

Il s'avança au centre de la pièce, seul, au milieu des indigènes qu'il dominait d'une bonne tête, dégrafa son manteau et le jeta par terre d'un geste théâtral. Le cercle des dissidents s'élargit. Il leva le bras d'un mouvement impérieux. Tous le regardèrent, muets, médusés. Les mâchoires serrées, le menton projeté en avant et les yeux enflammés de colère, il les fixa comme un dompteur ses fauves. Et le miracle de la race blanche commença. Aucun, même Youssef, n'osa bouger. Ardant pointa brusquement un doigt sur ce dernier qui recula d'un pas.

— Cet homme vous ment, comme il vous a toujours menti depuis trois mois. Où sont les victoires escomptées, les villes promises : Taza, Fez ? Où est le butin, où sont les captives blanches aux yeux bleus qui devaient fleurir vos harems ? Vous voici, pâles et décharnés comme des cadavres. Il sait bien, lui, qu'il n'a aucune pitié à attendre de nous, car il a lâchement tué un homme qui dormait. (Youssef sursauta et resta bouche bée.) C'est un vulgaire assassin. Son maître sait que nous ne lui ferons pas grâce, à lui non plus. Tous deux veulent donc prolonger une lutte inutile, ils n'ont plus rien à perdre. Ils sont condamnés à mort et veulent vous entraîner dans leur perte. Ah ! Vous vous êtes fiés trop longtemps à notre mansuétude. Je vous le dis solennellement...

Le capitaine s'était mis à hurler. D'un moulinet du bras horizontal, il fit mine de faucher les têtes du cercle des anciens qui frémirent. L'un d'eux gémit. Des dents claquèrent.

— Je vous le dis solennellement au nom du maréchal Lyautey, c'est aujourd'hui la dernière occasion que vous ayez de redevenir nos protégés. Demain matin, vous serez pardonnés. Demain soir, vous seriez livrés aux femmes de nos fidèles partisans. J'ai dit.

Il se tourna vers Amaouch et ce geste fut fatal. Se libérant de l'espèce d'hypnose que lui imposait l'extraordinaire prestige physique de l'officier, Youssef leva sa carabine et tira sans viser, ni épauler. Hassan, puis Amaouch tombèrent. Faisant demi-tour, Ardant trouva, braqué

sur lui, à quelques mètres, le canon de l'arme de l'Arabe. Il se jeta par terre sur le flanc gauche, afin de pouvoir sortir son pistolet de la poche droite. La carabine s'abaissa, hésita, se releva. Youssef faisait un bond en arrière. Pendant une fraction de seconde, Ardant l'eut dans l'axe de son pistolet, les yeux dans les yeux, mais lui non plus ne tira pas. Quelque chose d'indéfinissable arrêta son doigt sur la détente qui jouait déjà. L'Arabe disparut dans le carré de ciel indigo que découpait la porte.

Quelques coups de feu retentirent encore, dehors. Un cheval prit un furieux départ au galop. Le bruit décrut, s'étouffa, puis s'éteignit.

Ardant se précipita sur Hassan. Il était mort sur le coup d'une balle en plein cœur. Quant à Amaouch, il râlait et entra bientôt dans le coma. Il n'y avait rien à faire.

— Qui commande, ici ? demanda l'officier.

— Je suis le frère d'Amaouch, dit un des Branès. Ses fils sont tous des enfants en bas âge.

D'un regard circulaire, le capitaine consulta les notables dont aucun n'intervint.

— L'officier des Affaires Indigènes de la Tribu examinera tes droits plus tard. En attendant, tu seras le chef, par mon ordre. Rassemble tes guerriers et jette-les à la poursuite de la *harka* régulière du prétendu émir. Nous mesurerons notre indulgence au nombre de têtes que tu apporteras. Ne te trompe pas de têtes. Prends-les bien où il faut. Je serai là. Va.

On recouvrait d'un burnous le corps d'Hassan.

Son visage était calme, comme étonné. Ardant se recueillit un instant devant lui. Il eut une pensée de désespoir. L'Arabe emportait dans la tombe le secret de la mort de Flor de Mayo qu'il allait, sinon totalement, au moins en partie révéler. Mais l'officier oublia ses griefs pour ne plus penser en cette minute qu'au compagnon de tant de barouds, au guerrier résolu, et à l'allié de bon conseil qui venait de mourir pour une cause dont personne n'eût pu dire avec certitude ce qu'elle était pour lui, en condottieri.

CHAPITRE IX

CAFARD

L'intervention opportune de la première fraction ramenée par Ardant avait déclenché un de ces revirements dont la brusquerie et la puissance de contagion sont une des caractéristiques de l'Islam. Les derniers rebelles de la Confédération des tribus Branès faisaient leur soumission.

Pour frapper les esprits, le général avait choisi comme théâtre de cette apothéose, le marabout de Sidi Youssef, lieu saint et centre de pèlerinage. A l'ombre d'un olivier, le képi triomphalement incliné sur l'oreille, il s'était négligemment assis sur sa canne de chasse, entouré de son état-major. Autour de lui se déployait un large demi-cercle de troupes destinées à marquer sa puissance. Toutes les unités de sa colonne mobile y étaient représentées car il était juste que toutes soient à l'honneur, après avoir été à la peine. Dans le fond, les sommets proches du Djen Nehir et du Djebel Amsefft, dorés par le soleil, fermaient le tableau.

Le cortège des ex-rebelles déboucha des fonds de l'oued Marlicha et gravit la rude pente sur les flancs de laquelle le vainqueur, calme et immobile comme il sied, l'attendait. En tête, tout

seul, à pied, marchait le caïd des caïds de la région. Si c'était, pour lui, un calvaire, personne ne le saurait. Ses épaules ne pliaient pas et son visage était fier, comme il convient à celui dont Allah s'est détourné mais que sa volonté seule a vaincu. A sa suite, la foule hirsute et dépenaillée des burnous gris poussait devant elle quelques bœufs et moutons aussi étiques que leurs propriétaires. Les bêlements et les meuglements troublaient seuls le silence de cette scène solennelle.

A vingt pas du général, le caïd s'arrêta. Il porta la main à son front, à ses lèvres et sur son cœur, s'inclina profondément et attendit. Le général ne se pressait pas. Sans doute réfléchissait-il encore au parti qu'il allait prendre ? Sa décision n'était peut-être pas mûre ? Il planta son képi droit sur ses yeux et parut méditer profondément. Il se pencha vers son chef d'état-major, comme pour lui demander son avis.

— Laissons-le mariner un peu. Il s'en souviendra plus longtemps, dit-il.

Enfin, il fit un pas en avant, salua très poliment le caïd qui se releva. Sur un signe condescendant du chef français, les couteaux jouèrent et, les jarrets tranchés net, les malheureux animaux s'affaissèrent. Un autre signe et des *mokhaznis* sortirent du rang et les achevèrent. Vainqueurs et vaincus se mêlèrent. Un ex-dissident, vieillard à tête de bandit, venait de reconnaître deux de ses neveux parmi nos auxiliaires, et ils échangeaient amicalement les nouvelles de la famille. Un autre montrait fièrement les cica-

trices de blessures anciennes et récentes et s'embrouillait dans la classification de celles qu'il avait reçues en servant pour ou contre les Français. Une atmosphère d'armistice heureux s'était établie en un instant. Des rires fusaient à l'endroit même où, quelques jours plus tôt, ces hommes s'entretuaient. Un cercle respectueux s'était formé autour des chefs.

— Il me semble que tu boites légèrement, caïd, dit le général. Es-tu fatigué ou blessé ?

— Blessé.

— J'espère que tu te remettras très vite. Je t'enverrai mon toubib. Il est meilleur que le tien. Tu le sais. Nous attaquerons les Senhadja, les Marnissa et les Gzennaïa la semaine prochaine. Tu seras à l'avant-garde. Tu as de vieux comptes à régler avec eux. Je te fais confiance.

La raideur de l'Arabe céda, d'un seul coup, et, pour la première fois depuis le début de la scène, il livra son regard au Français.

— Tu peux compter sur moi, dit-il.

***

Les troupes du service d'honneur s'étaient disloquées et regagnaient leurs campements. L'adjudant Schmidt arrêta sa section pour une pause, près d'un douar abandonné. Evitant les *mechtas* pouilleuses, les gradés se couchèrent sur le sol que mouchetait l'ombre des maigres branches de quelques orangers. L'air était si calme que ces taches elles-mêmes semblaient immuablement fixes. Des oiseaux écrasés par la chaleur, alouettes à

huppes et éclatants chasseurs d'Afrique, dormaient dans les arbres, à portée de la main des hommes. On entendait, par intermittences, le clapotis fatigué d'une source. Seule, la vitalité du caporal Schmidt résistait à l'oppression du soleil de midi. Il bavardait.

— Vous avez vu, tout à l'heure, mon adjudant ? Le général a retourné le bicot à tête de prophète comme un gant usagé. Ils causaient comme une paire d'amis qui se retrouvent après les vacances. Je commence à comprendre les Affaires Indigènes.

— Taisez-vous donc, grommela l'adjudant, dont la mauvaise humeur éclatait. Vous êtes fatigant.

Le jeune homme n'insista pas. Il venait de cueillir une superbe orange, qu'il épluchait, avec la hâte gourmande d'un gosse. Il y mordit à belles dents, fit aussitôt une grimace comique et cracha avec dégoût.

— On voit que vous débarquez du dernier bateau, fit l'adjudant, qui ne put s'empêcher de rire. Mais ne craignez rien, ces oranges amères sont une excellente purge.

— Oui, dit Haubitz, rêveur, c'est l'image de ce pays. Pour celui qui ne fait que passer, la magie du soleil magnifie tout. Mais si l'on reste, on découvre vite que tout n'est qu'aridité, pouillerie, saleté. Ensuite, on se console en pensant qu'une épreuve n'est jamais perdue puisque, au moins, elle trempe le caractère pour les luttes de l'avenir.

— L'avenir ? Les luttes ? soupira l'adjudant. Il se tut comme accablé.

— Je ne comprends pas ce qui vous arrive,

dit le caporal. Après tout, nous venons d'avoir du bon sport pendant quinze jours. Pourtant, votre cafard s'est accru de semaine en semaine et, ma parole, vous devenez neurasthéniques.

Deux cavaliers de goum qui avaient mis pied à terre s'approchèrent de la source, d'un pas lent et majestueux. Leurs chevaux, dont ils ne s'occupaient pas, les suivaient. Hommes et bêtes s'abreuvèrent, sans s'occuper les uns des autres. Lorsque les guerriers eurent fini, ils sifflèrent. Les chevaux se redressèrent, se rapprochèrent et, dès que les cavaliers furent en selle, partirent de leur galop instantané et infatigable.

— Biblique, dit l'adjudant. Splendide.

— Oui, affirma le caporal. C'est une bande de ces gens-là qu'il faudrait avoir sous ses ordres pour faire son expérience des hommes et du commandement. Une unité européenne, coulée dans le moule d'une discipline rigide qui étouffe les personnalités, on peut à la rigueur la commander avec ses galons. Mais pour faire marcher ces Arabes primitifs et anarchiques, il faut... tout : prestige personnel, diplomatie, ruse, preuve constante de supériorité de chef...

— Allons donc, protesta Haubitz, on n'a jamais vu une chiffe commander longtemps une unité de Légion.

— J'exagère, avoua le jeune homme, après réflexion. Mais vous conviendrez pourtant que ce capitaine Ardant, par exemple, a dû vivre plus d'aventures dans la seule nuit où il a conquis cette fraction Branès que nous tous réunis en

vingt barouds. Quelle vie passionnante ! Quelle chance ont ces gens-là !

— Vous croyez-vous l'étoffe d'un nouveau capitaine Ardant ? demanda l'adjudant avec un sourire légèrement ironique.

— Je ne le sais pas, mon adjudant. Mais je voudrais essayer.

— Bien répondu, jeune homme. C'est dommage que l'occasion soit perdue.

Le silence, de nouveau, régna.

— En somme, vous n'êtes pas curieux, caporal, dit l'adjudant, après un long temps. Après vous avoir promis une confidence, depuis quinze jours je me contente de prononcer de temps en temps quelques paroles sybillines et vous ne me demandez jamais d'explication complémentaire.

— Mettons que je sois discret, mon adjudant, et... et que je n'aie pas besoin d'explication complémentaire.

L'adjudant se redressa brusquement. Il s'assit et fixa son subordonné avec une curiosité non dissimulée.

— Vous m'étonneriez beaucoup. Que voulez-vous dire ?

— Voyons. Je ne suis pas idiot. J'ai parfaitement compris le but que vous poursuivez ici : fomenter une révolte dans le bataillon, en prendre le commandement et le jeter contre les Français. Je m'empresse de vous dire que, personnellement, je n'y vois aucun inconvénient.

— Le côté moral étant ainsi réglé, dit l'adjudant en ricanant, parlons un peu des aspects matériels de cet hypothétique projet. Admet-

tons donc un instant que vous ayez deviné, caporal. Vous rendez-vous compte que je serais fou à lier ?

— Je me rends compte que vous avez renoncé à votre dessein. C'est cela qui vous ronge et vous mine en ce moment. Mais, il y a un mois ou deux, votre projet n'était pas une folie. La Légion comprend trois quarts d'Allemands...

— Croyez-vous ? Il faudrait encore savoir ce qui l'emporte en eux, de l'Allemand ou du Légionnaire. A mon avis, caporal, c'est le Légionnaire. Ils sont individuellement très dévoués à leurs magnifiques officiers et conquis par une discipline ferme et compréhensive. Ils sont pris par la mystique de la Légion que ces Français ont su créer, cette espèce de religion de la bravoure et de l'orgueil à laquelle vous-même, caporal Schmidt, aristocrate sceptique, êtes sensible.

— Je ne vous critique pas, reprit l'adjudant en soupirant. Moi-même... je n'ai jamais pu entendre raconter *Camerone* (1) ou réciter l'ode du capitaine de Borelli « A ses hommes, qui sont morts » sans être, pour quelque temps, capable de n'importe quoi. Hein ? Qu'en dites-vous ?

— Encore un examen, dit le caporal en souriant. Je vais donc préciser les subtiles pensées que vous avez conçues, dans le temps. Normalement, oui, mon adjudant, ce projet serait voué à l'échec et au ridicule. Mais si Abd el Krim avait pris Fez ? Représentons-nous un bataillon, un soir de *baroud* malheureux. Il ne reste plus qu'un

(1) Combat légendaire de la Légion au Mexique.

ou deux officiers, blessés peut-être. On est en pleine retraite à travers la Chaouïa, vers la mer. On a faim, soif. On est battu. Chaque soir, près de la murette, un camarade déserteur vient crier : « Joignez-vous à nous ; on vous couvrira d'honneurs ; on vous donnera des terres, vous choisirez votre femme ou vos femmes dans les tribus fidèles aux Français ; nous serons les conseillers du Gouvernement, les chefs de l'armée et les colons de ce pays. C'est nous les caïds. » On lui tire dessus. Il revient. Un soir, enfin, on est encerclé. Et vous vous dressez...

— Taisez-vous, Schmidt.

L'adjudant avait crié. Les mains croisées derrière le dos, la tête nue malgré la violence du soleil, il arpentait à grands pas, furieux, le petit jardin abandonné.

— Fermez ça. C'est fini. Dans quinze jours, un mois, Abd el Krim sera pris.

Il ricana.

— Et c'est peut-être moi qui le prendrai.

— Mon adjudant, dit le caporal, ce que vous allez prendre, c'est une insolation. Permettez...

L'adjudant ne l'écoutait plus. A coups de sifflet rageurs, il rassembla sa section et la remit en marche sur le ruban grisâtre de la piste étroitement resserrée dans le chaos des collines pelées. Un avion qui revenait de quelque mission en pays dissident survola la petite colonne. Il était très bas. On distinguait nettement les bustes du pilote et de l'observateur qui faisaient des signes de la main. Tout à coup, l'appareil piqua droit, vertigineusement, presque à la verticale

de chute libre d'une pierre. Il grossit à vue d'œil et, bruyant, énorme et menaçant, s'encastra dans la faille du petit col que la tête de la troupe atteignait. Ses deux ailes frôlèrent les deux versants de l'entaille, à les toucher, et ses roues rasèrent tangentiellement la piste, à moins de vingt mètres devant la section dont les hommes s'étaient jetés par terre. Avant que le premier se fût relevé, l'avion avait déjà redressé acrobatiquement et montait en chandelle.

— Leurs aviateurs sont imprudents, constata l'adjudant, réprobateur.

Tout en calmant un mulet de mitrailleuses qui ruait encore de frayeur, le caporal Schmidt éclata de rire.

— Certes, répondit-il, sinon, ils seraient clercs de notaire. Mais c'est tout de même un peu fou de jouer ce petit jeu-là avec un vieux coucou de Bréguet 19. Je ne l'oserais pas.

L'adjudant regarda son subordonné avec curiosité et, d'un signe, l'appela près de lui, en tête du détachement qui se remettait en marche.

— Etes-vous donc aviateur ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai été rayé du personnel navigant sous le prétexte stupide que j'étais dyschrome pour le vert. Les toubibs craignaient que je confonde la mer Rouge avec une prairie. Je me demande si beaucoup de nos anciens as de guerre trouveraient grâce maintenant devant les commissions médicales. Je suis un bon pilote.

Le supérieur prit une brusque décision.

— Tout ce que vous avez dit tout à l'heure est exact, y compris l'impossibilité actuelle de

réaliser mon projet. Je n'ai donc plus besoin de vous ici. Je vais vous donner une chance de courir une aventure individuelle intéressante. On demande des gradés pour faire l'instruction du nouveau fusil-mitrailleur à Fez. Vous irez. Vous disposerez là-bas d'une petite maison que j'ai louée et dont le propriétaire, Fred, le barman du Maroc-Hôtel, vous donnera de mes nouvelles. C'est tout ce que je puis vous dire en ce moment.

— Heureux de servir sous vos ordres, mon adjudant, fit le caporal en esquissant un garde-à-vous.

CHAPITRE X

AMOUR ?

On n'entendait que le gai clapotis du jet d'eau, ce luxe, dans le jardin et, au loin, étouffées, par bribes, les psalmodies d'un muezzin dont la voix merveilleusement grave ajoutait encore à l'impression de paix de ce beau soir de Fez. La reposante fraîcheur entra dans la pièce par les fenêtres ouvertes sur les plates-bandes de jasmins. Deux tourterelles s'y abattirent, lissant leurs plumes et roucoulant, comme ivres de parfums.

Buby, qui sommeillait, sa tête sur l'épaule nue du caporal Schmidt, frissonna, s'éveilla et sourit au plafond.

— Comme on est heureux ! dit-elle.

Elle bâilla, se retourna sur l'autre côté d'un lent mouvement paresseux et s'alanguit dans la douce fatigue de son corps.

— J'ai faim, dit Schmidt en s'éveillant.

— Rudy... toi... grossier personnage, ne peux-tu attendre ?

— Soit, cinq minutes, mais ne t'endors plus, chatouille-moi, parle, fais quelque chose. Tu m'aimes ?

— Imbécile.

— Pourquoi m'aimes-tu ?

— Sais pas. Quand je t'ai vu entrer au Maroc-Hôtel, il y a quinze jours, avec ton crâne rasé, ta balafre, ta sale barbe blonde, ta défroque de simple légionnaire... tu m'as plu. C'est tout.

— Pourquoi ?

— Le sais-je ? Tu t'es assis, seul, calme, muet. Tes yeux ne me quittaient pas. Il y avait en eux tant d'ardeur... et quand nous avons dansé ensemble, ton corps tremblait. Mais tu vas être gentil et couper cette sale barbe.

— Peux pas. J'ai le menton fuyant. Dis donc, si c'est tout ce qui t'a frappé en moi, nous sommes ici quelques dizaines de milliers capables de t'offrir ça. J'ai de la chance, ou bien il doit y avoir autre chose.

— Tu m'embêtes.

— Cherche, c'est important.

— Eh bien... c'était tout, ce soir-là.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? Il faut que je m'en aille gagner ma vie en faisant mon numéro au Maroc-Hôtel.

Elle bondit hors du lit et revint un instant plus tard, vêtue d'un léger tailleur de tussor crème, qu'égayait un simple bouton de rose rouge vif passé à la boutonnière.

— Au revoir, pacha, dit-elle gaiement à Schmidt en se penchant vers lui.

Il ne lui répondit pas. Il ne la regarda pas. Il était resté couché sur le dos, les yeux accrochés quelque part dans le vide. La nuit tombante mettait des coins d'ombre dans la pièce. Il y

entra, avec un dernier rayon de soleil, une bouffée du parfum exacerbé des jasmins qui allaient se refermer et s'éteindre. Et tout fut noir, en un instant.

Buby sentait en elle une souffrance confuse. Son entrain brusquement fauché, elle s'assit au pied du lit et alluma une lampe de chevet qui éclaira la figure morne et sombre du jeune homme, enfoncé dans quelque rêve triste.

— Rudolf, qu'est-ce qu'il y a ?

— Allons, tu le sais bien, dit-il. Je ne peux pas supporter que tu fasses ce métier dans ce bastringue.

Il se leva, avec des gestes brusques, claqua la porte du cabinet de toilette où retentirent des bruits de verre cassé et de jurons tudesques. Buby se mit à pleurer. Lorsque son amant revint, elle était encore effondrée sur le lit, sanglotant. Il s'assit près d'elle.

— Allons, dit-il, l'aventure, nous deux, c'était magnifique. Mais dès que je t'ai aimée, j'ai souffert. Chaque heure de cette vie qui m'enchantait les premiers jours est devenue un supplice. Quant à l'avenir, il est pire, sans issue. Et je n'ai pas un sou.

La tête blottie contre la poitrine de l'homme, Buby se calma et se mit à rêver tout haut.

— Je le sais bien. Et c'est parce que nous avons été... ceux que nous avons été et que nous nous rencontrons, toi mercenaire et moi entraîneuse de dancing, que nos sensibilités se sont accrochées et qu'est née cette tendresse dont nous n'avions pas besoin. Tu me demandais, tout à

l'heure, pourquoi je t'aime. C'est que toi seul m'a aimée, au milieu de ces Français légers, réalistes et cyniques pour qui je ne suis qu'une... Tu commences à redouter la séparation ? Moi, j'y ai pensé tout de suite, la première fois que je me suis réveillée dans tes bras. Tiens. Avant que tu ne viennes, je me droguais, par lassitude, dégoût de tout. Dès que je t'ai connu, je n'y ai plus pensé, je n'en ai plus eu besoin ; tu ne peux pas savoir...

Il l'interrompit avec rudesse :

— C'est fait. N'y revenons pas. Mais je ne te vois pas trempant la soupe, mouchant nos gosses et m'attendant dans une chambre meublée de sous-officier. Or, c'est tout ce que je peux t'offrir.

Elle se leva d'un bond et, désespérée, cria :

— Tu veux me quitter... c'est ça ?... Dis-le.

Il éluda la réponse.

— J'avais d'autres espoirs en venant à Fez. Mais trois semaines ont passé, déjà, et rien ne s'est réalisé. Bientôt mon stage sera fini et je rejoindrai mon unité.

— Des espoirs ? Lesquels ?

Il écarta la jeune femme et la regarda longuement avec une expression froide et rude, rancunière, presque hostile. Il hésitait.

— Tant pis, dit-il enfin. Je n'aime pas ce que je vais faire. J'espère que tu ne m'obligeras pas à le regretter. Voici. J'ai rencontré, sur le front, une cellule organisée d'officiers allemands servant à la Légion. Ils poursuivent un grand dessein. Ils ont confiance en moi. Leur chef m'a envoyé

ici pour y recevoir une mission. Depuis que je t'ai rencontrée, ce que j'en attends, ce n'est plus l'aventure, mais l'indépendance pécuniaire pour nous deux. Après tout, un homme comme moi, prêt à tout, doit avoir son prix.

La surprise et l'inquiétude que les premiers mots du jeune homme avaient éveillées sur le visage de Buby firent place, brusquement, à une espèce de soulagement.

— Leur chef ? L'adjudant Schmidt ? demanda-t-elle.

— Oui, mais, grands dieux, comment le sais-tu ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela tout de suite ?

— Demande-moi plutôt pourquoi je t'ai confié ce secret qui ne m'appartient pas. C'est que je t'aime à en crever.

Elle rit, sans gaîté.

— Sois tranquille. Une confidence de toi, sur un tel sujet, faite dans la chambre où Metze a été tué, ce sont deux raisons de plus qu'il n'en faut pour me laisser plutôt arracher la langue que d'en parler.

— Sais-tu donc pourquoi et comment Metze a été tué ?

Elle haussa les épaules d'un air impatient et agacé.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Laisse-moi réfléchir. Tiens, je n'irai au Maroc-Hôtel que pour mon numéro, ce soir. Tant pis. As-tu de quoi me nourrir ?

En un tournemain, il déploya une table de

bridge, y dressa un dîner froid et attaqua, d'un appétit intact, un reste de poulet. Elle se taisait, absorbée par ses pensées, mais toute trace de son découragement avait disparu. Les essais de conversation de Schmidt tournèrent court.

— Je t'aime tant, dit-elle enfin, en pelant une orange avec des gestes décidés, que je t'aurais préféré banquier ou supporté marchand de cacahuètes. Je t'aimais trop pour prendre la responsabilité de te lancer dans de telles aventures. Mais, après tout, puisque c'est notre seule chance, il faut la courir.

Schmidt sursauta, inquiet.

— Ma petite Buby, j'ai respecté ton silence. Mais j'exige, maintenant, de savoir ce que tu penses. Tu sembles être bien au courant de ces intrigues où je n'aimerais pas te savoir mêlée.

— Rudy, mon chéri, quoi que tu fasses, je ne te dirai rien avant deux jours. Je te demande de me laisser carte blanche. Je construirai, pour nous, un avenir possible. Fais-moi confiance, chéri.

Elle était redevenue très douce, très tendre. Du bout des doigts, par-dessus la table, elle lui envoya un baiser.

— Dis-moi seulement, exactement, à qui on t'a adressé, à Fez, et en quels termes.

— Schmidt m'a remis, pour Fred, une lettre ouverte que j'ai naturellement cachetée tout de suite. Je ne sais rien de plus.

— Ça suffit. Viens ici demain, dès la fin de ton service. Tu recevras sans doute la visite de

notre célèbre barman vers cinq heures et demie. Tu joueras l'étonnement.

— Bien... patronne. Sont-ce là tous les ordres ? Est-ce toi qui vas me procurer une situation brillante ?

— Peut-être. Ecoute, Rudy chéri, la vie est belle, elle sera belle. Ce soir, je n'irai pas du tout au Maroc-Hôtel. Et zut pour tout le monde.

Elle sauta sur ses pieds et s'étira, les bras ouverts, le visage rejeté en arrière. Sa poitrine tendit la soie de sa blouse. Schmidt lâcha son verre qui se renversa sur la table et le vin s'écoula, goutte à goutte, sur le beau tapis de haute laine blanche.

***

Schmidt consulta le réveille-matin qu'un beau soir Metze avait remonté inutilement. 5 heures 1/2. Il posa un peu nerveusement le livre qu'il lisait sans en rien comprendre. On frappa à la porte.

— Chérie, cria-t-il d'un ton joyeux assez bien imité, quelle discrétion farouche. Etes-vous fâchée?

— Non. Elle n'est pas fâchée, dit Fred en entrant. C'est vous qui le serez, à ma vue.

— Ciel ! Le propriétaire, bouffonna Schmidt. Serait-ce le terme ?

— Je ne viens pas à titre de propriétaire, mais en homme du monde, si vous voulez bien me passer cette prétention.

— C'est bien gentil, mon cher Fred, mais vous tombez mal. A tout autre moment, je serais

ravi, mais j'attends le Résident général... Le protocole exige...

— Son Excellence ne viendra pas avant six heures. Allons, n'ayez pas cet air déçu et inquiet. Elle va très bien et vous aime toujours. Je vous envie de pouvoir pâlir et souffrir pour si peu. Ah ! jeunesse ! comme on dit dans les livres. Que lisez-vous là ? Nietzsche ? Bigre. Voilà qui vous pose un homme.

— Oh ! vous savez, c'est ce que j'ai trouvé ici de plus frivole.

— Oui, les occupants se suivent et ne se ressemblent pas. Pauvre Metze !

Fred s'était carré dans un confortable fauteuil. Il tourna son visage blafard et lunaire, où veillait la lueur froide de ses yeux bleus rusés, vers le jeune homme, dont l'impatience l'amusait.

— Allons ! Ce que j'ai à vous dire tient en trois phrases. Pressons-nous donc. Il paraît que Buby et vous avez découvert que vous ne pouvez plus vous passer l'un de l'autre. Je ne suis pas indiscret, puisqu'elle s'est confiée à moi.

— Ne riez pas, Fred. Cette femme serait ma revanche sur la vie.

— Bien. Voici de quoi finir votre mois dans une atmosphère sereine. Si ça ne suffit pas, prévenez-moi.

Le barman sortit deux billets de mille francs d'un portefeuille crasseux, les posa négligemment sur la table et se leva.

— Les trois phrases sont prononcées. Au revoir.

Interdit, le caporal le laissa atteindre la porte

avant que de pouvoir protester. Il le rappela, sur un ton irrité et stupéfait.

— Fred ! Dites donc ! Quelle est cette comédie ? Croyez-vous que j'accepte de l'argent dont je ne connais pas la couleur ? Que vous a-t-elle dit ?

— Ta, ta, ta. Rien de plus que ce que je vous ai rapporté. Je me suis pris d'une affectueuse sollicitude pour votre jeune amour, et...

— Vous avez vraiment une tête à cela. Cessons de plaisanter. J'ai besoin d'argent, en effet. Mais de beaucoup plus que deux mille balles. Asseyez-vous. Et même deux mille balles, je ne les accepte que donnant, donnant. Je donnerais... beaucoup depuis quelque temps.

— On n'est pas plus franc, monsieur.

— Mais je n'emprunte pas, car je ne pourrais pas rendre. Le papier que je vous signerais n'aurait aucune valeur. Je n'ai plus de banquier. Et quant à ma famille... les adresses que je pourrais vous donner sont celles de cimetières.

— Mais... ça suffirait, monsieur Schmidt.

Il y eut un temps de silence.

— Je ne vous comprends pas, reprit le jeune homme. Je vous dis que je n'ai plus de fortune et plus aucune espérance.

— Non. Vous ne me comprenez pas. Faites un effort. J'ai horreur de la précision. Il me suffirait de connaître votre identité d'une manière certaine pour avoir avec vous un autre genre de conversation, celui que vous souhaitez, où nous mettrions tous les deux quelque chose sur la table, d'égal à égal, donnant, donnant, comme vous dites.

— Ce que vous exigez là est dur, dit gravement Schmidt. C'est tout ce qui me reste.

— Certes. Mais dans un contrat d'engagement à la Légion où l'on ne vous demande que d'être discipliné et brave, physiquement, pour une solde limitée, Schmidt peut suffire. Entre nous, ce n'est pas possible. L'offre et la demande sont si différentes, n'est-ce pas ? Décidez-vous.

— Je vous donnerai une réponse dans quarante-huit heures. En attendant, reprenez l'argent.

— Non pas. Gardez. C'est une bagatelle qu'en aucun cas je ne vous rappellerais le premier.

Schmidt rougit, froissa les billets, les roula en boule, les fit sauter en l'air, longtemps.

— Non, décidément, dit-il, et il laissa retomber les papiers sur la table.

— Ce sera donc pour la femme de ménage. Au revoir.

A la porte, Fred se retourna.

— Il paraît que vous avez été aviateur ?

— Oui.

— Beau métier. Voyez-vous, ce qui me rend si curieux de vous, si nerveux avec vous... si... disons-le, si méfiant, c'est cette impression que je vous ai déjà rencontré quelque part. Où ? Quand ? Comment étiez-vous habillé ? Que faisiez-vous ? Aviez-vous déjà cette balafre qui vous...

— ...défigure.

— Qui vous change, certainement. Que vendiez-vous ?

— Pas de cocktails, Fred, en tout cas.

— Il n'y a pas de sot métier. Vous le savez bien, vous qui avez dit un jour, paraît-il, que vous vous feriez vidangeur si cela pouvait servir une cause abstraite qui vous est chère. Cela m'a beaucoup frappé. Et moi, est-ce que je vendais déjà des cocktails quand nous nous sommes rencontrés ?

— Oui.

— Tiens, dit Fred en sursautant. Quand était-ce ?

— Mais... il y a quinze jours, quand je vous ai apporté cette lettre de l'adjudant Schmidt.

— Ah ! Vous êtes bien sûr ? Oui. Tant mieux. Dans un certain sens... j'aime mieux que vous me répondiez ainsi. Pourquoi ? Parce que si nous nous étions vus dans des circonstances que vous auriez une raison de me cacher, vous essayeriez de m'endormir en insinuant que c'était peut-être à Casablanca, à Berlin, ou en Chine.

Il réfléchit et reprit :

— Ou bien c'est que vous êtes plus habile qu'on ne l'est à votre âge. Parlons d'autre chose. Buby va arriver. Mes compliments. Le bonheur lui va bien, comme disait ma grand'mère qui lisait les romans français. J'entends son pas. Elle court. Heureux homme ! Au revoir.

Il disparut. Buby entra en coup de vent, le visage resplendissant de joie.

— Alors ? s'écria-t-elle.

Renfrogné, Schmidt lui fit attendre sa réponse.

— A mon tour de te demander quarante-huit heures.

***

Pendant plusieurs jours, Schmidt s'enferma dans une réserve hargneuse. Il renvoya au barman, sans un mot, les deux billets de mille francs offerts. Irritable et injuste, il rabroua Buby lorsque, n'y tenant plus, elle le supplia de donner à Fred la réponse dont il semblait que tout leur avenir dépendît. La jeune femme perdait cet éclat de jeunesse heureuse dont ses amis s'émerveillaient depuis plusieurs semaines. La fin du stage du caporal à Fez approchait.

Un soir, le service terminé, Schmidt s'apprêtait à quitter la caserne lorsqu'il fut appelé au bureau de son capitaine. Celui-ci semblait hors de lui.

— Ah ! c'est vous, Schmidt. Je n'aime pas beaucoup que mes subordonnés passent par-dessus ma tête. J'ai reçu l'ordre de vous garder ici comme instructeur. Je n'avais pas été consulté à ce sujet. J'aurais refusé. Vous êtes un très médiocre caporal. Je vous ai à l'œil. Au premier écart, je vous fais casser, même si c'est le Président de la République qui vous pistonne. Vu ?

Le jeune homme s'inclina respectueusement.

— Et par-dessus le marché, vous recevez du courrier de l'état-major par la voie hiérarchique. Ils ont du temps à perdre, dans les états-majors. Est-ce que vous vous f... de moi ?

Le capitaine jeta, comme une ordure, une enveloppe officielle zébrée d'inscriptions importantes : « Secret », « Personnel », « Immédiat ».

— Et souvenez-vous que c'est moi qui commande ici. Rompez.

Un instant, le caporal hésita comme s'il allait présenter sa défense. Il se ravisa, salua avec un air confiant et presque approbateur qui ne laissa pas d'intriguer son chef et il sortit en faisant le plus réglementaire des demi-tours.

Dans la « carossa » (1) qui l'emportait, cahin-caha, vers le Mellah, il décacheta fébrilement sa lettre et la lut à la hâte, puis la relut comme s'il voulait l'apprendre par cœur. Il finit par la brûler soigneusement, enveloppe comprise, puis se carra voluptueusement sur les coussins usés de la voiture en sifflant des airs de musique légère.

De la place de France où s'arrêtait la circulation hippomobile, jusqu'à sa maison d'emprunt, il ne fit qu'un saut. La porte était ouverte. Buby était donc déjà là. Il traversa le patio en quelques enjambées et entra en coup de vent dans leur pièce de prédilection en criant :

— Buby, bonne nouvelle. Je me prolonge à Fez.

Elle ne lui répondit pas. Prostrée dans le lit, elle se souleva péniblement et lui sourit faiblement.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il, inquiet.

— Rien. Je ne suis pas bien. Rien de grave. Les femmes, tu sais...

— C'est vrai, pauvre chou, tu es pâlote. Et tu as les yeux dilatés. C'est bizarre. Je vais tout de même chercher un médecin.

---

(1) Fiacre.

— Non ! Oh ! Non ! Surtout pas. Tu vas voir. Dans quelques minutes, ce sera fini.

Elle était blême, agitée. Elle le prit dans ses bras, nerveusement. Machinalement, il caressa sa joue contre le pli de son coude, à l'endroit où la peau des femmes est la plus douce. Attendri, il y posa ses lèvres.

Il se redressa brusquement, le visage durci.

— Ainsi, dit-il, tu t'es droguée avec je ne sais quelle saleté. Ces piqûres, à ton bras, c'est cela, n'est-ce pas ? Tu es donc incorrigible.

Elle se révolta.

— C'est ta faute, cria-t-elle, ta faute. Crois-tu donc que je puisse continuer de te jouer la comédie du bonheur alors qu'à tout instant du jour et de la nuit je pense à notre séparation, alors que chaque heure qui passe, j'ai l'impression qu'on me l'arrache du fond de moi-même.

Il allait d'un mur à l'autre, la tête basse.

— Tu vas me faire crever à la fin. J'en ai assez de ton orgueil stupide et de ton entêtement. Livre ton identité à Fred, ou bien va-t'en, laisse-moi. Je préfère tout, même la fin, à cette angoisse perpétuelle.

Il se taisait. Elle crut qu'il se livrait en lui un terrible combat. Elle se trompait, certes. Mais il n'avait pas imaginé que cet instant dont l'attente l'emplissait d'une joie triomphante, une demi-heure plus tôt, serait, à l'échéance, si triste, si pénible.

— Il y a des moments où je suis dégoûté de moi, dit-il.

Il était profondément sincère. Elle le sentait.

Mais cette compréhension partielle ne faisait qu'approfondir, entre eux, le malentendu.

— Ecoute, dit-il. Tu pourras dire à Fred que je m'appelle Rudolf von Angel et que ma famille et moi-même avons laissé à Meiningen assez de souvenirs pour rassurer n'importe quelle méfiance.

Elle cria de joie, bondit hors du lit et baisa sa main avant qu'il n'eût le temps de l'en empêcher.

— Rudy, mon chéri, jamais je n'oublierai...

— Oui, dit-il d'un air las. Ecoute, je vais te demander quelque chose d'assez inattendu. J'espère que tu comprendras et ne m'en voudras pas. Aujourd'hui, je voudrais être seul.

Elle eût fait n'importe quoi. Elle cacha sa déception en bavardant gaîment. Elle se maquilla longuement, mit et remit son chapeau, chercha un fume-cigarette qu'elle savait dans son sac. Décidément, il ne la retiendrait pas. Elle partit.

Une heure plus tard, il était encore assis dans le même fauteuil, avec le même pli de chagrin et de remords entre les sourcils, lorsqu'on frappa à la porte. Il sursauta.

Ce n'était qu'un moutchatchou, porteur d'une superbe gerbe de roses rouges en branches et d'un mot qui disait : « C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie. Mais il eût pu être encore plus beau. Tu as été très méchant. »

Il jura, sauvagement. Son visage était tel que le gosse s'enfuit en renonçant à son *bakchich*, fait unique dans les annales marocaines.

CHAPITRE XI

AU CŒUR DE L'AFFAIRE

Quinze jours passèrent encore. D'un commun accord tacite, Buby et Schmidt évitaient de parler de leurs projets d'avenir. L'affectation du caporal à Fez reculait *sine die* leur séparation ; sans doute, l'espoir qui devait être en eux suffisait-il à en rendre l'idée moins angoissante ; ils se donnaient l'un à l'autre l'impression de s'être enfermés dans leur amour, d'être parvenus à vivre dans le présent et à en jouir sans arrière-pensée.

Buby avait définitivement quitté le Maroc-Hôtel. Les deux jeunes gens passaient ensemble toutes les heures de liberté que le service laissait à Schmidt.

Une seule ombre traversa leur bonheur. Un soir qu'ils se promenaient dans le pittoresque fouillis du jardin public, retardant l'heure du retour et du plaisir, Schmidt se tut brusquement au milieu d'une phrase et Buby, attentive, vit reparaître sur son visage l'expression butée, farouche et malheureuse qu'elle ne connaissait que trop.

— Vois-tu, dit-il, je me demande parfois si notre rencontre est vraiment un hasard.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne puis m'expliquer la longue attente et l'espèce d'épreuve à laquelle on me soumet ici, après la confiance que me témoignaient mes camarades du front, que par un parti pris de Fred.

— C'est exact. Il fait faire, évidemment, une enquête sur toi, en Allemagne. Tu l'as toujours troublé, inquiété.

— Est-il ton chef ? Reçois-tu des ordres de lui ?

Elle lui jeta un regard triste et presque suppliant. Mais il restait fermé, dur. Comprenant tout à coup où il voulait en venir, elle eut des larmes aux yeux.

— Oh ! Je te jure qu'il ne m'a pas lancée sur toi. D'ailleurs, ce qui compte est le résultat. Nous nous aimons. Que t'importe qu'il l'ait voulu ou non.

— Ah ! Toujours des phrases ambiguës et équivoques, ragea-t-il. Réponds « oui » ou « non ». Dépends-tu de lui ?

— Oui, avoua-t-elle.

— Bien. A-t-il provoqué notre rencontre ?

— Peut-être.

— A-t-il essayé de profiter de nos relations pour se renseigner sur moi ?

— Même pas.

L'évident effort de franchise de Buby ne désarmait pas la mauvaise humeur du jeune homme.

— Tout ce qu'on peut dire, c'est que tu imagines qu'il en est ainsi. Pour ma part...

— Ma parole, protesta Buby, intimement frois-

sée et blessée, on pourrait croire que tu regrettes que je sois venue à toi librement.

Il sursauta, violemment, et elle eut l'impression fugitive d'avoir touché juste.

— Tu es folle, dit-il. Cela n'a aucun sens. Parlons d'autre chose. Est-ce que ce caïd Hassan s'apprêtait à entrer en dissidence ?

— Il l'envisageait et s'y préparait. Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? Où suis-je, moi, dans tout cela ?

— Oh ! fit-il, en riant aux éclats. Il faut être capable de parler d'autre chose, sinon nous deviendrons des maniaques. Rentrons.

Fred les attendait dans le patio de leur petite maison. Il vint à eux, les mains tendues.

Schmidt n'analysa pas immédiatement ce qu'il y avait de nouveau dans l'aspect et les manières du barman ; sa première impression fut qu'il ressemblait à tout le monde ce jour-là. Il comprit, plus tard, que l'impassible figure blafarde n'était qu'un masque, le ton de récitant du théâtre antique, une précaution chez cet homme dont toutes les minutes étaient lutte, tension, ruse. Il avait, à force de patience et de domination de soi-même, réussi à s'imposer une apparence extérieure immuable qu'il n'avait plus besoin de contrôler et dont aucun réflexe ne pouvait le faire se départir. Derrière cette surface, toutes ses facultés, libres et intactes, jouaient en secret, sans entrave.

Ils entrèrent. Buby mêla un cocktail.

— A votre avenir, dit Fred en levant son verre. Vous ne m'avez pas cru, Angel, lorsque

je vous ai dit que je m'y intéressais par pure sympathie. C'est pourtant vrai. Nous parlerons argent, affaires, plus tard. Mais aujourd'hui, je voudrais que vous croyiez avoir en moi un ami. S'il y a place dans ma vie pour un deuxième sentiment, c'est pour une camaraderie de combat où Buby a sa place et vous où aurez bientôt la vôtre.

Le caporal abandonna sa réserve un peu rogue et sourit.

— Ah ! Ah ! dit-il. Je vois que vous avez eu des nouvelles rassurantes de Meiningen ?

— Vous y êtes très honorablement connu, Angel.

— J'aurais préféré gagner moi-même votre confiance.

— Vous ne devez pas vous froisser de l'espèce d'épreuve que vous avez subie. Comprenez bien que ma prudence est non seulement mon unique sauvegarde, mais aussi la vôtre. Je ne ferais pas mon devoir vis-à-vis de mes chefs, vis-à-vis de vous-mêmes, si je ne nous mettais pas à l'abri des indiscrets, des curieux, et... des agents de l'ennemi. D'accord ?

Schmidt lui serra les mains avec, encore, une retenue dans le geste. Buby rayonnait.

Ils n'allèrent pas plus avant ce soir-là. Fred prit congé rapidement, après avoir fixé au jeune homme un rendez-vous pour la nuit suivante.

***

— Je t'accompagne, dit Buby en bâillant.

— Pour rien au monde. Rendors-toi.

Il était une heure du matin et, après un court repos, Schmidt venait de se lever d'un bond et s'ébrouait dans la salle de bains.

— Crois-tu donc que je vais laisser mon homme traîner seul, la nuit, chez les houris ?

— A ce propos, qui est cette femme, Zitouna, chez qui Fred m'attend ? Qui dois-je y rencontrer ?

Mais la jeune femme était retombée dans sa somnolence, aussi soudainement qu'un enfant fatigué. Schmidt s'approcha du lit. Dans le halo de lumière rose de la lampe de chevet, elle reposait, le visage adorablement calme dans le chatoiement de sa toison blonde, un sourire comblé aux lèvres. Elle souleva un instant ses cils lourds, eut un grognement de petit animal dérangé, enfonça rageusement sa tête dans l'oreiller, se mit en boule. Sa main chercha quelque chose, se referma dans le vide. Elle dormait.

Il la regarda, silencieux, le visage tordu par une grimace et, soudain, ses yeux se mouillèrent. Il s'enfuit.

La longue promenade dans la douceur de la nuit le calma. Il entra d'un pas nonchalant dans le hall de la maison de Zitouna. C'était une très grande pièce au plafond soutenu par de minces colonnades, au centre de laquelle une des nièces de l'hôtesse dansait au son des *djouaks* et des *rhaïtas*. La périphérie était divisée en cases dans lesquelles, assis sur des divans bas ou couchés sur les tapis, dans une atmosphère de gaîté sans cris, ni vulgarité, quelques jeunes officiers buvaient et fumaient, battant parfois des mains

pour scander galamment le rythme de la danse, mais surtout occupés de se disputer les faveurs du reste de la famille de Zitouna.

On eût pu se croire... ailleurs. C'est qu'il n'y était, nulle part et jamais, question d'argent. Cette décence, on la payait très cher, mais ceux qui y venaient préféraient qu'il en fût ainsi. Et si jamais des mercenaires avaient pu créer l'illusion de Maya, ç'auraient été ces fragiles et souples et fermes filles brûlées par le soleil, faisant, comme on joue, le métier dont aucun code, aucune opinion publique ne leur avaient appris la honte, aucune expérience sordide ou trop longue, le danger, les laideurs et les tristes retraites.

Couchée sur le dos, la nuque dans la conque délicate de ses mains croisées, ses yeux noirs brillants perdus dans la contemplation d'un grand lieutenant de tirailleurs blond et rose penché sur elle, Zora riait d'un rire rauque de petit fauve qui faisait frissonner son corps nu. Elle était ou semblait toute à l'heure présente. Plus loin, une Habouna ou une Batounna, négligeant ses deux voisins empressés, mimait ou éprouvait, pour un soir, une timide, muette et farouche passion pour un éclatant capitaine de spahis rouge, bleu et or, qui ne s'occupait pas d'elle, tout à son rôle délicat de guide de deux incontestables jeunes femmes du monde, qui commençaient à s'enhardir et à s'amuser.

Mal à l'aise dans sa tenue de légionnaire, Schmidt s'installa dans la première case vide, en face d'une bouteille de Mumm, qu'il entama par contenance. Une fille voilée jusqu'aux yeux

vint s'asseoir près de lui. Il ne prêta qu'une attention distraite à ses modestes essais de *sabir* qui se terminaient en fou rire et à l'admiration incontestable qu'elle éprouvait pour sa barbe, en passe de devenir fluviale.

— Toi, prendre coussins... venir là-haut... terrasse... étoiles... moi chanter pour toi.

Il sourit avec politesse, mais déclina l'invitation.

— Toi venir... ma tante dire... souffla la femme, au beau milieu d'un nouvel éclat de rire.

Il la suivit, sans un mot, par la discrète porte ménagée dans le fond de la case. Elle le conduisit jusqu'au pied d'un raide escalier de pierre.

— Toi monter, fit-elle, et elle disparut.

Il se demanda brusquement, pour la première fois, comment le sergent Metze était bâti et s'il lui ressemblait. Avait-il, un jour, pris ce même chemin ? Était-il ?... Mais à quoi bon. Il monta d'un pas vif. En haut, une porte s'ouvrit d'elle-même devant lui. Il prit pied sur l'étroite terrasse d'une petite tour. Fred l'y accueillit amicalement et le poussa dans la zone de lumière d'une lampe posée sur une table dont l'unique occupant se leva.

— Lewson, dit Fred, je vous présente le lieutenant von Angel qui préfère sans doute s'appeler définitivement Schmidt.

— Whisky ? demanda l'Anglais, qui s'était levé. Schmidt, je m'excuse de vous faire veiller si tard, mais Fred n'est libre que lorsque la ville est couchée.

Le caporal secoua la main d'un signe d'indifférence.

— Asseyez-vous, reprit Lewson. Je ne sais pas si je suis influencé par ce que m'avait raconté Fred. C'est curieux. J'ai aussi l'impression de vous connaître. Vous n'avez pourtant ni une figure, ni une stature banales.

— Ne recommençons pas, dit Fred. Je vous ai dit que l'affaire était réglée. Nous avons longuement parlé de sa famille. J'ai même une vieille photo de lui.

— Bon, bon, fit Lewson. Mettons que je sois nerveux. Nous avons eu une sérieuse alerte ces temps-ci.

— Ah ! oui. A propos de la mort de cette jeune femme et de Metze, dit le caporal qui, d'abord interloqué, s'était ressaisi.

— Hum ! grogna Lewson. Vous êtes... direct. Ruby vous a donc raconté cette histoire ?

— Du tout. Elle est si discrète que j'ignorais encore votre existence. Mes camarades du front m'avaient laissé entendre que ces incidents étaient gênants, c'est tout.

— Oui. C'est fini, maintenant. Mais nous continuons à nous tenir sur nos gardes. Ceci dit, je vous souhaite la bienvenue. Je sais que vous n'avez aucun préjugé français ou légionnaire. Nous avons besoin d'hommes comme vous et nous les payons bien. Voici de quoi il s'agit, pour vous, ancien aviateur : aménager des terrains d'atterrissage dans le Rif, remettre en état des avions qui sont arrivés depuis plusieurs mois

mais n'ont pu être utilisés ; éventuellement prendre livraison d'autres appareils...

— Je m'excuse de vous interrompre, dit Schmidt avec calme. Peut-être, dans notre situation réciproque, devrais-je m'abstenir de poser des questions. Mais il en est une, préalable, dont je ne puis me dispenser : pour qui travaillons-nous ?

L'Anglais se renfrogna, mais le barman sourit et approuva du chef.

— Je crois, Lewson, dit-il, que la naissance et la personnalité de Schmidt l'autorisent à cette curiosité. Comme nous pouvons lui répondre d'une façon qui le rassurera, au moins provisoirement, tranquillisons sa conscience. Il se mettra de meilleur cœur à la tâche.

Sans faire attention à la muette désapprobation de Lewson, Fred continua.

— Notre but est un Rif indépendant, avec Abd el Krim ou tout autre chef marocain, peu importe. Ce n'est qu'une étape. L'intérêt qu'y prend l'adjudant Schmidt doit vous en convaincre. Mais, à l'heure actuelle, aucune puissance européenne n'est matériellement assez forte pour prétendre au rôle de protecteur officiel d'un nouvel Etat Marocain. Créons-le donc. Installons, auprès de son gouvernement, le comité que nous avons formé à cet effet. Imposons-le par les services rendus. Après, on verra. Cela vous suffit-il?

Schmidt s'inclina.

— C'est tout ce que je vous demandais, répondit-il. Je regrette seulement d'être réduit à un rôle technique secondaire...

— Nous sommes tous confinés dans des rôles secondaires, soupira Fred. Mais nous entreprenons une tâche historique, et la qualité essentielle, si on veut « faire » l'histoire, c'est l'abnégation personnelle. La patience, aussi. Qu'est-ce qu'une génération, dans une telle aventure ? Alors... un homme...

Il se tut un instant, le visage dur, les yeux perdus dans le vide. Un étrange respect raidit Schmidt. Un frisson parcourut son échine.

— Ne nous reprochez pas, Schmidt, de voir trop court, de faire mesquin. Si ce malheureux pantin d'Abd el Krim avait pris Fez, j'aurais joué le tout pour le tout. Il n'en est plus question. Mais vous connaissez la devise de Guillaume d'Orange : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Le jeune homme s'inclina. Fred reprit :

— Parfait. Je vous ferai conduire dans quelques jours auprès de celui qui, à mon avis, est l'homme de l'avenir, de l'autre côté des montagnes. Il est encore trop jeune pour jouer le premier rôle. Mais c'est mon espoir.

— Qui est-ce ?

— Son nom ne vous dirait rien. Il s'appelle Si Youssef.

***

A cet instant précis, Si Youssef regagnait son camp, au pas fatigué de son cheval fourbu, entouré de quelques fidèles. Il était arrivé à temps, cette nuit-là, auprès de ce petit caïd Senhadja

qu'il soupçonnait de vouloir « causer » avec les Français. Il avait balbutié de mauvaises excuses et, acculé aux demi-aveux, prétendu qu'il ne cherchait qu'une diversion et même, suprême argument, qu'il voulait seulement attirer chez lui un roumi particulièrement redouté et l'empoisonner au cours d'une *diffa*.

— Tu me jures sur le Coran que telle est ton intention ? avait demandé Si Youssef.

— Je te jure que je le ferai, avait répondu l'homme, esquivant le faux serment.

— Tu n'en avais pas l'intention. Mais l'émir te pardonnera si tu le fais. Qui est ce roumi ?

— Capitaine Ardant.

Au souvenir de la scène, Youssef cracha de dégoût. Tout s'effondrait autour de son maître vénéré. Les uns après les autres, les partisans enthousiastes ou intéressés étaient écrasés ou trahissaient. Bientôt, ils ne seraient plus qu'une poignée.

Les sombres humeurs du jeune chef ne duraient jamais bien longtemps. Le sentiment du devoir accompli et, surtout, un certain fatalisme dont il n'était pas exempt, le sauvaient du découragement. Pourtant, cette nuit-là, son malaise durait, s'aggravait.

Son cheval buta. Il lui scia la bouche si brutalement qu'il le déséquilibra et s'abattit avec lui. Il injuria ses hommes accourus pour le relever, se remit en selle en maugréant et repartit. Sa cuisse déchirée le brûlait, mais il ne voulait pas

le savoir. Il appela son chaouch, qui se porta à sa hauteur.

— Que penses-tu des promesses de ce Senhadja ?

— Ton prestige et ta gloire, maître, l'ont remis dans les voies d'Allah.

Cette précaution oratoire prise, l'homme, qui était fin et de bon conseil, marqua une pause décente et découvrit discrètement le fond de sa pensée.

— Je serais encore plus tranquille si tu pouvais être partout à la fois. Sous ton regard, il ferait toujours son devoir.

— Tu crois qu'il trahira ?

— Si c'est écrit, il le fera. *Mektoub.*

— Ce chien ! Ecoute, j'ai une idée. Le chacal lui-même, lorsqu'il est attaqué, se bat pour défendre sa peau. Si le caïd n'a de chance de sauver sa tête qu'en montrant les dents, il se battra. Tu vas porter au capitaine Ardant, au camp des roumis, une lettre par laquelle je le préviens que le Senhadja veut l'empoisonner. La haine sera entre eux, et le *baroud.*

— Le Français te croira-t-il ?

Si Youssef réfléchit. Il revoit la haute silhouette bleue de son ennemi, debout, seul, au milieu des Branès terrifiés. Il ressent encore l'emprise physique et morale qui le paralysa ce soir-là, lui le chef de guerre. Il éprouve encore, dans sa peau, l'étrange faiblesse qui l'empêcha de tirer sur cet adversaire qui l'épargna, lui aussi. Il se demande encore pourquoi le Français, lui non plus, n'a pas tiré. Si Youssef n'a pas honte des mensonges

qu'il vient de faire pour justifier son étrange conduite.

— Oui. Il me croira, affirme-t-il sèchement. Et puis, on tue un lion, mais on ne l'empoisonne pas.

* * *

A cinq heures du matin, Ardant sortit de sa tente et rejoignit, à la popote, les deux officiers qu'on lui avait adjoints lorsqu'il avait regroupé sous ses ordres les deux *harkas* d'Hassan et de son fils et successeur. Les trois hommes bavardaient gaîment en dégustant le *caouah* brûlant du Chibani, lorsque les nouvelles commencèrent à affluer.

Ce fut, d'abord, Hassan le jeune qui se joignit à eux. C'était un ancien élève de l'école de Meknès, le Saint-Cyr marocain. Ardant l'avait conquis, dès le premier *baroud* commun. Il était soucieux, ce matin-là. Il avait reçu, au réveil, et voulait présenter au Français les émissaires d'un caïd Senhadja dissident qui demandait à « causer » et invitait ses ennemis à une grande *diffa*, le jour même.

— Nous les verrons tout à l'heure, dit Ardant en français. Cette fois, je me couvrirai d'une autorisation hiérarchique. Lorsque je suis allé voir ce Branès avec votre père, j'ai bien été cité à l'Armée, mais j'ai reçu huit jours d'arrêt, en même temps, avec un motif méchant : indisci-

pline d'esprit. D'ailleurs, Hassan, seul votre père avait une connaissance politique assez approfondie de la région pour me décider à faire des expéditions désarmées. Vous et moi, d'ici quelques années...

Le Chibani les interrompit. Un dissident venait de se présenter à un des postes de surveillance. Il était porteur d'un message pour le capitaine. On introduisit un petit bonhomme à la mine chafouine et rusée, correctement vêtu et assez digne dans son attitude, qui salua respectueusement, hésita un instant entre les trois Français, puis tendit au capitaine un rouleau de papier entouré d'une ficelle qui ressemblait à un diplôme de distribution de prix.

Au premier regard, Ardant sursauta et reprit sa lecture à haute voix :

Au très honoré, valeureux et respecté adversaire, le caïd Mia Ardant.

Que Dieu nous remette face à face pour une lutte sans merci dans l'honneur d'un loyal combat.

Mais qu'Il t'évite une fin indigne de toi, dans le piège honteux d'un ennemi méprisable.

N'accepte pas l'invitation prochaine à une diffa chez les Senhadja, où le poison mettrait un terme à ta vie glorieuse.

Mais si tu y vas, fais manger à ton hôte le plat qu'il te destine.

Je confie à ta générosité mon messager fidèle.

— Et c'est signé Si Youssef, dit Ardant à ses camarades sidérés.

Il se tourna vers l'indigène dont les regards inquiets ne le quittaient pas.

— Si tu as faim ou soif, ou si ton cheval a besoin de quelque chose, mon serviteur te le donnera. Tu partiras quand tu voudras. Remercie ton maître. Tu lui donneras, comme signe de ma reconnaissance et de mon estime, cette arme qu'il connaît.

Il lui tendit en souriant son propre pistolet automatique.

— Mon capitaine, c'est de la contrebande d'armes caractérisée, dit un lieutenant en riant aux éclats. Cinq à quinze ans de prison, dégradation militaire et tout.

— Drôle d'histoire, dit le second pensif.

— Vous y croyez ? demanda Hassan.

— J'y crois ferme, assura Ardant. Ce serait un peu trop long de vous expliquer pourquoi, aujourd'hui. Je vais rendre compte et demander l'autorisation d'aller là-bas en forces pour faire bouffer sa médecine à ce salopard. Je tiens tous les paris, à deux contre un, qu'il en crèvera.

Mais le capitaine devait confier cette mission à un autre. Lorsqu'il arriva au poste de commandement de son groupe mobile, on y recevait par radio un ordre qui le concernait. Il était laconique.

Le capitaine Ardant rejoindra Fez immédiatement et sans délai. Un avion de l'escadrille X...

sera mis à sa disposition au terrain de Y...

Le Général Commandant la région de Fez,
P. O., le chef d'État-Major.
P. O., le chef du 2e Bureau.
Z.

Ces simples lignes plongèrent de nouveau Ardant dans l'ambiance des préoccupations que le bled et ses aventures commençaient à lui faire oublier.

CHAPITRE XII

HALLALI

Cocktail-partie au Maroc-Hôtel. On fêtait le retour d'Ardant, arrivé dans l'après-midi à Fez. Il était vingt heures. Fred s'était surpassé. Tout le monde était fort gai et aucun appétit n'avait résisté aux mixtures américaines. Personne ne pensait à dîner. Lewson, flanqué de Zitouna, buvait sec, comme d'habitude. Il ne manquait que Buby, qui s'était excusée sur une brusque indisposition qui avait fait l'objet de quelques plaisanteries faciles.

On fraternisait de table à table. Un énorme capitaine des chars d'assaut, chauve et velu, en tutu de danseuse, mimait, au son de l'orchestre déchaîné, un numéro de danse de corde, sur une ficelle posée par terre, bien entendu. L'artiste amateur faisait des effets d'ombrelle chinoise, perdait avec effroi et retrouvait triomphalement son équilibre. Comme il monopolisait l'attention, le premier coup de théâtre de la soirée passa inaperçu.

Le commissaire Babaud entra en coup de vent, invita à mi-voix Fred, Lewson, Zitouna et Ardant à le suivre. Son ton était si impératif que seul le

barman, protestant qu'il avait à gagner sa vie, n'obéit qu'à la deuxième injonction.

Les trois hommes et la femme se retrouvèrent, ahuris, dégrisés par la surprise et la fraîcheur de la nuit, sur la place de France où trois autos vinrent se ranger devant leur groupe pétrifié. Babaud tâta leurs poches prestement et, du geste, les invita à monter dans la seconde voiture dont il ouvrit la porte. Une dizaine de policiers en civil qui s'étaient petit à petit rassemblés, s'enfournèrent dans les autres et le convoi démarra aussitôt. A l'intérieur de la limousine, Zitouna et Lewson sur la banquette, Ardant en lapin entre eux et Fred sur un strapontin, restèrent un long moment silencieux, dans le noir. Entre le dos du chauffeur et celui de Babaud, blocs massifs et immobiles, le feu arrière de la première voiture fuyait vertigineusement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda enfin Fred, d'une voix sépulcrale.

— C'est une blague, dit Ardant.

Il articulait difficilement, comme s'il était éméché.

— Ne vous fichez pas de nous.

Le barman avait parlé avec un accent de colère contenue et, pour la première fois, sans la moindre trace du respect qu'il affectait habituellement.

— Je vous dis que c'est une blague, vous verrez, insista le capitaine, qui rit assez sottement et laissa glisser sa tête sur l'épaule de Zitouna. On eût dit qu'il dormait.

L'Arabe se mit à gémir doucement, à inter-

valles réguliers, jusqu'à ce que Lewson lui imposât le silence d'un brutal « shut up ».

Fred avait tendu une main derrière son dos et saisi la poignée de la portière. Comme la voiture ralentissait à un virage, il essaya d'ouvrir en tournant la main si violemment, que ce fut son poignet qui céda en craquant. Il ne put réprimer un cri de douleur.

- Ils ont fermé à clef, murmura-t-il.

Où allons-nous ? demanda l'Anglais.

— Aucune idée. Pas fait attention au départ. Mais nous sommes depuis si longtemps en côte que c'est sûrement la montagne de Fez, répondit Fred.

— Ce n'est pas à vous que je le demande, cria l'Anglais, mais au dormeur, qui le sait.

Il secoua Ardant, sans succès. Tous se turent pendant les trois quarts d'heure que dura encore la randonnée. Enfin, ils arrivèrent sur le plat. Après un large virage, on ralentit. La limousine sauta sur ses ressorts et ses roues firent crisser le gravier d'une allée ; elle s'engagea dans une espèce de couloir entre deux hauts remparts ocre foncé. Ardant sentit frissonner le corps tendu et froid de Zitouna.

— La *kelaa* du caïd Hassan ! dit-elle d'une voix blanche.

Le capitaine s'étira. La voiture s'arrêtait. Babaud ouvrit, sans un mot. Ils descendirent.

— Tiens ! Le pavillon de notre pauvre ami, s'écria Ardant, en riant. Quelle bonne idée ! Entrez.

Il les poussa devant lui et ils obéirent, comme

des automates. La lumière éclatante qui régnait dans la pièce centrale les éblouit. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'ils se rendirent compte que tout était disposé comme le soir où Flor de Mayo était morte. Matériellement, tout y était, la table dressée, les seaux de glace où rafraîchissaient les bouteilles de champagne, les fleurs des jardinières, le parfum entêtant de benjoin et de menthe. Ils restaient là, debout, paralysés, par la stupeur. Babaud et ses hommes avaient disparu. Tout d'un coup, Zitouna poussa un cri aigu. Buby venait de se lever d'un divan d'angle. Elle était livide. Ardant se précipita vers elle.

— Ma chère petite Buby, comme je suis heureux de vous voir, s'écria-t-il. Mais je croyais que votre cavalier servant, le caporal Schmidt, vous avait accompagnée. Il va revenir ? Ah ! Bon. Mais il n'aurait pas dû vous laisser seule ici, où votre amie est morte. Je lui en ferai le reproche.

Il lui tapota la joue et se tourna vers les autres. Il était gai, vif, animé d'un entrain qui n'était peut-être que de la fièvre. Ses pommettes étaient marquées de deux taches rouges qu'on ne lui avait jamais vues et ses yeux brillaient comme ceux d'un chat à l'affût.

— Ardant, dit Lewson, d'une voix rauque, allez-vous nous dire ce que signifie cette plaisanterie ?

— Sacré Lewson. Vous avez trouvé le mot. Une plaisanterie. J'en suis l'auteur. Je la trouve bonne. J'ai tenu à vous avoir tous à dîner ce soir, comme autrefois. Mais vous ne semblez pas apprécier mon intention. Allons ! Buvons un peu.

Cela mettra du liant. Fred, j'ai vérifié qu'il vous reste un arsenal très suffisant dans l'office. Vous y trouverez aussi un honorable dîner froid. Servez-nous, voulez-vous ? J'ai très faim.

Il s'assit et déboucha, soigneusement, méticuleusement et sans bruit une bouteille de Ruinart brut. Il ne s'occupait plus de ses hôtes. Buby s'était rapprochée de Fred et le regardait avec des yeux égarés. Lewson lui mit une main sur l'épaule. Elle se calma. Brusquement, Zitouna s'effondra sur un coussin et releva son voile sur ses yeux ; elle tremblait des pieds à la tête. Tranquillement, Ardant se versa du champagne dans une coupe, le battit méthodiquement avec une baguette de bois et but. Il releva les yeux et sourit.

— Vous voilà tous les quatre, serrés les uns contre les autres comme une famille unie faisant face à une catastrophe. Il ne manque que le caïd qui serait avec vous, ou bien, qui sait ? quelque part entre vous et moi, et cette pauvre Flor qui s'appuierait sur moi, confiante. Son ombre est ici, peut-être. La voyez-vous ?

Zitouna poussa un cri suraigu et disparut dans le tas de ses voiles et de ses châles qui frémissaient.

— Ardant, finissons-en. Vous êtes fou ou soûl, ou les deux à la fois, cria Lewson. J'en ai assez. Je m'en vais.

Le capitaine se versa une autre coupe de champagne. L'Anglais n'avait pas bougé.

— Lewson, je vois que vous avez le sens des réalités. Vous pouvez, en effet, vous épargner

tout geste de retraite, toute scène de dignité blessée. Les issues sont gardées.

— Mais où voulez-vous en venir ?

— A dîner avec vous. Asseyez-vous donc. Décidément non ? Vous avez tort. C'est votre dernière bonne occasion. Vous n'avez pas faim ? Je vous comprends, d'ailleurs. Alors, allons-y.

Ardant changea brusquement de ton et de manières. Il se leva, raide, le visage dur, et parla avec une froideur incisive et méprisante.

— Je vous ai réunis ici, ce soir, pour vous faire avouer par écrit : 1° que vous êtes tous des espions ; 2° que vous avez, d'un commun accord et en prenant tous une part effective à l'acte, sauf le caïd, simple complice qui a déjà payé, assassiné Flor de Mayo. Je peux le prouver. Mais je trouve plus expédiant et discret de vous contraindre à l'avouer. J'ai préparé vos dépositions.

Il sortit d'une poche de sa vareuse quatre liasses de papiers qu'il posa sur la table. Il prit son stylo dont il dévissa le capuchon.

— Voulez-vous lire et signer ?

Fred éclata d'un rire forcé qui sonnait faux.

— Vous nous prenez pour des enfants, mon capitaine. Un coupable n'y consentirait pas. *A fortiori*, nous. Si vous nous y contraignez par la force, vos documents perdent toute valeur probante.

— J'ai toute la nuit. C'est plus qu'il n'en faut. Sérions les questions. L'espionnage d'abord. En voici le témoin, vivant et irréfutable.

Les guirlandes de filali de la portière de la

pièce voisine s'écartèrent, et un grand sous-lieutenant de tirailleurs apparut. Il s'approcha d'Ardant, lent et grave. Le contraste entre la blancheur du bas de son visage glabre et le hâle du front et du nez montrait qu'il avait longtemps porté la barbe. Une profonde cicatrice courant de l'oreille à la bouche le défigurait. Il enleva son képi, qu'il posa sur la table et, instantanément, ce fut un autre homme qu'ils crurent voir. Son crâne, rasé au point de paraître poncé, non seulement le vieillissait de dix ans, mais accusait et changeait tous les traits de son visage.

— Je vous présente de nouveau mon cousin, le sous-lieutenant Mancelle, en qui vous reconnaîtrez trop tard le caporal Schmidt. Vous l'aviez en effet rencontré, Fred, au Maroc-Hôtel, pendant une minute, la veille de la mort de Flor. Votre mémoire des physionomies est prompte à vous alerter, mais pourtant défectueuse et insuffisante. C'est une de vos rares faiblesses.

Lewson s'assit, enleva son monocle, l'essuya et le revissa. Fred passa un bras autour des épaules de Buby, dont il sentit le corps se raidir, puis devenir inerte. Mancelle leva les yeux sur elle pour la première fois. Sans un mot, sans une plainte, elle s'écroula, évanouie. Le sous-lieutenant se précipita, bousculant brutalement le barman. Il prit la jeune femme dans ses bras et la porta sur un divan.

— Laisse-la, dit sèchement Ardant. Viens ici. Flor s'est évanouie pour beaucoup plus longtemps qu'elle.

Fred et Lewson s'étaient consultés du regard.

— En somme, dit Fred, pour ce qui est du premier chef d'accusation, votre position est assez forte, mon capitaine. Il faudrait encore prouver que nous sommes autre chose qu'une association de commerçants un peu hardis et entreprenants, cherchant à se créer des relations en vue d'obtenir des concessions des pouvoirs publics présents ou à venir, quels qu'ils soient. N'étant pas Français, nous ne sommes pas tenus à vos scrupules. S'il nous est arrivé, parfois, de rêver tout haut de bouleversements politiques, il resterait à démontrer que nous avons essayé de les provoquer.

— A votre place, Fred, je ne fonderais pas trop d'espoirs sur cette ligne de retraite. L'adjudant Schmidt et sa cellule sont arrêtés. Sa correspondance et la vôtre sont lues et photographiées depuis deux mois. La preuve, c'est que nous avons pu remplacer la photographie du lieutenant von Angel, qui vous était destinée, par celle de Mancelle et passer à ce dernier les résultats de l'enquête que vous avez fait faire à Meiningen.

— Bah ! Je discuterai cela avec le juge. Vous, vous n'avez pas l'esprit juridique. Le maximum est cinq ans, (1) n'est-ce pas, dit Fred philosophiquement. C'est peu.

— Je me plaindrai à mon gouvernement, fit Lewson, rogue et hautain.

— Ne comptez pas trop là-dessus, Lewson.

---

(1) La sanction maxima dans une affaire d'espionnage n'était, en effet, jusqu'en 1934, que cinq ans de prison, en France.

Nous ne sommes plus au temps de l'affaire Pritchard (1). D'ailleurs, c'est d'un meurtre qu'il s'agit, avant tout. Vous êtes faits.

— Vous recommencez à m'intéresser, dit Fred.

— J'y viens. Retraçons-en l'histoire. Flor réussit à faire parler votre agent, Metze, et recueille des preuves contre vous. Vous l'apprenez. Si Youssef, alors à Fez où, sous le nom d'Abd el Youssef, il travaillait à soulever la populace, exécute l'indiscret.

Les deux hommes sursautèrent. Fred cessa un instant de plastronner et, pour la première fois, ses yeux, inquiets, fuirent le regard d'Ardant. Le tas de lainages qui gisait à terre s'agita. Zitouna pleurait bruyamment. Lewson la fit taire d'un coup de pied.

— D'accord ? demanda Ardant.

— Passons, dit Fred avec nervosité. C'est peut-être vrai, puisque vous l'affirmez. Mais nous ne sommes pas responsables des crimes de cet Arabe. Ce qui nous importe, c'est ce qui s'est passé ici.

— Juste. Ici, il s'agissait de supprimer Flor avant qu'elle n'eût une entrevue avec moi. Vous avez voulu le faire sous mes yeux, afin que je témoigne qu'il s'agissait d'un accident. Mais.

(1) En 1844, Pritchard, un apothicaire anglais, poussa les indigènes de notre possession de Tahiti à se soulever. Il fut arrêté et emprisonné. Le gouvernement anglais prit violemment fait et cause pour lui ; le gouvernement de Louis-Philippe (Ministère Soult-Guizot), tendit l'autre joue en exprimant à l'Angleterre « son regret et son improbation » et en offrant « une équitable indemnité ».

malheureusement pour vous, ma méfiance était éveillée. Flor avait réussi à me faire prévenir, par mon cousin Mancelle, du danger dont elle se sentait menacée.

— Au fait ! dit Lewson. Si vous croyez nous abrutir par des phrases...

— Non. Je vous écrase avec des faits. Vous réussissez votre coup. Mais je suis alerté. Je provoque l'autopsie et un examen histologique du corps qui prouvent qu'elle est morte étant anesthésiée. Le crime est certain. Comment a-t-il pu être perpétré alors que : 1° Le Chibani certifie que personne n'a pu s'introduire dans le jardin ; 2° Personne n'a pu se cacher dans la cabane, faire le coup et se réfugier de nouveau dans son abri ; on l'aurait vu sortir. Voilà le problème. J'en ai trouvé la solution en le décomposant.

Il fallait : 1° M'occuper, me retenir dans cette chambre. C'est le rôle qu'a joué Zitouna. Vous saviez que je ne m'en irais pas en plein milieu de sa danse sans une raison impérieuse dont l'improbabilité était telle que vous avez accepté d'en courir le risque. C'est ce que j'ai appelé le ballet ou le divertissement de cette pièce. Voyons-en maintenant les cinq actes, non pas chronologiquement, mais dans l'ordre où je les ai découverts.

Le plus évident, le plus nécessaire est le second : attirer Flor dans la chambre à coucher et l'y anesthésier. C'est la part de Buby. Vous pensiez que je ne m'étonnerais pas qu'il régnât

une odeur d'éther dans un endroit où elle avait passé un long moment.

La jeune femme n'était pas sortie de son évanouissement. Mancelle la regardait avec une expression de pitié pathétique, mais n'osait plus s'occuper d'elle. Ardant reprit :

— Ensuite, il fallait jeter le corps dans le ravin. Personne d'entre vous n'a pu le faire. C'est toute l'astuce de votre plan. Quelqu'un l'a fait, pourtant, quelqu'un ou quelque chose. Il y a eu nécessairement un moteur humain, mécanique ou animal. L'âne. C'est la seule solution possible.

— C'est un âne bien méchant et bien intelligent, ricana Fred.

— Non. C'est un âne comme les autres. C'est ici qu'il m'a fallu faire un nouvel effort de décomposition des tâches. Puisque l'âne est un âne comme les autres, il a fallu : Premier acte : préparer un dispositif de traction en apparence innocent et susceptible de disparaître de lui-même. Troisième acte : après avoir endormi Flor, placer son corps sur le dispositif et accrocher ce dernier. Quatrième acte : mettre l'âne en marche. Cinquième acte : effacer les traces du fonctionnement de la machine. J'ai ma petite idée sur ce qu'était le procédé. Mais répartissons tout de suite les responsabilités.

1° Seul Fred a pu mettre le dispositif en place et atteler l'âne. En effet, tout était en ordre dans le jardin quand le caïd me l'a fait visiter avant le dîner. Mais Fred est resté seul un instant, sous prétexte de desservir la table des cocktails. 2° Lewson a mis le corps sur la machine, en le

passant par la fenêtre de la chambre à coucher. Seuls, Buby et lui en ont eu l'occasion. Buby n'est pas assez forte.

« Mais, 3° : c'est elle qui a mis l'âne en marche. Nous verrons tout à l'heure comment.

« 4° C'est Fred qui a fait disparaître les traces pendant que nous cherchions le corps dans le ravin. J'aurais pu le prouver tout de suite. En effet, nous avons tous piétiné le sol entre la fenêtre et le précipice, vers minuit. J'y suis retourné, seul, dans la nuit. Le lendemain matin, je ne trouve qu'une série de traces de pas : les miens. On a roulé le sol, pendant que nous étions dans le fond de l'oued. Le Chibani, resté sur le toit, peut certifier que c'est Fred qui l'a fait. Est-ce clair ?

— Vous avez une imagination criminelle extraordinaire, dit Fred avec calme.

— Je ne sais pas à qui je dois retourner le compliment. A vous, sans doute ? Nous allons bien voir.

Ardant fit un signe à Mancelle qui, d'un pas de somnambule, alla jusqu'au divan où reposait Buby, toujours inanimée. Il la prit dans ses bras et disparut avec elle dans la chambre à coucher.

— Nous allons pousser la reconstitution aussi loin qu'il le faudra, affirma Ardant avec une résolution si froide et si féroce que, cette fois, le barman lui-même se troubla. J'ai préparé le dispositif, à la place de Fred. Mancelle accomplit en ce moment le troisième acte. Buby est sur la claie. Et maintenant...

Mancelle reparut dans l'encadrement de la

porte. Il s'appuya de l'épaule gauche contre le chambranle et écarta de la main droite les lanières de filali. Il semblait prêt à défaillir.

— ...maintenant, tout comme fit Buby, il lance, de la main gauche que vous ne voyez pas, des cailloux par la fenêtre. L'âne va se réveiller et reprendre sa ronde.

Le capitaine se tut. Il y eut quelques secondes d'un silence anxieux et, tout à coup, l'eau se mit à jaillir et à couler dans le jardin avec un clapotis léger et gai.

— Arrêtez, s'écria Lewson, vous allez la tuer.

Il se précipita vers la chambre, suivi de Zitouna qui hurlait. Soudain souriant, Mancelle les arrêta.

— Idiots, dit froidement Fred.

De toutes les issues surgissaient des policiers qui passèrent les menottes aux deux hommes et à Zitouna. On les regroupa, en paquet. Lewson n'était plus qu'une loque humaine.

— Idiot, lui dit encore Fred, en pleine figure.

— Lewson, je n'ai jamais eu l'intention de vous faire signer votre déposition préparée, dit Ardant. Vous avez eu tort de vous hypnotiser sur ce bout de papier qui n'était là que pour vous distraire. Mais vous venez d'avouer. Votre cri et votre course prouvent que vous saviez ce qui s'est passé.

On poussa Buby, enfin revenue à elle, dans la pièce. Tous se taisaient, épuisés. Ardant but une coupe de champagne. Ses mains tremblaient.

— Mon capitaine, dit Fred, avec une extrême politesse, voudriez-vous satisfaire une curiosité que vous trouverez sans doute légitime ?

— On n'a pas coutume de refuser quelque chose à un homme dans votre situation.

— Je voudrais bien voir votre dispositif.

Ils sortirent dans le jardin. Une claie d'osier, prise dans la cabane du jardinier, était placée exactement sous la fenêtre de la chambre à coucher. Elle était attachée à une corde qui passait autour d'un des montants de fer du garde-fou du ravin, puis venait s'accrocher à la manière d'une corde à puits, à l'axe central de la noria. L'âne mettant celle-ci en marche, le câble s'enroulerait donc autour de l'axe, entraînant la claie. Cette dernière, après avoir déversé sa charge dans le ravin, contournerait le montant de fer, passerait au-dessus de l'axe, à la limite d'enroulement de la corde et disparaîtrait dans le puits, à la manière d'un seau, la corde se déroulant.

— Ingénieux, dit Fred ; mes compliments.

— Il y avait toutefois un danger, répondit Ardant. La claie devait alternativement monter et descendre dans le puits, l'âne continuant à tourner pendant que nous cherchions le corps dans le jardin. Si elle avait été à sa position haute quand j'ai jeté un coup d'œil dans le puits, je l'aurais vue.

— Bah ! dit Fred. J'aurais pu couper la ficelle avant que vous n'arriviez.

— C'est juste. Je vous fais remarquer que vous êtes en train d'avouer.

— Du tout, du tout. Nous causons en tête à tête, et de vous à moi, peu importe, n'est-ce pas. Votre conviction est faite. Comment avez-vous

pu savoir qu'il y avait à Meiningen une famille dont le dernier représentant, le lieutenant aviateur von Angel, avait disparu sans laisser de traces ?

— Il a été tué comme sous-officier de Légion sur le front du Rif, il y a quelques mois. Un hasard nous avait révélé son identité.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait arrêter dès que vous vous êtes cru en mesure de prouver que j'aurais fait disparaître les traces du glissement de votre petit traîneau ?

— Vous vous seriez tu. Je n'aurais jamais découvert votre organisation, qui est pour moi l'essentiel.

— Vous êtes un dangereux adversaire, capitaine. N'avez-vous jamais été troublé par nos attitudes contradictoires ?

— En aucun cas, Fred. Vous avez joué la confiance mutuelle, la solidarité, aussi longtemps que vous avez cru que le crime ne pourrait être prouvé, d'abord, et ensuite quand vous nous avez offert un coupable. Dès que vous avez compris que nous étions sûrs que Flor avait été tuée, vous avez essayé de nous convaincre que vous ne formiez pas une organisation unique, de nous cacher à tout prix son existence, pour la sauvegarder. A cet effet, vous vous êtes accusés mutuellement, habilement, d'ailleurs, puisque aucune de vos révélations ne suffisait à faire condamner l'un de vous. Théoriquement : bien conçu. Pratiquement : joué un peu grossièrement. Lewson ouvre le feu en me montrant le prétendu émissaire d'Abd el Krim auprès d'Hassan. Sur le moment,

je suis un peu époustouflé. Mais en causant avec l'Anglais, je lui fais avouer qu'il se rend bien compte que la police ne croit pas à la culpabilité de Youssef. Dès lors, je comprends qu'il veut me faire croire que vous n'avez pas partie liée. Je fais *in petto* la tournée des suspects. J'attends leur dénonciations. Je les recueille toutes, dans la même journée. Permettez-moi de vous dire que c'était trop précipité.

— Hum... dit Fred. Je n'ai pas envie de discuter ce point de vue. Une dernière question, capitaine. Est-ce que Buby était vraiment sur le traîneau, tout à l'heure ?

— Non, Fred. Nous, nous n'assassinons pas les femmes.

Le barman sursauta et, malgré ses menottes, se redressa de toute sa taille. Dans la lumière venant de la fenêtre, son visage apparut, débarrassé du masque grotesque dont il s'affublait, brutal, violent, passionné, vivifié par une pensée mystique.

— N'accusez pas légèrement, capitaine. Voyez-vous, tel que je vous connais, vous êtes parfaitement capable d'en faire autant, dans certaines circonstances. Notre Kant a dit que l'intention est le critérium des actions morales. S'il fallait opter entre la suppression d'une femme et le risque d'être tué par elle, l'hésitation serait possible. Mais entre la vie d'un être quelconque et le succès de...

Il se retint, d'un effort violent.

— D'une cause nationale, acheva Ardant. Dites-le donc. Au point où nous en sommes.

— Allons. Vous me faites bavarder, comme cet autre idiot de Lewson. Au revoir, capitaine. Mes compliments pour l'allemand de votre cousin. Où l'a-t-il donc appris ?

— En captivité civile et ensuite à l'armée du Rhin.

— Il sera dangereux. Veillez sur lui. Il est bien jeune. Aimait-il Buby ?

— Qui le sait ? Le sait-il lui-même ?

— Si le pire devait arriver, vous trouveriez dans mon testament ma recette pour le mint-julep knock-out. Cela vous fera penser à moi. Adieu, Ardant.

Et, la tête haute, le barman Fred rejoignit ses compagnons qui attendaient dans le pavillon.

ÉPILOGUE

EXIL

L'instruction de l'affaire, longue et pénible, dura pendant tout l'hiver 1925-26. Elle fut menée si discrètement que le grand public n'eut connaissance que de l'existence d'un vague « Comité d'Exploitation des ressources Rifaines». Fred et Lewson, dont on ne put établir l'identité, convaincus de l'assassinat de Flor, prirent le chemin du bagne dans le courant de l'année 1926. Zitouna, Buby et les légionnaires arrêtés furent condamnés à des peines plus légères. On ne parla pas du caïd Hassan. Sur le front, son fils donnait les preuves de son loyalisme envers le Maghzen.

Cependant, après l'échec des pourparlers d'Oudjda, la guerre reprit en avril 1926. Très vite, la résistance rifaine céda.

Un beau matin de printemps, Ardant, qui s'enfonçait en plein cœur du Rif, à la tête de ses goums, poursuivant le roghi en fuite, apprit par la T. S. F. que le rebelle venait de « se confier à la générosité de la France ». La colonne mobile prit un repos dont elle avait bien besoin.

Quelques jours plus tard, Abd el Krim et sa suite franchissaient nos lignes. Ardant et son adjoint Mancelle manquèrent le spectacle historique de la reddition. Lorsqu'ils arrivèrent à Targuist, après une chevauchée échevelée, le convoi du vaincu était déjà dans la cour de la Marakma dont nos tirailleurs gardaient l'entrée. Les deux officiers y pénétrèrent, malgré les consignes.

Ce n'était qu'un modeste camp de nomades, quelques tentes dans lesquelles une dizaine de serviteurs s'affairaient. Vingt voitures à un seul cheval contenaient tout ce que le proscrit allait emporter en exil. Il s'était retiré à l'intérieur d'un bâtiment. Son frère, Si M'hammed Abd el Krim, dirigeait les opérations. Avec ses grosses lunettes, il ressemblait à un maître d'école fatigué et morose. Quelques *moutchatchous* vifs et éveillés, échappant à la surveillance des matrones, couraient et jouaient dans la cour, avec la superbe indifférence de leur âge. Un ordre bref de Si M'hammed rassemble le troupeau de ses neveux, qui disparut.

Ardant, suivi de Mancelle, faisait lentement le tour de l'enceinte. Une voiture à quatre roues, plus grande que les autres et dont la caisse était recouverte d'une espèce de haute tente en bonnet de police, attira son attention. Il s'en approcha. Elle était hermétiquement close. Il s'en échappait une espèce de pépiement, comme d'une volière. Curieux, le capitaine souleva, du bout de sa badine, un pan de la bâche.

Brusquement, surgi d'on ne savait où, un Arabe s'interposa, referma la tente, fit face aux deux officiers et salua respectueusement.

Ardant ne put réprimer une exclamation de surprise.

— Toi ! s'écria-t-il, avec un calme apparent, bien que son cœur bondît dans sa poitrine. Que fais-tu donc ici, Si Youssef ?

— J'accompagne mon maître en exil.

— Qu'y a-t-il de si précieux dans cette voiture ?

— Les femmes du maître.

— J'ai envie de les voir.

— Si tu le veux, tu le peux, puisque tu es le vainqueur. Mais je te le dis, en vérité, jamais mon maître ne se serait rendu à l'Espagne. Il s'est confié à la France parce qu'il sait que les officiers français respectent les mœurs, les sentiments et la religion du vaincu.

Ardant resta un moment silencieux. Son regard rencontra une dernière fois celui de son adversaire. Il n'y avait entre eux ni colère, ni violence, ni rancune.

— Tu as raison, Si Youssef. Il sera fait comme tu le demandes. Et que la paix soit en toi.

— La paix, seulement, capitaine Ardant.

L'Arabe porta la main au front, aux lèvres et sur son cœur, en s'inclinant profondément. Le Français salua militairement, sans négligence, et s'éloigna d'un pas vif.

— Dis donc, mon capitaine, c'est, en somme, ce qu'on appelle chez nous un assassin, ce bougre-là, dit Mancelle en souriant.

— Oh ! C'est bien ce que penserait un jury de sous-préfecture, répondit Ardant. Mais toi, *boujadi* (1), que j'ai dressé, je te prie de ne pas dire de bêtises. Occupe-toi donc du déjeuner. Tu feras mieux.

(1) Jeune guerrier inexpérimenté.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 16.463-2-38

153

PIERRE NORD

LE CAPITAINE ARDANT

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

1

SÉRIE ÉMERAUDE

PIERRE NORD

LE CAPITAINE ARDANT

ROMANS D'ACTION